

Un Jour d'Avance (French Edition)

Biasotto, Matthieu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

UN JOUR D'AVANCE

MATTHIEU BIASOTTO



UN JOUR D'AVANCE

M. BIASOTTO

*À mon père qui n'a pas pu participer à l'aventure.
À mes amours. À ma famille. À tous ceux qui ont
cru.*

*À tous ceux qui ont méprisé, délaissé, cassé le
projet... Un grand merci.*

Avec toute ma gratitude.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Artwork par Matthieu Biasotto - crédits photos Fotolia.

© 2014, Matthieu Biasotto

*C'est cette certitude de devoir te rencontrer dans un
billard.*

*Ignorant qui tu es exactement.
Sans savoir que nous aurions deux beaux garçons,
Que je te passerai un jour la bague au doigt.*

*L'envie inexplicable de poursuivre mes rêves jusqu'à
la déraison.*

*Ce sont peut-être mes mauvais choix,
Des idées ponctuellement à contre-courant
Et au contraire, comme connecté au ciel
Avec une longueur d'avance, de temps en temps.*

*Se dire qu'il y a peut-être un sens à tout ça. Quelque
chose de plus grand,
De plus beau. Quelque chose qui nous dépasse, pour
nous mettre sur les rails.*

*Elle défit la réalité. Elle contourne les évidences. Elle
distord le temps.
Notre intuition.*

Table des matières

1	Adieu mon frère
2	C'est l'heure
3	En gare, mon amour
4	L'appel
5	Vision nouvelle
6	Au travail
7	Rapprochement
8	Dans le vif
9	Gravé dans le sang
10	Les portes closes
11	Les apparences
12	L'expérience
13	Vendetta
14	Intuition
	Biographie
	Mes Amis

Adieu mon frère

Dans la voiture, elle ressent encore la chaleur estivale de cette fin d'après-midi, et l'odeur du cuir neuf qui émanait de l'habitacle. Sur cette route sinueuse, assise à l'arrière, elle observe à travers le pare-brise, le bitume, les rochers, le ciel bleu et le paysage qui défile. Le véhicule progresse tranquillement sur la moyenne corniche. Elle se balade sur les hauteurs de Nice. Les vitres sont ouvertes, on entend le moteur. Du rock "garage" tape fort dans le 4x4 flambant neuf de son frère Éric. Il tient absolument à fêter ça avec Julien, son pote de toujours. Il avait travaillé dur pour s'offrir ce superbe cross-over. Sur la banquette arrière, elle se revoit fumer et admirer la vue. Et par-dessus tout, profiter de l'instant dans l'impressionnant joujou qu'Éric venait de s'offrir. Au volant, Julien à l'air de prendre son pied. La caisse est nerveuse, superbe, incroyablement confortable. Des options dignes des berlines de luxe, du cuir couleur crème et de l'électronique partout. En l'observant conduire et discuter avec son frère, elle passe en revue le jean's de Julien faussement délavé qui lui va si bien. Elle s'arrête sur son petit t-shirt blanc à travers lequel elle devine ce corps musclé qu'elle connaît sur le bout des doigts. Elle se dit que son homme est plus sexy que jamais au volant de la voiture de son frère. Le v8 ronronne sans forcer et le mastodonte noir rutilant avale les virages au milieu des rires et des blagues salaces. Ils sont beaux, jeunes, dans une superbe voiture, la vue est imprenable, le temps incroyable. En terminant sa bière, Éric montre sur la droite un magnifique yacht qui cingle au large. Tout le monde admire le bateau de luxe, s'imaginant la vie de rêve à son bord. Julien hurle

— Putain !

Un bruit de klaxon, des crissements de pneus, une énorme masse qui déboule d'en face. Elle s'entend crier. Et c'est le choc. Frontal. Lourd. La vie bascule. Sous la puissance de l'impact, les airbags explosent instantanément. Et Julien s'écrase sur le volant. Le fracas du pare-brise. Les éclats de verre qui volent dans l'habitacle. Un tête à queue incontrôlable. La tôle froissée grince. L'énorme 4x4 sort de la route et plonge dans le ravin, arrachant sur son passage la barrière de sécurité. Julien gît, inconscient, face au volant. Premier tonneau, les affaires expulsées, le bruit des os qui se cassent. La douleur. La terreur. Un deuxième tonneau, du sang qui gicle, le toit

s'enfonce, les portières s'arrachent. Un troisième tonneau, le ciel et la terre s'inversent encore. La voiture s'encastre à l'envers contre un arbre. La dégringolade s'interrompt brutalement. Éric ne bouge plus. Ses bras pendent dans le vide. Une branche perfore son abdomen et transperce le siège passager. Il gémit, saigne en quantité. Julien semble toujours inconscient. Elle ressent un liquide chaud lui couler le long du cou. Elle tente de toucher sa blessure. La ceinture de sécurité lui a profondément cisailé la gorge, rompant net le pendentif en argent que lui avait offert sa mère. Elle veut crier. Sa bouche s'ouvre pour appeler à l'aide. Mais aucun son ne sort de son corps blessé.

Les yeux écarquillés noyés de larmes, le souffle court, le front en sueur, les bras droits tendus en arrière pour rester assise dans son lit saccagé par ses sursauts, elle cherche à tâtons de sa main gauche la boîte de somnifère dans le tiroir de sa table de nuit. Elle halète et tremble. Elle en tire une plaquette, avec deux doigts elle extrait nerveusement la capsule de son logement et gobe celle-ci. Puis elle attrape sa bouteille d'eau minérale et en boit deux gorgées pour avaler la gélule en plaquant sa main gauche sur la gorge. En reposant la bouteille, elle revoit l'écriture au feutre noir sur la boîte de comprimés :

« Avec modération, courage. Nadège »

Toutes les nuits sans exception, Élise revit cette scène. Toutes les nuits elle se réveille terrorisée. Toutes les nuits depuis l'accident. Toutes les nuits depuis 6 mois. Elle n'en peut plus. Elle est épuisée, vidée, aspirée de l'intérieur. Terrassée par l'angoisse. Sous l'effet du calmant, peu à peu, elle sent ses paupières s'alourdir, la chamade de son cœur se calmer, sa respiration se poser. Elle s'accoude, puis s'allonge en se recroquevillant en chien de fusil encore sous l'emprise du spectre de l'impact. Tout devient flou, elle se rendort enfin.

Allongée de biais, légèrement en vrac, seule dans son grand lit défait, les ombres franches des stores vénitiens parent les courbes baignées de lumière de ses jambes fines et douces. Zébrant ses cuisses galbées, et ses hanches marquées. Les rayures noires épousent la forme délicate de sa poitrine nue et de ses épaules pâles drapées de longs cheveux bruns. Derrière le double vitrage on entend au loin les sirènes et les bruits de la ville, mais rien qui ne pourrait troubler son sommeil alourdi par les somnifères. À chaque respiration, sur le lit en bataille, les bandes sombres et fines flottent légèrement sur son corps gracile dans une valse superbe composée de lumière rasante et d'obscurité intense. Un frisson parcourt son dos jusque dans la nuque. Le réveil digital affiche 6 h 20 de ses intenses chiffres rouges. Le cri strident de

l'appareil l'oblige à se retourner. Elle pousse un léger râle étouffé dans l'oreiller, ses paupières sont encore collées. Elle réduit au silence l'appareil dans un effort qui semble déjà l'épuiser. Rien. Le silence pendant plusieurs secondes, un long soupir, puis elle ouvre vraiment les yeux. Le regard figé quelques secondes sur le mur de briques industrielles qu'elle aimait tant d'habitude. Elle décide enfin de s'arracher du lit, non sans mal. Son pied léger touche le parquet vieilli qui, sans surprise, grince même sous sa silhouette de danseuse et son poids plume. Ses jambes élancées la portent difficilement. Elle enfile un t-shirt bien trop grand appartenant à Julien. Le t-shirt gris chiné recouvre maintenant son tatouage sur le haut de la cuisse. Elle se rend d'un pas mal assuré dans la cuisine. Machinalement, elle y attrape son mug, ajoute quelques cuillères dans sa vieille cafetière italienne. Elle y fait couler un peu d'eau du robinet et allume la gazinière. Le café italien... Éric adorait ça. Elle se rappelle ces nombreux matins où il passait la voir à l'improviste de retour de clubs ou de discothèques. Il sentait le cendrier froid et les parfums de ses conquêtes d'un soir. Beau comme tout. Grand, fort. Un physique incroyable. Il racontait avec humour comment il avait séduit sa proie d'une soirée. Il était tellement drôle. Ils étaient tellement proches. Tout ça paraît bien loin maintenant. Elle met la main sur son paquet souple de blondes. En saisie une avec ses lèvres sèches. Agacée, elle cherche son briquet qu'elle ne trouve jamais lorsqu'elle en a besoin. Son café fumant est prêt. Elle allume enfin sa cigarette, la braise incandescente élève la fumée dans la pièce et l'odeur du tabac blond se répand pour se mélanger comme tous les matins au parfum d'arabica.

Sa tasse de café tenue à deux mains, elle s'assoit, pour prendre son petit déjeuner. Elle remonte les jambes pour appuyer ses talons sur le bord de l'assise de la chaise et reposer les coudes sur ses genoux. C'est sa posture du matin, en fœtus, comme pour inconsciemment se protéger du monde extérieur dans lequel elle se sent étrangère depuis l'accident il y a presque 6 mois. Ce monde qui n'a plus aucun sens depuis deux jours. Deux jours qu'on lui a annoncé le décès d'Éric, son frère. Suite à l'accident, il était tombé dans le coma, suspendu à la vie sur son lit d'hôpital. Et maintenant, il ne sera plus jamais là. Sans que personne ne puisse l'expliquer. Il est définitivement parti, avec les maigres espoirs qu'elle nourrissait de le revoir un jour sourire. Elle pousse un long soupir chargé de tabac, mais surtout d'amertume. Les yeux levés au plafond, elle termine son café et reste assise. Immobile quelques minutes au milieu de la fumée qui termine de danser pour finalement flotter lentement autour d'elle. Elle se lève enfin et dépose son mug sur la table de la cuisine, juste à côté de celui de Julien. Elle remarque alors que sous la deuxième tasse, se trouve un morceau de

papier griffonné. Elle l'attrape du bout des doigts pour y découvrir :

« NE-ME-JUGE-PAS ! »

Elle tire très fort une dernière fois sur sa cigarette tout en plissant les yeux. D'une main, elle froisse le bout de papier puis écrase son mégot nerveusement. Un coup d'œil sur la pendule de la cuisine, elle a encore du temps. Mais bientôt elle devra sortir, affronter le monde extérieur qu'elle ne supporte plus, la foule qui l'opprime, sa peur panique du train, la tristesse de sa famille, et la douloureuse réalité : la mort de son frère. Elle se dirige d'une démarche nonchalante vers la salle de bain, quand la sonnerie du téléphone fixe stoppe net sa marche. Elle sursaute. Elle est tellement à cran depuis deux jours que le moindre bruit est vécu comme une agression. Le téléphone continue de sonner. Elle ne va pas répondre, elle ne répond plus depuis longtemps. Ou à de rares occasions, mais surtout pas aujourd'hui. Le téléphone sonne quatre fois, jusqu'à déclencher le répondeur. Le message d'accueil du couple se déroule dans un pauvre son nasillard. Le bip de l'appareil retentit et le message résonne dans le grand salon vide :

— *Élise, c'est papa... Je... Euh... Je pense que tu dois être en train de te préparer... On t'attendra à la gare pour te récupérer... et... heu... je pense que tu t'en doutes... mais... n'aie pas l'idée d'emmener l'Autre.*

Le front contre la poutre de soutien métallique noire qui se trouve entre le salon et la cuisine, juste sous la mezzanine, elle ferme les yeux et soupire encore une fois longuement :

— L'Autre...

Elle réalise alors que le lit était vide, que la deuxième tasse de café avait déjà servi, et qu'elle était seule dans l'appartement. C'est très précisément à ce moment qu'elle entend un bruit de trousseau de clés au bout du couloir. La porte d'entrée s'ouvre. Julien s'approche, mais elle ne le regarde pas. Elle était seule. Une fois de plus. Une fois de trop. Irritée, elle aboie :

— Tu étais où encore ?

— J'ai dormi sur le canapé pour te laisser tranquille.

— Tu étais où ?

— T'as encore fait une crise... J'ai vu que tu prenais les médocs de Nadège... Quand tu t'es calmé, c'est moi qui n'arrivais plus à dormir... J'ai pris l'air.

— Et tu me laisses seule !... Encore !

— J'avais besoin de faire le point...

Elle s'approche de lui, et explose :

— Tu as bu ? Putain, mais tu as bu !?

— Élise...

En larme, elle grogne :

— Mais t'as encore rien compris ?!

— De... de quoi ? Qu'est ce que tu veux dire ?

— Mais après ce que tu as fait !!!!! Comment oses-tu ???

— Élise...

— Mais t'es vraiment le roi des cons ! Je ne pourrai plus jamais boire de toute ma vie ! Et je n'étais même pas au volant !! Mais toi !!! Comment oses-tu ?!!!

Folle de rage, elle se rue sur le répondeur et enfonce le bouton de lecture pour lui faire entendre le dernier message. L'appareil termine de cracher son venin audio tandis que, Julien sonné, s'écroule sur le canapé blanc. Il se tient la tête entre les mains et reste silencieux. Choqué. Sonné. Comment est-ce possible ?

Son beau-père, l'appelle « l'autre ». Il en a les larmes aux yeux. Le message ne souffre d'aucune ambiguïté. Il sait bien au fond que la famille d'Élise l'a toujours considéré comme responsable de l'accident. Il culpabilise d'avoir pris le volant ce jour-là. Tout est arrivé si vite. Lui même ne sait pas exactement ce qu'il s'est produit. Impossible de revoir précisément le choc. Mais Élise ? Comment pouvait-elle l'accuser d'avoir tué son frère ? Comment peut-elle soutenir les accusations de son père ? Elle était dans la voiture, elle sait bien qu'il n'y est pour rien ? Il lève la tête, et lui demande clairement :

— Élise... Ne me dis pas que... ?

— Justement... Je... Je sais plus...

— Mais c'est impossible, je ne peux pas croire que...

Élise s'effondre une nouvelle fois à bout de nerfs :

— Ne me demande pas !... Je sais pas. Je sais plus !... Je sais juste qu'il est mort maintenant !! Et que tu étais au volant !!

— Putain !! Élise ! J'arrive pas y croire !!! C'était pas de ma faute !! Élise... Écoute...

Et il se lève pour tenter de l'apaiser. Surtout pour argumenter calmement et se défendre.

Il essaie de lui tenir la main.

— Ne me touche pas ! hurle-t-elle dans un mouvement de défense. T'étais au volant !!!

Elle sort de la pièce sans attendre et part en trombe en direction de la salle de bain. Le tout, dans un sanglot continu. Il entend la douche couler depuis le salon. Seul dans la grande pièce, il est encore sous le choc. Il ne réalise pas bien. Il mesure à peine la cruauté de la scène qu'il vient de vivre. Il n'y croyait pas. Pourtant suite à l'accident, ils se sont jurés de tenir le coup, de traverser tout ça ensemble. De se soutenir, par amour. De s'entraider et tout faire pour arriver à vivre avec le poids de la culpabilité. Toujours, quoi qu'il arrive. Ils se relèveraient et continueraient à s'aimer. C'était toujours la première à prendre sa défense, surtout face à son père. Et aujourd'hui, elle le juge coupable. Elle l'accuse d'être responsable de la mort d'Éric. Il pensait que son couple allait traverser cette terrible épreuve, qu'avec le temps ils allaient voir la lumière au bout du tunnel. Mais en ce matin si particulier, il n'allait pas la ramener, ni se défendre. Juste calmer le jeu, faire profil bas et essayer de la soutenir. Pourvu que tout ça passe. Passe vite. Pour laisser toute cette douleur derrière eux et aller de l'avant.

Il la rejoint dans la salle de bain et laisse tomber son épaule contre le chambranle de la porte pendant qu'il croise les bras. Prêt à persévérer pour apaiser la détresse de sa compagne. Il l'observe alors qu'elle est encore sous la douche. L'eau coule, visiblement trop chaude. Élise pleure au milieu de la vapeur qui monte. Le regard vers le bas, elle se passe les mains dans les cheveux pour les plaquer en arrière, et laisse ses deux mains jointes sur son cou pour cacher sa cicatrice. Elle restera là, immobile de longues minutes. Espérant en vain que l'eau brûlante l'apaise.

Elle couvre son corps d'une serviette de bain qu'elle noue au-dessus de la poitrine. Julien attend qu'elle se brosse les dents. Pensant, à juste titre, qu'elle serait bien obligée de l'écouter sans pouvoir répliquer. La bouche pleine de dentifrice, difficile de taper un

scandale.

Il prend une profonde inspiration, patiente le temps qu'elle débute son brossage et lance d'une voix tremblotante :

— Écoute bébé... Éric, c'était tout pour moi. J'ai grandi avec lui. Il a toujours fait parti de ma vie. Comme tu fais partie de la mienne depuis toujours. Je n'ai que vous. Je l'aimais comme un frère et il m'aimait. Alors, OK, tes parents me détestent. OK, tu me crois responsable. OK, tu me juges... si tu veux, je le comprends. Mais je viens de perdre mon meilleur ami. Mon frère. Toute une partie de ma vie s'effondre avec son départ. Je souffre autant que toi. Oui j'étais au volant. Et en plus, je dois vivre avec ça. Non je n'ai pas bu... Et l'accident n'a rien à voir avec l'unique bière que j'avais pris ce jour-là... Tu le sais bien.

Élise, scotchée par cette parenthèse de sincérité, crache dans le lavabo pour se rincer la bouche. Mais il ne la laissera pas répliquer et reprend aussitôt :

— Je sais bien que je ne pourrai pas assister à l'enterrement, que ta famille ne veut surtout pas me voir. Qu'ils me détestent. J'imagine leur position et leur douleur. Demain, lorsque tout sera passé, je prendrai le train pour Nice et j'irais à mon tour me recueillir seul sur la tombe d'Éric. Je veux lui dire une dernière fois adieu... J'espère qu'on se retrouvera là-bas.

Elle s'arrête net. Les yeux encore brillants. Elle ne dit rien, termine de rincer sa bouche. Et Julien, ému, espère une réconciliation pour ne pas qu'elle parte à Nice sur une nouvelle dispute. Elle s'approche pour sortir de la salle de bain, le fixe droit dans les yeux et lance froidement un implacable :

— Je dois terminer de me préparer. Bouge.

Le fossé qui les sépare était devenu si vaste qu'il sent le sol se dérober sous ses pieds. La culpabilité, le doute et la douleur avaient envahi leur couple. L'amertume avait étouffé le moindre éclat de rire, le moindre moment complice et la moindre once de tendresse. Avec le coma d'Éric, leur vie amoureuse était en suspens. Les projets restaient morts nés. L'envie évaporée. Le désir évanoui. Leur couple était dans une phase difficile. Tout était devenu gris. Ils étaient devenus deux étrangers. C'était devenu ça leur couple. Deux automates vivant côte à côte sans réellement se comprendre ou se parler.

Forcé de constater que sa présence auprès d'elle ne servait à

rien, il décide de prendre l'air quelques minutes une fois de plus. Une nouvelle fuite, hors de cet appartement. Ici il étouffait. La porte d'entrée claque fort. Élise ne tente pas de le retenir et continue de se préparer pour son départ à la gare. Devant le miroir, elle s'emploie à attacher ses cheveux, mais toujours sans aucune envie. La sonnerie de son mobile interrompt à nouveau le silence. Une fois de plus, elle sursaute.

2 C'est l'heure

Élise attrape son téléphone qui vibrait. Le retourne et constate

Appel entrant de Rachel

Rachel, sa cousine. Son doigt glisse alors sur l'écran tactile. Elle décroche immédiatement. Au bout du fil, une voix douce et feutrée. Tellement réconfortante :

— Élise ?

— Rachel...

À l'intonation de la voix, Rachel comprend immédiatement que sa cousine va bien plus mal que ce qu'elle pouvait imaginer.

— Tu as besoin de quelque chose?... C'est encore Julien ?

—...

Élise ne répond pas et malgré ses efforts désespérés pour étouffer sa tristesse, seuls ses sanglots se font entendre.

— Écoute Élise, je sais que c'est particulièrement difficile pour toi. Vous êtes à cran tous les deux. J'imagine... surtout ce matin... Mais vous vous aimez tellement. C'est du solide avec Julien. Il est maladroit, il a ses défauts... je sais... Mais d'aussi longtemps que je me souviens, tu l'as toujours aimé. Déjà toute petite tu voulais te marier avec en robe de princesse. Je sais pas si tu te souviens. À l'adolescence tu ne parlais que de lui. Bon c'est pas vraiment mon style de prince charmant... Mais rappelle-toi quand il t'a fait sa demande l'été dernier. C'était si beau. Très romantique. Tu étais vraiment heureuse. On aurait dit une gamine le jour de Noël.

Élise esquisse un sourire en essuyant ses larmes :

— T'es con !

— Rachel, sentant sa cousine se détendre un peu, continue dans sa lancée

— Au fond, vous êtes toujours le même couple. Avec plein de projets, des envies de voyages, des idées plein la tête. Je sais que tu l'aimes. Et je sais qu'il t'aime. Donnez-vous du temps... C'est juste un passage à vide... Votre couple tiendra le choc, j'en suis sûre !

Sur ces mots réconfortants, Élise la remercie :

— Qu'est ce que je ferai sans toi, ma Rachel ?...

La cousine relève par une petite boutade pour terminer d'alléger l'atmosphère :

— Honnêtement, je sais pas hein ?

— Puis Rachel, reprend :

— Deuxième chose, j'appelais surtout pour te dire que je peux venir finalement. Te savoir toute seule dans le train pour Nice, c'était juste impossible. J'aurais préféré qu'on prenne l'avion... C'était franchement plus simple. Mais je me suis débrouillée au dernier moment. J'ai mon billet. Je me prépare et j'arrive.

Cette seule phrase suffit à dénouer l'énorme nœud qu'Élise avait à l'estomac. Elle, avec ses crises d'angoisse, ne sera plus seule dans le train. C'est un poids immense que lui enlève sa cousine.

— Oh merci Rachel ! C'est vraiment super... Je suis soulagée, tu peux pas savoir !

Tout lâcher pour la soutenir, c'était du Rachel tout craché. Depuis l'accident elle avait absolument tout fait pour lui faciliter la vie. Pourquoi exactement... Elle ne savait pas ? En tout cas, elles s'étaient vraiment rapprochées. Elle avait elle aussi son lot de problèmes, mais elle allait toujours de l'avant. C'est d'ailleurs Rachel qui avait eu la brillante idée qu'elle et Julien quittent Nice pour s'installer ici. Pour qu'ils puissent se remettre à vivre, loin des tourments de la famille. Elle avait pris les choses en main. Elle avait tout organisé, recherché les appartements et même trouvé du boulot pour Julien. Cette grande blonde pétillante et pleine de vie était devenue depuis, leur rayon de soleil, le miel de leur convalescence. Elle est toujours à fond Rachel. C'est clairement une battante. On le voit sur son visage espiègle de mannequin. Elle aime la vie, et Élise adore passer du temps avec elle pour l'écouter parler des heures durant.

Rachel, lance soudainement :

— Ah ! J'ai un double appel. Quitte pas, je regarde qui ça peut être...
Puis elle reprend :

— Bon trop tard, je comprends rien à ce mobile.

Enfin, elle écourte la conversation :

— Écoute Élise, je te laisse finir de te préparer, on se retrouve en bas de chez toi ?

— Ok Rachel, à toute à l'heure.

— Euh... Rachel ?

— ... Oui ?

— Merci encore... Pour tout.

— C'est normal, t'inquiète ! À toute à l'heure.

En raccrochant, Rachel consulte à nouveau son téléphone. Elle ouvre le journal des appels. Cet appel manqué, c'était Julien. Que voulait-il ? Elle le rappellera après avoir terminé de se préparer. Enterrement ou pas, il n'y a rien de plus important que de prendre le temps de se mettre en valeur le matin. C'est son rituel quotidien et aucun événement, pas même le deuil, n'aurait pu l'évincer. S'apprêter pour se sentir belle. S'embellir pour défier la tristesse. Pour elle, la beauté et la séduction c'est un art de vivre. Rayonner est un don reçu du ciel et elle sait parfaitement l'exploiter. Un peu comme une évidence. Chaque matin, sa mise en lumière était composée de gestes précis et parfaitement exécutés. Crème sous les yeux ; d'abord le gauche puis le droit. « BB Crème » pour lisser et sublimer sa peau déjà presque parfaite. Quatre coups de déodorant. Un trait d'eyeliner, ni trop, ni pas assez, dans un geste absolument parfait. Dégradé de poudre habilement appliqué sur les paupières. Rouge intense sur sa jolie bouche en deux passes complété par un pincement de lèvres pour le répartir uniformément. Cheveux tirés impeccablement dans un brushing digne d'un salon de coiffure. Eau de toilette sur les poignets, le haut de la poitrine, le cou et derrière les oreilles. Elle enfle ses dessous et saute dans la longue robe noire achetée pour l'occasion. Quoi qu'il advienne, elle est au top... Peu importe le lieu ou la raison. Perchée sur ses magnifiques escarpins noirs compensés tout droit sortis de l'atelier d'un célèbre styliste londonien, Rachel vient de finir. Elle se contemple dans le miroir : se rendre à un enterrement, certes, mais belle jusqu'au bout des ongles. Satisfaite de son look impeccable,

elle termine de jeter quelques affaires dans sa valise pour la boucler. Elle en prend toujours deux fois trop comme d'habitude. Puis, une nouvelle fois, elle s'accorde quelques secondes, le temps d'envoyer un petit mot par SMS à sa nouvelle conquête. Comme pour éloigner les mauvaises pensées. Faire fuir le mauvais sort ou la mort tout simplement. La vie continue après tout.

Sa nouvelle relation avec Thomas ressemble finalement à toutes les autres auparavant. Elle l'avait déjà remarqué en sortant des vestiaires. Ils s'étaient croisés une ou deux fois à la salle de sport. Plutôt bel homme, elle était attirée par son côté légèrement rugueux. Il ne parlait à personne. S'entraînait assidûment. Il poussait la fonte avec une détermination sans faille. Ses muscles luisant par la transpiration se tendaient et elle n'était pas insensible à ce corps qu'elle allait découvrir bien plus en détail. Dans son regard noisette, il se passait quelque chose qu'elle ne cernait pas bien, mais qui l'impressionnait. Ses petites cicatrices lui donnaient un léger côté bad boy... Plutôt sexy. Marié depuis deux ans. Mais ce n'était pas un problème pour Rachel. Un trait d'humour, puis deux ou trois échanges superficiels, mais électriques. Puis de fils en aiguille, ils ont pris l'habitude de discuter un petit quart d'heure après le sport. En toute logique, avec sa plastique avantageuse et son charme fou, Rachel le séduit comme tous les autres. Une fois pris dans les griffes de la belle blonde, elle le ramène enfin dans son bel appartement où elle pourra le croquer à sa guise. Voilà plusieurs semaines qu'elle fréquente ce brun, mystérieux... un brin fragile, un brin bourru. Rien de sérieux, juste du bon temps, pas trop de questions, pas de prise de tête. Juste ce qu'elle aimait.

Message à Thomas :

Coucou ! N'oublie pas de passer me voir à mon retour
Pense à TOUT apporter :)

Bises

Le message est parti. Rachel prend quelques secondes pour vérifier que tout est en place avant de partir. Elle attrape sa valise, ses clés et quitte son appartement. Dans quelques minutes elle sera chez Élise et Julien. Elle peut maintenant rappeler Julien.

Tout en entamant son trajet dans la rue, très à l'aise sur ses talons hauts, Rachel plaque son téléphone à l'oreille et Julien répond :

— Ah Rachel ! Merci de me rappeler.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle sait très bien que Julien n'appelle que si c'est sérieux.

— Euh... On a encore eu un petit accrochage avec Élise...

Rachel au courant de la situation, tente d'apaiser la situation.

— J'ai eu Élise il y a quelques minutes, elle m'a dit... Oui...

— Elle a encore pété un plomb ! Elle ne dort plus... C'est chaud là...

Elle remarque le bruit de fond, Julien n'est pas chez lui de toute évidence. Du brouhaha, des bruits de verres... certainement un bistrot.

— C'est difficile pour elle aujourd'hui, tu sais...

Mais Julien l'interrompt :

— Ce n'est pas pour ça que je voulais t'avoir... Enfin si... Mais pas exactement... J'espère que tu peux prendre le train avec Élise ?

— Oui je viens de lui confirmer, je la rejoins à pied pour aller à la gare.

— OK, je voulais savoir si tu pouvais passer avant au Wild Cats ?

— T'es encore au café ? Pourquoi tu veux que je passe ?

— Voilà... Euh... J'ai toujours le briquet d'Éric. Je n'avais jamais eu l'occasion de... Je l'ai fait graver, et je voudrais que tu l'apportes à Nice... Je voudrais qu'il puisse l'avoir avec lui pour partir.

— Euh... OK ? Mais... ?

Devançant la question de Rachel, Julien reprend :

— Vu les tensions à la maison, je m'imaginai mal demander à Élise... Elle allait encore faire un scandale... Je voudrais éviter... S'il te plaît...

Rachel hésite un instant et accepte, il ne faudra surtout pas qu'Élise l'apprenne, sans quoi elle s'expose à un scandale monumental. Le Wild Cats est sur le chemin de toute manière, elle va s'y arrêter.

— Merci Rachel,

Rachel profite du service rendu pour poser à son tour une question

— Dis moi, tu n'as rien remarqué d'anormal depuis quelques jours ?

Julien réfléchit l'espace d'une seconde

— Euh... Non... Rien de bizarre... Je crois pas. Ah si ! À part hier, sur ma voiture... J'ai retrouvé un post-it collé sur le pare-brise.

Rachel, intriguée, veut en savoir plus

— C'était quoi ce post-it ?

Julien tente de se rappeler

— Attend, un truc du genre :

— *TU T'EN SORS BIEN*, ou *TU T'EN ES BIEN SORTI...*

— ... enfin quelque chose comme ça. explique-t-il.

— OK. C'est louche oui, mais ça ne veut pas dire grand-chose ? C'est peut-être une erreur?... Bon rien à voir avec mon histoire finalement...

Julien, piqué par la curiosité, demande :

— Et toi ? Qu'est ce qu'il t'arrive ?

— Euh.. Je sais pas trop comment... Euh... Voilà... Tout a commencé il y a plusieurs jours...

Rachel dévoile sur le ton de la confidence ce qui la troublait depuis quelque temps. Au début elle n'y avait pas prêté réellement attention. Elle n'avait pas vraiment remarqué cette femme habillée en noir de la tête au pied, le visage dissimulé derrière une grande paire de lunettes de soleil ainsi que son sac haute couture. C'est un enchaînement d'impressions de déjà vu, de coïncidences, de simples hasards qui, une fois cumulés, revêtaient des aspects troublants. En faisant son shopping dans les quartiers chics, puis le soir en sortant de la salle de sport... Deux fois, ou trois. En allant aux courses il y a trois jours, en déjeunant avec Thomas, en sortant du cinéma puis dans le parking hier soir. Depuis une semaine, peut-être plus. Rachel avait la sensation d'être suivie, épiée.

Julien, inquiet pour elle, questionne :

— Tu as prévenu les flics ?

— Non... Je ne suis même pas sûre qu'on me suive, c'est juste que... Je sais pas.

— OK. Fais gaffe à toi quand même. De toute façon, on se retrouve au Wild Cats...

— Oui, j'arrive là !

En raccrochant, Julien accoudé à la table du café, reprend sa discussion où elle s'était arrêtée. Juste avant d'avoir l'appel de Rachel.

— Oui je te disais... C'est très chaud en ce moment. En même temps je la comprends, c'est pas ça le problème... Je sais qu'elle ne va pas bien...

Une femme assise à la même table écoute Julien. Tout en savourant son café, cette quadragénaire aux traits fatigués le regarde intensément, comme pour le dévorer du regard.

— Oui, je sais Julien. Elle est vraiment instable en ce moment. Mais le contexte y joue aussi pour beaucoup.

Julien renchérit :

— Exactement, depuis deux jours... Là, c'est carrément devenu invivable. C'est vrai, je suis pas le soutien idéal. Mais le coup du répondeur...

La femme attrape en douceur la main de Julien et lui glisse sur le ton de la confiance

— Tu as besoin de repos. De te lâcher. De te détendre... L'idéal c'est de pouvoir en parler, il ne faut pas le garder pour toi... Tu sais... Une bonne soirée... Un bon massage...

L'inconnue aux cheveux ondulés était clairement entrain de le séduire. La rousse se redresse et poursuit :

— Les cachets que je lui ai donné devraient apaiser les crises d'angoisses, pour le reste seuls le temps, l'accompagnement et l'optimisme peuvent...

Julien se rapproche un peu plus et sur le ton de la confiance :

— Nadège... Tu crois que ce genre de cachets je pourrais en avoir ? Elle lui tapote la main avec un joli sourire tout en penchant la tête légèrement sur le côté

— Non, non, Julien. C'est bien trop fort. Je pense qu'il te faut juste

passer du bon temps, penser à autre chose... Te faire plaisir...

La porte d'entrée du Wild Cats s'ouvre, faisant entrer le froid, le bruit du trafic, du quartier, mais surtout Rachel avec sa grande valise. En l'apercevant, Julien se redresse pour maintenir une certaine distance avec Nadège. Un geste qui n'échappe pas à Rachel. Elle s'approche de la table. Julien se lève.

— Coucou Rachel

Ils se font la bise. Rachel en profite pour susurrer à l'oreille du jeune homme :

— Mais qu'est ce que tu fous avec cette vieille ?

Julien, mal à l'aise ne relève pas, et continue les présentations :

— Je te présente Nadège

Rachel la fixe droit dans les yeux, mais Nadège n'ose pas soutenir le regard.

— Ah. La fameuse Nadège ! J'ai beaucoup entendu parler de vous. Avec un sourire faussement amical, un regard noir en direction de Julien et la main à peine tendue, par politesse, pour la saluer.

Coupant court à cette animosité féminine, Rachel regarde Julien et lui demande :

— Bon... Tu as le briquet ?

Sans parler, Julien sort de sa poche un superbe briquet en acier brossé. Sur le recto son prénom était gravé. D'un coup de pouce, il lève le capot du large briquet et actionne la pierre pour enflammer la mèche. Comme pour s'assurer une dernière fois que la flamme de son amitié avec Éric était intacte. Il referme le briquet, le tourne dans l'autre sens, pour le regarder une dernière fois. Rachel remarque l'inscription qu'il avait fait rajouter de l'autre côté. « À mon ami. Mon frère. » C'était touchant. Mais, il était évident qu'Élise n'aurait jamais accepté d'affronter sa famille une nouvelle fois autour de ce sujet. Surtout pas aujourd'hui. Elle devra le remettre avec ses effets personnels le plus discrètement possible pour éviter l'apocalypse avant l'enterrement.

— Merci Rachel.

La belle blonde range l'objet dans son sac à main, puis relève la tête pour observer une nouvelle fois Nadège. Elle l'examine des pieds à la tête, la dévisage et la questionne :

— On ne s'est pas déjà croisée ?

Nadège avait pris un air plus grave depuis l'arrivée de Rachel dans le café. Elle paraissait même distraite, voire inquiète. Ses yeux rivés sur le téléphone sur lequel elle pianotait à grande vitesse.

— Pardon ?

L'inconnue qui se trouve dans le viseur de Rachel semble troublée.

Tout en arrêtant d'utiliser son téléphone, elle réfléchit un instant puis répond :

— Je travaille dans le quartier, donc peut-être que...? Mais je ne vous ai jamais rencontré. Une femme aussi splendide que vous... Ça ne me dit rien... Je vous aurais forcément remarqué. Désolée.

Rachel flattée se contente de la réponse. Au milieu des deux tasses et des papiers de sucrettes froissés, le téléphone de Julien se met à vibrer sur la table.

Message de Élise :

Tu es où ? Rachel passe me récupérer. Tu m'accompagnes ?

— C'est Élise !! Elle est prête ! Rachel on décolle... ?

Julien remercie Nadège et la salue, tandis que Rachel quitte en tête le Wild Cats pour rejoindre à quelques centaines de mètres Élise qui ne pouvait attendre.

En gare, mon amour

Quelques minutes auparavant, regonflée par les mots de Rachel, Élise avait longuement hésité à remettre sa bague de fiançailles. Elle était assise au bord de son lit. La tenant du bout des doigts et la faisant rouler doucement entre le pouce et l'index, tout en songeant à Julien et leur couple. C'était un anneau en or à la forme délicate, accueillant trois petits diamants. Julien avait choisi ce modèle, car les trois pierres précieuses représentaient la trinité. Elle se souvient alors qu'il avait déclaré le jour de sa demande, qu'elle était à la fois son passé, son présent et son avenir. Comme les trois pierres précieuses serties. Que c'était pour cette raison qu'il avait acheté celle-ci symboliquement. La bague était sobre, mais de bon goût. Ce n'était pas un solitaire, mais elle était parfaitement adaptée pour sa demande en mariage. Elle se rappelle des bons moments, de la soirée où il avait tout organisé pour qu'elle lui dise « Oui »... Elle sourit seule. Élise décide finalement d'envoyer un message à Julien pour apaiser les tensions et lui demander de la rejoindre en bas de leur immeuble. Un aveu de réconciliation en réalité. Ils iront ensemble à la gare et elle ne partira pas à Nice en froid avec lui.

Elle ne fera pas de vague aujourd'hui. Ni ici, ni là-bas chez ses parents. Elle prend la décision à contrecœur ne pas s'afficher avec la bague de leur union. Cela risquerait d'attiser les débats autour de son couple, autour de Julien. De la culpabilité. Ils ne comprendraient pas. Elle ne le supporterait pas. Elle pose l'anneau sur la table de nuit pour envoyer son texto. Et regarde à nouveau la pendule. C'est l'heure. Elle noue le joli foulard corail que lui avait prêté Rachel, s'autorisant une petite note de couleur en dépit de l'occasion. Au moins, sa cicatrice à la gorge sera bien dissimulée. Elle attrape ses derniers effets personnels, son sac de voyage, son sac à main, vérifie qu'il contient bien son billet. Celui-ci tombe au sol. Elle s'accroupit et s'attarde dessus

BILLET À COMPOSTER AVANT L'ACCÈS AU

ST JOSEPH / LEZE -> NICE 1 ET 2

Départ 15/12 à 8 h 45 de ST JOSEPH/ LEZE

16

CL

Arriv. À 15h25 à NICE 1 ET 2

DISPONIBILITÉ

PÉRIODE DE POINTE TRAIN 8083

VALABLE AVEC UN COUPON FRÉQUENCE

Elle pense au long trajet qui l'attend, ramasse le billet, le range soigneusement dans son sac et quitte l'appartement. Sur le pas de la porte son œil est attiré par le scintillement d'un objet posé au sol. Sur le paillason de la porte d'entrée se trouvait son pendentif. Précisément celui qu'elle a perdu lors de l'accident. Stupéfaite elle se baisse pour le ramasser et l'examiner de plus près.

— C'est pas vrai ? Se dit-elle.

Elle n'en revenait pas, c'était bien le pendentif que lui avait offert sa mère. Les motifs délicats, les gravures faites main, l'argent, les rayures, les traces de coups, l'empreinte des dents qu'Éric avait laissé sur la droite lorsqu'il tentait de prouver que le bijou était de qualité, les tâches de sang de l'accident et la chaînette rompue après le choc. Elle le serre fort dans sa main, le porte contre sa poitrine en fermant les yeux puis le place précautionneusement à l'intérieur de son sac à main. Comment était-il arrivé là ? Elle avait fait des pieds et des mains pour qu'on lui ramène. Personne n'avait jamais pu le retrouver ? Était-ce une attention de Julien ? Comment avait-il fait ? Élise se redresse et reprend ses esprits.

La porte fermée à double tour. L'appel de l'ascenseur, le bruit feutré des portes qui s'ouvrent, le sol qui s'amortit légèrement lorsqu'elle y pénètre. Son doigt presse à plusieurs reprises le bouton à destination du rez-de-chaussée. Elle sait qu'elle passe ses dernières secondes dans l'antichambre du monde extérieur. À chaque étage qui défile, l'angoisse qu'elle redoutait tant la gagne sans qu'elle puisse la contrôler ou la contenir. Troisième étage, des flashes l'envahissent. L'idée de la rue. Le bruit des voitures. L'odeur de la ville. Une vague de chaleur grimpe le long des jambes. Deuxième étage. La gare. Le monde qui se presse. Le mouvement de la foule. Les regards sur elle. Son cœur s'emballe, elle ressent des picotements à l'intérieur des mains. Premier étage. Les couloirs étroits du train. La tiédeur à l'intérieur du wagon. Le trajet interminable. Les pleurs de sa famille. La tombe de son frère. Sa gorge se serre, l'air lui manque. « Ding ! » Rez-de-chaussée. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et les visages de Rachel et de Julien l'extirpent en une fraction de seconde des filets de son angoisse. Elle s'approche de Julien, lui délivre un délicat baiser

qu'il interprète comme un signe de trêve. Mais ce n'était ni plus, ni moins, qu'un appel au secours. Julien attrape le sac de voyage à roulettes d'Élise et en tire la poignée télescopique pour le faire rouler au sol et ne pas se fatiguer le dos. Tandis que celle-ci, rassurée, embrasse chaleureusement sa cousine. Le petit cortège passe la porte du hall de l'immeuble et se met en route pour se fondre dans l'immensité de la ville.

Alors que le petit groupe marche silencieusement depuis quelques minutes sur les trottoirs sales et étroits, Élise s'allume une nouvelle cigarette, comme si une clope pouvait lui donner un peu de courage au milieu ce monde hostile.

— Bébé, tu fumes trop...

Lance Julien d'un ton prévenant, mais subtilement las. Rachel profite de la pause cigarette pour s'arrêter devant la vitrine d'une superbe maroquinerie. Elle fixe longuement un sac à main de luxe. Un modèle tout à fait singulier, d'une élégance folle, des surpiqûres au point sellier faites mains, un cuir exceptionnel, des finitions incroyables, une forme épurée, une inspiration italienne, mais avec le raffinement des grandes maisons françaises.

— Élise, regarde-moi ça. C'est une merveille ! On dirait presque le même sac que t'a offert Julien.

Élise, qui n'avait vraiment pas l'esprit à savourer quoique ce soit et surtout pas les lignes d'un sac à main, s'approche de la vitrine sans réellement pouvoir s'extasier.

Soudain, dans le reflet du verre de la vitrine, Rachel distingue à quelques dizaines de mètres derrière elle, une femme en noir avec de grandes lunettes de soleil. Elle était là. Au milieu des véhicules qui circulaient dans la rue. La dame en noir. De l'autre côté, sur le trottoir en face, à quelques mètres à peine... Une fois de plus elle était sur le chemin de Rachel, immobile, en train d'observer le petit groupe. Frappée par cette vision, Rachel se retourne affolée en direction de la mystérieuse femme. Rien. Elle balaie nerveusement du regard la rue de gauche à droite sans résultat. Élise lui demande si tout allait bien.

— Oui, j'ai cru voir quelqu'un... Désolée,
Elle parvient à dissimuler son inquiétude.

Julien voyant l'heure défilier, invite les deux cousines d'un geste bienveillant à poursuivre la route. Rachel observe une dernière fois le trottoir en face, mais la dame avait bel et bien disparu.

Tout en se remettant en mouvement, Élise demande à Julien

— Je voulais te demander...

Elle tire de son sac à main le pendentif abîmé, retrouvé quelques minutes plus tôt et le montre à Julien.

Elise lui demande :

— Comment tu as fait pour le récupérer ? Tu l'as trouvé où ?

Julien surpris, attrape le pendentif et l'analyse sous tous les angles.

— Mais c'est le... ?!

S'étonne-t-il d'un air stupéfait.

— Ce n'est pas moi.. On ne savait pas où... Comment ?...

Élise le récupère et répond

— Je pensais que c'était toi justement,
elle se tourne vers Rachel :

— C'est toi ?

Rachel examine le bijou et se souvient de ce fameux pendentif auquel sa cousine était extrêmement attachée.

— C'est génial que tu l'aies retrouvé ! Non c'est pas moi...

Élise, déçue de leurs réponses, mais satisfaite d'avoir retrouvé son précieux bijou le range à nouveau dans son sac. Et ils continuent tous les trois en silence à arpenter les rues. Plus que quelques dizaines de mètres et ils seraient à la gare.

La voix nasillarde du haut-parleur les accueille dans un hall bruyant, blindé de gens stressés qui parlent trop fort, d'enfants qui pleurent, de portables qui sonnent, de valises qui couinent en roulant. Les enceintes de la gare annoncent le départ imminent du prochain convoi. En s'approchant, Élise constate sur l'afficheur mural que le ST JOSEPH / LEZE qu'elle doit prendre est le suivant. En dépit de la foule incroyablement compacte, les volumes lui semblent soudainement si vastes qu'elle se sent instantanément minuscule et vulnérable. Les voûtes et les arcades l'oppressent, elle y voit de grandes bouches ouvertes avalant et vomissant des dizaines de voyageurs. Ses jambes picotent. Elle a chaud. Elle a froid. Elle lève là tête et remarque le toit vitré sur lequel les pigeons se posent, s'envolent et tournent comme des corbeaux menaçants au dessus d'une dépouille. Le mélange de pierre et d'acier, le sol brillant... tout est tellement hostile et froid. Sa gorge se serre. Tous ces gens sans visages, les machines hostiles, les boutiques insipides, les panneaux qu'elle ne parvient plus à déchiffrer.

Le mouvement des passagers qui ne sont maintenant plus que des tâches qui s'agitent autour d'elle. Ses yeux se brouillent, les bruits s'assourdissent, une vague nauséuse s'empare d'elle. Elle cherche la main de Julien et la serre aussi fort que possible. En réponse, il l'enveloppe de ses bras pour lui offrir un écrin réconfortant et lui murmure à l'oreille :

— C'est rien... C'est rien, je suis là. Respire calmement.

Rachel comprend immédiatement qu'Élise est en pleine crise d'agoraphobie et reste un moment en retrait. Puis elle décide d'aller acheter un magazine et quelques sucreries pour tenir le coup le temps du trajet. Un bon prétexte pour s'éclipser et laisser le couple seul. Elle les rejoindra dans quelques minutes sur le quai.

Soutenue par Julien, Élise sort de son sac une pochette d'où elle retire son billet et s'empresse de le composer. Elle veut sortir au plus vite de ce hall qui la pétrifie et souhaite plus que tout, respirer l'air frais sur le quai.

Dans les escaliers à ciel ouvert qui mènent aux quais, le couple se fait dépasser par un individu à la foulée vive et efficace. Droit dans ses élégants souliers de cuir noir. Gabardine noire, cravate rouge. Ses pas claquent dans l'aurore : un bruit sec sur le ciment gelé. Cet homme élancé, rasé de près, cheveux courts poivre et sel, lance un coup d'œil machinal sur sa montre. Certainement cadre supérieur aux dents longues, de toute évidence affûté, sans nul doute pressé, à l'aube d'une journée composée de rendez-vous, de réunions, de briefs, de débriefs et de conférences téléphoniques auprès de clients respectables. Il enjambe avec détermination les dernières marches qui le mènent à l'extérieur et rejoint le ballet convulsif des individus qui se croisent sans se regarder et s'entassent par petits groupes le long du quai. Des arômes de cafés, de la musique assourdie dans les casques mp3, se mêlent au va-et-vient de ces hyperactifs urbains attendant le train de 8 h 45.

À travers ce menuet d'effluves bon marché, de viennoiseries trop grasses et de cigarettes blondes, elle attrape une nouvelle fois la main de Julien. Tous deux avancent au beau milieu du quai tout en restant totalement déconnectés des personnes qui les entourent. Le froid matinal saisit leurs visages. Ils restent là immobiles, en parfait contraste avec le bourdonnement ambiant, les discussions et les boniments. Elle peut respirer enfin. Elle trouve à nouveau la force de se ressaisir et de plonger ses yeux verts dans ceux de sa moitié tout en lui attrapant délicatement l'autre main. Les doigts s'entrecroisent. Il sourit timidement. Dans les yeux de Julien, elle trouve immédiatement

l'apaisement, malgré l'instant relativement délicat. La crise est en train de se dissiper. Les angoisses s'envolent aux loin avec les rires des enfants qui chahutent sur l'autre quai. Alors qu'elle s'empare d'une nouvelle cigarette, il prend une profonde inspiration comme pour trouver le courage de lui dire les derniers mots justes qui l'aideront à traverser l'épreuve atroce qui l'attend à Nice. Les mots qui apaiseront sa conscience, les mots pour adoucir le départ et émousser le contexte. Mais elle coupe aussitôt son élan ;

— Tu as du feu ? Je ne trouve plus le mien ?

Julien est tétanisé par la surprise. Le seul briquet qu'il ait, dont il ne se sépare jamais... Le briquet d'Éric, celui qu'il vient de confier à Rachel... Alors qu'il parcourt ses poches pour feindre de trouver le fameux zippo, Rachel qui arrive chargée de magazines et de confiseries lui sauve la mise en tendant à Élise un petit briquet jetable turquoise. Accompagnant le geste d'un sourire bienveillant.

— Tiens !

Élise ne remarque pas la frayeur de Julien qui venait de friser le scandale à ciel ouvert. Et elle interroge sa cousine :

— Tu fumes toi ?

Elle rend rapidement le feu à Rachel dans une épaisse fumée blanche qui enveloppe le trio.

— Oh... Juste pour le plaisir avec Thomas... Enfin, tu vois le genre...

Les haut-parleurs disposés sur le quai annoncent dans un grésillement désagréable, mêlé à l'agitation naissante des voyageurs, l'arrivée du prochain train en gare. Élise contemple l'énorme boa de métal paré de graffitis et de vitres rayées s'insérer entre les deux quais pour s'arrêter en douceur en contraste avec sa taille impressionnante. L'heure approche. Le béton tremble. Elle redoute ce moment.

— *« Le train huit mille quatre-vingt-trois entre en gare quai numéro neuf. Les voyageurs sont priés de s'éloigner du bord du quai. »*

Cette phrase résonne dans la tête d'Élise et lui glace le sang. C'était le gong. Les secondes défilent et la rapprochent un peu plus du cercueil de son frère. Elle allait partir, sans Julien, avec son aversion du train. Bien sûr, il y avait Rachel, mais ce n'était pas la même chose. Le temps l'attire inexorablement vers l'enterrement de son frère, la douleur, les larmes, les reproches, les sous-entendus, sa famille, vers tous ses souvenirs douloureux. Même Rachel et son énergie légendaire n'y changeraient rien. Elle porte ses mains devant la bouche et, tout en fermant les yeux, expire un air chaud pour se réchauffer les

paumes. Un long souffle, comme pour évacuer le stress. Elle cherche Julien du regard. Elle est totalement terrorisée. Consciente qu'ils se sont tellement éloignés depuis deux jours. Tellement déchirés. Elle se sent tellement isolée. Elle a tellement besoin de lui. Et là, elle sera seule des heures durant, à des centaines de kilomètres de son cocon et de son homme. Julien l'enlace tendrement. Il la réconforte en passant ses mains dans sa chevelure noire et soyeuse.

— Tu vas être forte. Appelle-moi dès que tu peux... Je t'aime.
Elle le contemple avec un faux sourire qui trahissait son état de stress. Puis elle lui dépose un baiser délicat.

— Moi aussi je t'aime.

Les voyageurs débarquent en masse du train fraîchement arrivé. Les passagers qui attendaient sur le quai trépignent maintenant d'impatience pour s'installer au chaud à l'intérieur des énormes voitures. Tous s'entassent et poussent devant les portes des wagons.

— Élise... On n'a pas le choix... Il faut y aller...
Rachel empoigne sa valise, embrasse Julien et entraîne sa cousine en direction du premier groupe d'individus qui attend pour prendre place devant le train.

Elle se retourne une ultime fois vers lui. Julien devine dans les yeux d'Élise toute la terreur qu'elle peut ressentir dans ce genre de situation. Son visage se ferme alors un peu plus. Les deux cousines continuent dans la direction du train comme la grande majorité des gens sur le quai qui se encore pressent pour s'engouffrer dans la première porte. Rachel précède sa cousine. Élise totalement angoissée hésite un instant et laisse passer les quelques personnes encore agglutinées devant la porte du wagon. Puis elle finit par y monter la tête rivée au sol.

Elle agrippe la poignée à l'entrée de la voiture pour se hisser à l'intérieur, et passe le pas de la porte du mastodonte de métal. Sa vue se trouble par les larmes qui l'envahissent. Au même moment au plus profond de son être se prépare un ouragan de détresse. Tout au fond de sa tête, une tempête affective se forme, dont les nuages menaçants grondent sa hantise du trajet. Elle se trouve entièrement nue à côté de la carcasse fumante du gros 4x4 noir de son frère. Elle court sous un ciel noir qui pèse de manière inquiétante sur les vastes plaines arides de son passé piétiné par l'accident. Les vents rugissants lancent autour d'elles des milliers de morceaux de verres et de larges bandes de tôles froissées qui se dressent devant elle, l'empêchant d'avancer. Elle ressent ses rêves brisés, la magie disparue. La culpabilité noire comme

le pétrole glisse sur sa peau le long des bras pour remonter autour de sa gorge et ouvrir sa cicatrice de laquelle s'échappe une nuée de scarabées noirs la privant d'oxygène. Soudain, le déluge. Une pluie diluvienne s'abat sur elle, détrem pant le sol jonché de Post-It que Julien lui laisse chaque matin en partant, dont l'encre s'écoule pour lui noircir les pieds. Le tonnerre frappe comme les hurlements de son frère dans la voiture. Encore, et encore. De gigantesques vagues d'amertume déferlent sur son corps. L'eau glacée monte. Dangereusement, au point de lui serrer la gorge et de..

— Pardon madame !

Son calvaire intérieur s'interrompt soudainement par le coup d'épaule d'un voyageur maladroit. Ses mains sont moites, elle est en nage. Mais sa crise intérieure se dissipe petit à petit sous le poids de la réalité qui reprend maintenant dessus. La chaleur humide du wagon, les odeurs corporelles, l'espace limité pour se mouvoir, le vacarme des discussions, tous ses gens qui s'amassent...

La petite brune fragile tente de se ressaisir et se sanctionne à voix basse :

— Ma pauvre fille...

Elle avance pour rejoindre Rachel tout en camouflant son sanglot. Sa cousine lui demande si elle allait pouvoir supporter le trajet.

— Ça va aller... Enfin... J'espère...

Toutes deux suivent patiemment le cortège étroit des voyageurs qui s'installent de banquette en banquette. Tout en progressant dans l'allée centrale, le regard d'Élise reste figé sur les fenêtres à gauche. Elle tente de percer la buée pour y voir le quai et Julien.

La longue file de passagers se disperse peu à peu en remontant vers l'avant du wagon. Les deux cousines y trouvent enfin un emplacement disponible. Élise se précipite immédiatement côté fenêtre et se jette sur le carreau encore couvert de condensation pour regarder à nouveau en direction du quai. Elle y voit une dernière fois Julien. Mais il est de dos, visiblement très affecté. La tête baissée, descendant les premières marches de l'escalier pour quitter définitivement la gare. Sans doute par pudeur, il avait attendu d'être enfin seul pour se laisser submerger par les larmes. Il n'avait pas le cœur à les regarder partir. Préférant conserver au fond de lui les dernières images du quai. Élise retire la main de la vitre qu'elle avait

positionnée à plat comme pour s'accrocher désespérément à lui une dernière fois. Comme pour le retenir. Mais il était parti. Elle se laisse tomber sur la banquette, ferme ses yeux encore humides, et bascule la tête lentement sur le dossier. Elle tente de se concentrer sur sa respiration. Ne surtout pas se laisser assaillir par une nouvelle vague d'angoisse. Mais elle sent qu'elle monte en elle. Faire le point ? Mais le bilan est désastreux. Respirer calmement ? Mais sa gorge est trop serrée, le poids sur sa poitrine la gêne. Penser aux choses positives ? À Rachel et retrouver un peu de sérénité. Mais elle ressent bien que c'est impossible. Cet instant nécessaire pour se ressaisir, est coupé net par Rachel qui lui prend la main. Elle s'était assise juste en face d'elle et s'inquiétait vraiment.

— Élise, tu es sûre que tout va bien ? Je te trouve pâle ?
Élise ouvre les yeux.

— J'angoisse à mort, je n'arrive pas à me maîtriser. Je suis terrorisée... En panique complet... Totalement affolée... J'essaie de me calmer, mais...
La cousine se rapproche un peu plus.

— C'est peut-être le moment de prendre les médocs de Nadège ?
Élise hésite. À chaque fois qu'elle avale ces fichus comprimés, elle se retrouve complètement assommée, incapable de penser. Sans oublier les atroces migraines qui suivent chaque prise. Ce traitement la rend malade. En même temps elle se dit qu'oublier ses angoisses un instant, planer un peu et s'endormir pourrait être séduisant. De toute manière, elle ne pouvait pas continuer comme ça. Elle n'avait pas la force de contenir ses peurs, encore moins de faire semblant d'aller bien. Surtout pas pendant des heures.

Elle recherche dans son sac main la précieuse boîte de cachets. Dans quelques minutes elle sera apaisée. Même si ce n'est que pour un temps seulement. Elle s'endormira, les kilomètres défileront, elle oubliera pendant quelques heures l'oppression et ses terreurs. Elle finit par dénicher la plaquette de gélules, en attrape une, puis finalement deux. Rachel regarde ailleurs, Élise en profite pour en soutirer une troisième et la dissimuler dans le creux de sa main. Puis demande de l'eau à sa cousine. Rachel qui avait anticipé un trajet long et pénible avait fait le stock dans la galerie marchande un peu plus tôt à la gare. Et bien entendu elle avait plusieurs petites bouteilles. Elle ouvre son sac de voyage, se penche pour écarter les affaires et retrouver les bouteilles au milieu de tous ses effets personnels. Elle s'incline davantage et renverse malencontreusement son sac à main. Le briquet que lui avait confié Julien ce matin tombe au sol. En touchant terre,

l'objet en métal émet un son aigu qui attire soudainement l'attention d'Élise. En regardant au sol, elle reconnaît instantanément le feu de Julien. Comment aurait-elle pu passer à côté ? Le briquet que son frère lui avait offert. C'était LE feu de Julien. Il allumait toutes ses clopes avec, depuis qu'Éric lui en avait fait cadeau. Un peu comme un grigri, un objet fétiche. Que faisait-il dans le sac à main de sa cousine ? Gênée, Rachel ramasse le briquet tout en tendant la bouteille d'eau enfin retrouvée dans le sac de voyage. Élise, avale une gélule, puis les deux autres en même temps et referme la bouteille. Curieuse de comprendre, elle demande à sa cousine :

— Pourquoi tu as le briquet de Julien avec toi ?

Rachel, coincée par la question, était bien consciente de ce que ce maudit briquet pourrait déclencher chez sa cousine. Elle cherche ses mots avant de faire ce qu'elle déteste le plus : mentir à Élise.

— Il l'a oublié la dernière fois que vous êtes passés chez moi. Élise, l'air dubitatif, ouvre la pomme de sa main pour récupérer le zippo de son mec.

— Donne-moi le, je le rendrai à Julien quand il arrivera. C'est l'impasse pour Rachel. La cousine s'exécute à contrecœur. Elle appréhende le cataclysme qu'allait déclencher le feu et les gravures toutes fraîches entre les mains d'Élise.

Tout en s'essuyant du revers de la manche les quelques gouttes d'eau qui coulaient encore au bord de ses lèvres, Élise contemple le briquet. Elle examine une face. La tranche. Le verso. Elle le serre d'un coup très fort dans sa main. Puis elle le secoue compulsivement

— Tu étais au courant ? Vous me prenez vraiment pour la reine des connes...

On y est. Rachel voit se préparer la colère monstre de sa cousine. Le scandale public. La déferlante de haine.

— Élise... arrête,
Rachel tente de ralentir la montée en pression chez sa cousine.

— Élise... Je vais t'expliquer.

— Ferme-la ! Mais il se fout vraiment de ma gueule?...Tu te fous vraiment de ma gueule !?

Comme Rachel le redoutait, Élise monte dans les tours à une vitesse impressionnante. Et tous les passagers du wagon profitent du spectacle. Elle tente de se justifier :

— Élise, non...
Mais Élise bondit de sa banquette

— Ta gueule ! Tu me files la gerbe !!
Le malaise était jeté dans le tout le wagon, chacun était resté suspendu à cet éclat de voix. Puis elle se laisse tomber en arrière dans un silence absolu. Une fois de plus les larmes aux yeux, la gorge serrée, les lèvres pincées pour éviter de pleurer à chaudes larmes.

— Toutes ces simagrées. Des sourires par devant. Des gentilleses pour mieux m'enfumer.

Rachel était très gênée par la situation. Et sa cousine en proie à ses démons anxieux lui faisait pitié. Elle se mit à genoux devant Élise et lui prit les deux mains pour s'excuser platement et clarifier la situation. Le tout, à voix basse pour surtout ne plus se faire remarquer

— Julien ne voulait pas te faire de la peine... Moi non plus d'ailleurs. Il avait ses raisons pour ne pas t'en parler... Tu sais... C'est compliqué...

Élise ne contenait plus ses émotions et criait de plus en plus fort dans des spasmes maintenant devenus publics

— Tu me mens... vous... vous me mentez... tous... tous autant que... vous êtes !

Rachel, peinée de voir une énième fois sa cousine dans un état nerveux lamentable, tente de la raisonner. Et elle appuie son discours d'une douce caresse sur la main d'Élise

— Pense à tout ce qu'on a traversé ensemble. À tous nos rires, nos fous rires, à nos soirées toutes les deux. Souviens toi que je suis toujours là pour toi et je le serai toujours

Élise avait encore le regard mauvais et ne parvenait pas à redescendre de son état de colère indescriptible. Elle dénoua son foulard corail, laissant apparaître sa large cicatrice et l'entoura autour du cou de Rachel.

— Tiens ! Reprend-le, et étrangle-toi avec ! Étouffe-toi avec tes mensonges...

Piquée au vif, Rachel ne relève pas. Elle se redresse simplement et reprend sa place lentement. Elle dévisage Élise et attache son foulard sans un mot. Elle attrape sèchement un de ses magazines et entame sa lecture dans un silence pesant. Quelques instants plus tard, son téléphone sonne. Rachel prend l'appel et se lève pour discuter loin d'Élise de peur qu'elle ne soit encore furieuse et instable. De son côté, Élise se demandait déjà si elle avait fait le bon choix. Tout est confus

dans sa tête. Cette histoire de briquet. Rachel qu'elle vient de renvoyer brutalement dans les cordes. Ce foutu train qui tarde à partir. Ses larmes qui n'en finissent plus de couler. Son maquillage ravagé et sa tête de junkie. Les gens qui la regardent comme une bête de foire. Le trou béant qu'elle a dans le cœur. Le goût de sang au fond de sa gorge. Le sel des larmes sur ses lèvres. Le mal de tête qui déboule pour lui marteler le crâne. Ce wagon surchauffé. Cette odeur insupportable de vestiaire d'après match. Ce sentiment épouvantable d'être seule au milieu de centaines de personnes.

— « *Mesdames et messieurs, suite à un incident technique, le départ du train de 8 h 45 est différé de quelques minutes. Nous vous remercions pour votre compréhension et nous vous prions de nous excuser pour la gêne occasionnée.* »

À l'annonce du départ encore repoussé, Élise enrage de nouveau. Encore de longues minutes à attendre, avant le début du trajet et les heures interminables pour atteindre Nice. Dans le wagon, elle constate finalement qu'il y a assez peu de réactions de la part des passagers. Elle se retourne en direction de Rachel qui est encore pendue au téléphone. Celle-ci n'a même pas prêté attention à l'annonce de l'incident. Les secondes défilent alors très lentement pour Élise. Comment allait-elle patienter avant que ce maudit voyage ne débute ? Elle est prise d'une grosse envie de fumer, mais ses jambes sont très lourdes depuis quelques secondes. Elle se sent complètement groggy, comme après chaque prise de comprimés. Fumer lui ferait exploser le crâne, admet-elle finalement. Sa migraine est suffisamment atroce comme ça. Puis l'image de Julien lui traverse la tête. Julien... Rien à faire, elle pense à lui. Cette histoire de briquet. L'impression bizarre que ce n'était finalement pas si grave. Qu'elle s'est emportée pour rien. Julien... Peut-être n'est-il pas si loin... ? Il peut encore faire demi-tour et la revoir quelques minutes ? Elle se sent un peu plus assommée. Le cachet fonctionne-t-il déjà ? Ses acouphènes qui reviennent. Elle hésite, et finit par lui envoyer un message depuis son téléphone :

Appelle-moi, y a un incident technique
--

Elle fixera son Smartphone 2 à 3 bonnes minutes avant de conclure qu'il ne répondra pas et qu'il doit probablement se morfondre de son côté. Sentant ses forces l'abandonner, avant de s'assoupir, elle regarde Rachel une dernière fois. Elle est toujours au fond du train, elle téléphone et bavarde encore. Elle a l'air soucieux, on dirait qu'elle

a reconnu quelqu'un dans le train... Un peu tendue, elle examine le wagon et les passagers. Elle fait signe à Élise comme pour lui dire qu'elle allait terminer et arriver. Élise patiente un moment. Les secondes défilent de plus en plus lentement. Tout devient sourd et flou.

L'appel

Son visage se détend peu à peu, les paupières s'assouplissent, ses lèvres s'entrouvrent légèrement, ce qui lui donne l'air d'une enfant apaisée dormant à point fermé. Les épaules se relâchent, et la tête bascule légèrement sur le côté puis en arrière. La respiration est plus lente, plus posée, sa poitrine ondule paisiblement. Le ronronnement du train parti sans qu'elle ne le perçoive, les faibles mouvements du wagon, et les conversations des passagers la bercent doucement. Dans peu de temps, tout ce qui l'entoure n'aura plus aucun impact. Les rayons encore timides du soleil caressent son visage et elle s'enfonce dans un sommeil de plus en plus profond. La main avec laquelle elle tient fermement son téléphone se desserre doucement. Sur son visage que le train ballote légèrement défilent les ombres d'arbres, de panneaux et de poteaux qui se dressent le long de la voie ferrée.

— 8 minutes 16

Les yeux écarquillés, le souffle haletant, en nage, elle se redresse sur sa banquette et se lève d'un bond. Sans pouvoir se maîtriser, le compte à rebours qui défile dans sa tête l'obsède. Les secondes défilent et ça l'opprime. Elle observe Rachel assise face à elle. Celle-ci semble s'être à son tour profondément endormie. Élise se précipite sur la fenêtre et inspecte l'horizon nerveusement.

— Bébé ?!

— Tu es sûr ? Putain où ça ? ... J'vois rien !!

Elle se rue sur la vitre opposée de la voiture et regarde en direction des coteaux du Pech qui surplombent la région.

— Jaune ? Mais comment tu sais ? Où tu es ?... Là-haut ?!

Elle revient rapidement sur ses pas dans l'allée centrale et s'élance pour remonter le wagon en direction de la locomotive.

— C'est pas vrai?!...Putain ! Comment tu veux que je fasse ça !?

Mais dès les premiers pas d'Élise, un homme en uniforme lui agrippe l'avant-bras.

— Mademoiselle puis-je voir votre titre de transport ?
L'homme ayant détecté l'attitude pour le moins suspecte l'entreprend au milieu de ses contrôles de routine.

La poisse. Le contrôleur. Elle n'aurait pas le temps de lui raconter, trop de questions, trop peu de temps. Comment expliquer l'inexplicable en quelques secondes ? Comment le convaincre ? Alors, tout en fixant les paysages qui défilent de plus en plus vite, elle désigne son sac à main et répond nerveusement

— Mon billet est dans mon sac à main, juste là !
L'homme ramasse le sac à main et en sort le billet.

— 7 minutes 52

— Pardon ?
Puis l'air surpris, il extirpe du bout des doigts, une seringue usagée du même sac à main.

— Mais qu'est-ce que... ?

— Il se retourne sous le regard inquiet des passagers. Élise avait profité de cet instant pour s'enfuir dans son dos à toute vitesse vers l'avant du wagon. Ses talons claquent à un rythme effréné sur le revêtement du couloir central. Elle galope à tombeau ouvert dans le passage étroit au centre de la voiture. Elle ressent que le train accélère encore. Le temps est compté. Après un sprint de quelques mètres, Élise déboule au niveau du signal d'alarme. Tirer la poignée et arrêter le train, c'est si simple finalement. Elle bondit sur la droite et elle s'accroche fermement à la poignée rouge en métal. Elle tire un coup sec pour arrêter le train immédiatement. Le bloc du dispositif s'arrache dans un grincement métallique. Et la poignée lui reste dans les doigts. Aucun effet sur le convoi qui continue de foncer à une vitesse folle. Stupéfaite, elle lance un regard affolé vers le contrôleur. Il se penche brièvement au dessus de Rachel, lui attrape la main puis semble lui prendre le pouls.

— 7 minutes 34

Le train fonce vers le... Non ! Surtout ne pas y penser ! Il faut aller vite. Pour tous les pauvres gens, pour les enfants, pour les innocents, pour Rachel... Et un peu pour elle aussi. Elle ouvre la porte intermédiaire entre les wagons et continue sa folle ruée tout en regardant brièvement derrière elle. Le stress. Avec ce qu'elle vient d'apercevoir, l'adrénaline monte brutalement. Le contrôleur se lance à sa poursuite. Il est grand, plutôt athlétique. Il sera bientôt sur ses

talons à cette vitesse là. Pendant qu'elle remonte le plus vite possible au milieu des quelques passagers qu'elle bouscule violemment dans sa course, le contrôleur pénètre dans la même voiture et hurle en la pointant du doigt :

— Arrêtez cette femme ! C'est une meurtrière !!

L'alerte jette l'effroi dans l'ensemble du wagon. Ce qui désarçonne Élise dans sa fuite.

— Quoi ?!! N'importe quoi !

Tout en continuant de courir, elle se retourne en direction du contrôleur. Elle n'a pas rêvé ? Elle veut être sûre de ce qu'elle vient d'entendre.

— Arrêtez là !!

Un des passagers à proximité d'Élise lui balance un violent coup de sac dans le visage pour tenter de la stopper.

— Prends ça ! Pouffiasse !

Un flash blanc. Un son aigu. Elle vient d'encaisser un vilain coup sur la tempe qui la déséquilibre. Elle en casse le talon de son escarpin. Sa vision se brouille. Plus de son pendant un instant. Elle continue sa course en boitant sur un seul talon. Toujours le plus vite possible. Continuer coûte que coûte. Quoi qu'il arrive. Pas deux fois. Elle ne le supporterait pas.

— 6 minutes 58

Une des passagères à l'avant du wagon surgit de sa place pour retenir Élise par la manche et l'arrêter comme le contrôleur continuait de le vociférer. Le tissu de sa robe craque et se déchire avec l'élan. Élise continue à galoper à toute allure pour ne surtout pas être remontée par le contrôleur. Sa tête lui fait un mal de chien. Avec l'effort et l'épouvante, sa migraine frappe fort contre ses tempes. Certains voyageurs estomaqués ; restent plantés là, sur son passage sans aucune réaction. Autant d'obstacles autour desquels elle slalome avec agilité. Des boulets qu'elle contourne habilement ou percute légèrement. Le bruit des pas de son poursuivant se rapproche. D'autres passagers tentent leur chance afin d'aider le contrôleur. Ils lancent sur elle tout ce qu'ils ont sous la main. Canettes de soda, chaussures, bouteilles d'eau, sacs à main, sacs à dos. Certains projectiles font mouche ; elle encaisse quelques chocs sur l'épaule et derrière le crâne. Tout le wagon veut voir tomber la fugitive, la meurtrière. Un peu comme on lapide un mécréant. Elle réalise qu'avec son talon cassé elle n'ira pas au bout. Alors presque sans s'arrêter, elle retire ses escarpins

pour reprendre sa fuite de plus belle. Elle sprinte maintenant pieds nus, le plus intensément possible. Alors que sa foulée est à son maximum, ses enjambées de plus en plus longues et rapides, un énorme problème, arrive. Juste devant, à quelques mètres, un grand gaillard s'interpose. Les bras ouverts pour lui barrer la route. Il est au beau milieu de l'allée centrale. S'il la coince, c'est terminé. Tout sera foutu.

— 6 minutes 05

Elle accélère encore jusqu'à arriver devant le malabar. Elle donne une impulsion avec sa jambe gauche. S'appuie fermement au dossier de la banquette. Profite de son élan. Arme sa jambe droite. Et frappe. Un bruit sourd. Sans qu'il n'ait le temps de bouger, elle lui décoche un magistral coup de talon au milieu du thorax. L'individu massif tombe à terre instantanément, le souffle coupé net. Elle retombe avec agilité comme un chat sur la pointe de pieds et enjambe l'homme à terre. Elle reprend son marathon infernal alors que le train continue sa terrifiante accélération. Le contrôleur, plus grand et plus rapide, profite du spectaculaire coup de pied qui vient de ralentir Élise, pour combler son retard et débouler sur elle.

— 5 minutes 28

Quelques centimètres le séparent alors d'Élise,

— Arrête toi putain !

Il tend sa main pour empoigner la fugitive et lui saisir fermement le bras droit. Élise est surprise.

— Et merde ! Il la tient.

Sa course ralentit d'un coup, son bras lui fait mal. Elle pivote le haut du corps pour le regarder.

— Vous me faites mal ! Lâchez-moi !

C'est pas vrai... Il vient de l'attraper. Elle avait tout donné. Tout est fini ? Ce n'est pas possible... Alors qu'il tente d'agripper son autre bras pour la maîtriser, elle lance un regard furtif sur le côté. Et de sa main gauche, elle actionne la poignée. Ouvre la porte des toilettes. Donne une impulsion brutale avec son pied. Et rabat la porte rageusement sur le visage du contrôleur. Un grand bruit sec. Le plastique qui recouvre la porte explose sur sa face avec l'impact. Il lâche Élise. Il porte ses mains à la figure. Du sang. Le nez cassé. Pour elle, l'espoir. La fuite.

— 5 minutes 03

Elle parvient en trombe au bout de l'allée et passe la porte de jonction du premier wagon. Elle distance de quelques mètres l'homme

qui se tient encore le visage.

Il y a quelques minutes elle était comme tout le monde. Simple passagère anonyme. Elle est maintenant en guenille, pieds nus, sale, transpirante, à bout de souffle, terrorisée, pourchassée et en danger. Elle passe devant le rack à bagages. S'arrête une fraction de seconde et projette au sol hargneusement toutes les valises et tous les sacs pour ralentir son poursuivant. Ce qui crée un tollé général chez les voyageurs. Puis elle reprend sa course en sprintant à perdre haleine maintenant en direction de la cabine du conducteur.

— 4 min 30 s

Quelques mètres et elle sera arrivée. Avec l'espoir de toucher enfin au but. Il y a encore une chance pour que tout s'arrête. Plus que 10 mètres. Elle allait s'abattre sur la porte de la cabine du conducteur. Tout lui expliquer. Ou du moins, faire ce qu'elle avait à faire. Il reste 2 mètres. Elle est à fond. Elle tambourinera aussi fort que possible pour qu'il ouvre. Il comprendra.

— Je te tiens salope !!

Soudain son souffle se coupe. Elle quitte le sol. Son corps est brutalement ceinturé par le contrôleur qui était à ses trousses. Il était remonté rageusement à son niveau. En une fraction de seconde, elle se dit que l'idée de balancer les bagages au sol était vraiment foireuse. Les deux corps lancés à grande vitesse dans les airs viennent s'écraser de plein fouet contre la porte sécurisée de cabine du conducteur. L'impact se fait dans un fracas assourdissant. Elle s'affale comme un pantin désarticulé. Le choc violent éclate en partie la porte d'accès au poste de commande. Pour Élise, un grand flash blanc. La douleur qui la brise.

— 3 minutes 55

Élise, à terre, gémit, déchirée par ses blessures. Sa tête lui fait cruellement mal. Mais elle reprend ses esprits. Impossible d'arrêter là. Pas si proche du but. Pas maintenant. Prendre sur soi. L'enjeu est trop important. L'homme sans vie, allongé sur elle, l'étouffe de tout son poids. Elle repousse le contrôleur sur le côté pour s'en dégager. Il a le visage tuméfié. Un atroce œuf violet sur le front. Il ne respire plus. Inconscient. Inerte.

Elle tente de se relever péniblement sur ses jambes qui vacillent. Le train semble fuser à une vitesse hallucinante. Sa tête

tourne. Sa migraine est insoutenable. Élise s'agrippe au dossier de la banquette juste à côté d'elle. Les personnes dans le wagon restent bouche bée devant la violence de la scène qui vient de se produire.

— 3 minutes 32.

Elle se redresse enfin complètement. Plantée face à tous. La figure amochée. Elle dévisage chaque voyageur. Puis saisit une valise noire dans le compartiment juste à côté d'elle en bout de voiture. Elle a le souffle court. Épuisée. Blessée... Continuer. Quoi qu'il arrive. Tout tenter. Y arriver... En regardant froidement l'enfilade de spectateurs sous le choc, elle brandit le bagage d'un air menaçant et hurle

— CECI EST UNE BOMBE ! UNE PUTAIN DE BOMBE !

Ce qui pétrifie son auditoire instantanément. Elle tente de reprendre son souffle durant cet instant de flottement.

— BORDEL ! CASSEZ-VOUS AU FOND DU TRAIN !! JE VOUS DIS...
UNE PUTAIN DE BOMBE !!!

La terreur du message glace les voyageurs qui se regardent et n'osent pas bouger. Elle rajoute

— BARREZ-VOUS ! TOUT VA PETER !!! DÉGAGEZ PUTAIN !!

Une seconde de silence et les premières réactions de la foule éclatent. Une jeune femme hurle

— Oh mon dieu une bombe !

Et la panique explose. Les mères traînent les enfants par la main dans les cris et les pleurs. D'autres sautent de siège en siège pour passer devant. Le chaos général gagne l'intérieur du wagon. Une cacophonie de hurlements et de pleurs se répand sous les yeux d'Élise.

Une tornade épouvantable. Certains, désespérés, tentent de s'échapper du train en brisant les carreaux pour sauter du convoi lancé à pleine vitesse. La foule paniquée s'entasse et pousse dans l'étroite porte qui relie les deux wagons. Les plus faibles se blessent, d'autres tombent à terre. Le tout dans un mouvement désordonné et assourdissant. Tous regagnent la voiture suivante propageant l'alerte à la bombe et la terreur dans le reste du train. En quelques secondes Élise se retrouve seule à l'avant d'un train totalement désert lancé à pleine vitesse. Seule ou presque.

— 2 minutes 47

Elle lâche négligemment la valise noire au sol et pivote vers l'extincteur de secours fixé à la paroi sur sa droite. Un liquide chaud coule depuis son oreille, elle touche avec sa main pour vérifier et s'aperçoit qu'elle saigne abondamment. Son mal au crâne est à son apogée. Une pression dans le crâne absolument abominable. Des pulsations effroyables cognent sur son front. Son nez se met également à saigner dans des proportions inquiétantes.

— 2 minutes 31

Plus assez de temps. Il faut agir. Elle arrache l'extincteur et se positionne face à la porte du conducteur. Elle lève les bras au dessus de sa tête pour armer son coup. Un premier grand choc sur la porte. Un second, en frappant le plus fort possible et la porte déjà abîmée cède.

Elle pénètre dans la cabine comme une furie, actionne l'extincteur et vaporise la neige carbonique sur le conducteur pour l'aveugler puis dans toute la cabine pour l'envahir.

— Mais... Vous ?... Qu'est-ce qu... ?

En une fraction de seconde tous les éléments de la cabine sont recouverts par le nuage blanchâtre vaporisé. Sans qu'il puisse se défendre, elle empoigne férocement la silhouette du conducteur avec une force insoupçonnée. Elle prend son élan dans l'épais brouillard blanc et le dégage de son poste avec perte et fracas.

— Ne faites pas ça !! Vous êtes complètement folle !

L'homme, propulsé avec rage, trébuche sur le pas de la porte. Dans la chute, sa tête heurte lourdement l'accoudoir du premier siège. Il est assommé.

— 2 min 17 s

— Comment arrêter ce maudit train ?
Elle n'en avait strictement aucune idée.

— Le camion jaune. L'accident ! On va tous mourir!... Faut que j'arrête ce putain de train !!!

Élise tente d'actionner tous les boutons du tableau de bord, d'abaisser tous les leviers, d'activer toutes les commandes.

— Réfléchis Élise... Putain... Ré-flé-chis !!!!

— Elle cogne désespérément sur le tableau de bord. Mais en vain.

Sa tête. La douleur. Elle porte ses mains au visage. Elle saigne beaucoup. Son crâne lui fait horriblement mal. Elle va vomir, c'est sûr.

— 1 minute 52

Un flash blanc et des taches noires apparaissent dans son champ de vision. Elle se démène seule dans la cabine pour stopper le convoi qui file encore. Son poursuivant à terre reprend peu à peu conscience. Le contrôleur assommé jusque-là rampe difficilement en direction de la valise noire. Dans un ultime effort, il la saisit et jette la bombe d'une des vitres brisées lors de la fuite des passagers. Puis à bout de force, il s'évanouit à nouveau sous la fenêtre dans les éclats de verre au sol.

— 1 minute 40

Couvert de neige carbonique, le conducteur ouvre les yeux et reprend ses esprits. La folle hurle dans la radio

— Aidez-moi !!! Merde !!! Un camion jaune !!! Sur la voie ferrée... !! Un accident... !! Le train arrive dessus... !! On va tous mourir... !! Répondez putain !!

Son appel restera sans réponse. Et ce train qui fonce encore à une cadence d'enfer.

— 1 minute 28

Élise se retourne. Et se met à pleurer

— Je ne veux pas mourir !!! Comment on arrête le train ?!! Je vous en prie... !!

Le conducteur légèrement blessé et à terre esquisse un sourire. Comment pouvait-il sourire ? Ils allaient tous mourir sans son intervention.

— Ça te fait rire connard ?!

Elle fond sur lui au sol, et tout en l'enfourchant. Elle lui empoigne fermement la cravate.

— ON VA TOUS CREVER !! TU COMPRENDS ÇA ?! TU VAS IMPRIMER ?!! DANS 1 MINUTE 10, LE TRAIN VA DÉRAILLER !! UN PUTAIN DE CAMION JAUNE AU NIVEAU DU PONT ! IL Y A EU UN ACCIDENT SUR LA VOIE !!

Le conducteur secoué comme un pantin au bout de sa cravate reste sans réaction. Il a le regard ahuri. Constatant que la méthode forte ne fonctionne pas, elle l'implore

— Comment on arrête ce train ?... Tu va me dire oui ou merde ?!

Nerveusement, il sourit une nouvelle fois. Puis lui répond :

— Il n'y a plus rien à faire... Plus rien !!!

Et il se met à rire. À rire de plus belle. Puis à rigoler franchement.

— 58 secondes

Elle le plaque rageusement au sol et hurle :

— ON VA MOURIR PAR TA FAUTE ESPÈCE DE TOQUARD ! ... TU VEUX CREVER?!.. ÇA TE FAIT RIRE... ? PENSE A TOUS CES GENS DANS LE TRAIN ! MOI JE VEUX PAS MOURIR !

Puis elle s'effondre sur son torse en lui agrippant la chemise. Dans les pleurs d'une condamnée à mort, elle récite une dernière prière :

— Notre Père qui êtes aux cieux...

Le conducteur continue à glousser et à rire. Peut-être nerveusement ?

— Que votre nom soit sanctifié...

Et elle se blottit un peu plus contre le conducteur

— 40 secondes ... Que votre règne vienne sur la terre..., 30 secondes
Tout en continuant de prier, elle lui prend la main et le regarde totalement désœuvrée :

— Pardonnez-nous nos offenses...

Elle pense à Éric. À Julien. Rachel. Ses parents. À toutes ces personnes dans le train. Le choc allait être d'une telle violence, elle n'aurait aucune chance de survivre. Elle avait échoué. L'impact était imminent.

— 5

Élise gémit :

— Je ne veux pas mourir !... 4...

L'homme la rassure :

— Ça va aller...

— 3... J'ai fait de mon mieux... Je suis tellement désolée... 2...

— Je vous pardonne...

— 1... J'ai tellement peur...

Élise regarde désespérée en direction de la cabine. Tout devient flou. Les commandes. Les cloisons. Les parois. Le sol. Tout disparaît dans une lumière blanche aveuglante. Rapidement, l'intégralité du wagon est engloutie par un faisceau blanc intense qui éblouit Élise et dévore toute forme sur son passage. Du blanc. Du blanc partout. Le silence. La fin.

Vision nouvelle

Elle se voit flotter au-dessus de son corps blessé toujours inerte et étendu au sol. Combien de temps s'était écoulé ? Elle est encore allongée sur le conducteur. Les secours arrivent pour prodiguer les premiers soins. Les sirènes des véhicules d'urgence hurlent partout autour. Les appels radios de la police résonnent. Les premiers ambulanciers pénètrent dans le train à l'arrêt. On la retourne sur le dos, on prend son pouls et sa tension. Elle découvre depuis là-haut son propre visage couvert du sang qui se répand depuis son nez et ses oreilles. Un des deux secouristes agenouillés au dessus de son enveloppe charnelle lui place un masque à oxygène sur la bouche. Elle est là sans être là. Nulle part et partout à la fois. Voyant absolument tout dans sa globalité et dans son infini détail. Les policiers qui examinent les premiers éléments. Le périmètre de sécurité qui se déploie. Le groupe d'intervention de déminage qui s'équipe. Les voyageurs choqués qui pleurent. Rachel qui reste immobile, froide et sans vie à sa place. Puis la main entaillée de cette jeune maman. Les couvertures de survies, les boissons chaudes pour réconforter les plus traumatisés. Le contrôleur inconscient étalé entre deux banquettes. La cicatrice qu'il portait au visage. Ce qu'il avait dans sa poche côté cœur. Elle voit tout. Absolument tout. Les escarpins abîmés qu'elle a abandonnés dans sa fuite. Les immondices dans les wagons évacués. Soudain, on la déplace précautionneusement sur une civière pour l'extraire du convoi. Une fois dans l'ambulance, le sauveteur injecte une solution dans la perfusion qui l'aspire inexorablement vers sa chair. La faisant descendre progressivement dans un flou lumineux. Réduisant considérablement son vaste champ de vision et ses capacités sensorielles. Elle chute maintenant à toute allure vers son propre visage enveloppé d'un épais brouillard. Jusqu'à tomber de plein fouet en elle. Le noir, une seconde. Élise se redresse instantanément sur le brancard arrachant au passage la perfusion de son cathéter et affolant tous les instruments de mesure. Elle hurle en se tordant de douleur.

— À L'AIHHHHHIDE !!!

Ses dernières forces l'abandonnent pour de bon dans ce dernier

appel au secours. Elle replonge dans un relâchement familial. Il fait doux. Plus aucune douleur au crâne. Plus de bruit. Elle est au calme. Le soleil réchauffe sa peau. Sans savoir pourquoi elle se retrouve sous un superbe ciel bleu et un soleil radieux qui enveloppe tout son être. C'est tellement réconfortant. De belles couleurs acidulées ondulent lentement autour d'elle comme des vagues, joyeuses et apaisantes, effectuant une danse de bienvenue. Elle effleure l'une d'elles du bout des doigts et celle-ci se met à se diviser en deux, puis en quatre, tout en changeant de couleur à chaque fois. Puis en huit et maintenant en une infinité de pixels multicolores qui s'élèvent joyeusement au-dessus d'elle dans le ciel pour former le visage de Julien.

Son Julien. Il est si beau dans les cieux multicolores. L'amour de sa vie, son repère, se disperse à nouveau dans les nuages. Elle se souvient des premiers regards. Elle se revoit gamine entrain de lui courir après pour l'embêter. Elle entend ses propres rires quand il la chatouillait. Elle revit cette scène sur un des bancs du Pech. Lorsque dans un instant empreint de poésie et de lumière, il approche ses lèvres charnues pour l'embrasser la première fois. Lorsque tout son corps s'est mis à vibrer à l'unisson pour lui. Lorsqu'elle s'est embrasée à en perdre la raison dans sa chambre d'adolescente. Au moment où Julien laissait ses mains tremblantes de jeune ado parcourir sa peau. Effleurer ses reins. Les frissons des premiers corps à corps, son odeur et sa respiration au creux de son cou. Puis les heures torrides où elle s'abandonnait à lui en toute confiance. La lumière céleste qu'il a dans les yeux. Ces mains puissantes posées sur son ventre lorsqu'il parlait d'enfant. Toutes les fois où elle le contemplait nu le matin en se pinçant les lèvres. Raide dingue de lui. Toutes ces fois où elle était sûre qu'ils finiraient ensemble. Qu'il serait un père merveilleux, un mari exceptionnel. Qu'il l'emmènerait tout droit vers la lumière, qu'il la protégera toujours.

Puis les pixels s'écartent pour brouiller les douces images, et se reformer en une masse difforme sombre. Puis soudain le noir total. Le vide. Après un instant qui paraît être une éternité, elle ouvre les yeux, ne distinguant réellement aucune forme, ne percevant aucune couleur. Sa vue était si faible qu'elle pouvait à peine discerner le halo lumineux qui tremblait devant elle. À gauche quelques secondes, puis à droite et de nouveau à gauche. Sa tête lui faisait encore mal. Une douleur pulsatile qui tapait encore du côté droit.

— Mademoiselle ?

Une ombre floue s'approche d'elle pour lui parler.

— Mademoiselle ? Comment vous sentez-vous ?

Les traits se dessinent peu à peu, le flou ambiant laisse place à des lignes un peu plus précises. Elle ne voit pas clairement le visage de l'homme penché sur son lit, mais elle reconnaît ce qui ressemble à une blouse blanche.

— Où... ? Où... ? Suis-je ?

— Je suis le Docteur Téquer , vous êtes à l'Hôpital. Restez calme... Je m'occupe de vous.

L'homme lui prend le pouls au poignet. Affiche une mine inquiète. Puis il prend la tension. Note quelques lignes dans son dossier. S'éloigne vers la porte de la chambre. Sur le pas de la porte, elle l'entend discuter à mots couverts.

— Vous pouvez y aller, mais en douceur. Elle vient de se réveiller. Elle est encore sous sédatif.

Deux ombres s'approchent du lit. L'une des deux s'incline au-dessus d'Élise.

— Élise Manceno ?

C'est une voix de femme. Un parfum poudré relevé à la vanille. Une haleine mentholée et un chewing-gum mastiqué compulsivement qui dissimulent une forte dose de cafés et de cigarettes.

— Elle s'appuie sur le lit pour poursuivre

— On va pas se mentir. T'es dans la merde.

La voix reprend

— On a très peu de temps. Tu jouais à quoi avec ta bombe ?

Élise distingue maintenant les contours du visage du Lieutenant. Ces cheveux noirs tirés en arrière. Ses pommettes saillantes, son regard noir. Son attitude agressive.

— À... À rien... Je... Arrêter le...

Le Lieutenant, très impulsive s'approche encore un peu plus

On cherche la bombe... Où est-elle ?!

Elle lui attrape le bras fermement. Élise gémit

— Lâchez-moi ! ... Vous me faites mal ! ... Le train...

Le lieutenant, sans pour autant lâcher prise, continue

— Tu sais comment on traite les putains de terroristes ? On va fouiller chaque centimètre de ton appartement, on va gratter partout, on va appuyer où ça fait mal, on va analyser chaque seconde de ta misérable vie et là... Oui ! ... Tu pourras te plaindre !

L'autre silhouette en retrait, aboie

— Sanchez !!

Un homme s'approche. Plus calme. Plus mûr. Toujours en retrait. Sa voix était plus posée. Son intonation moins incisive.

— Élise... dites nous simplement où est la bombe.

Élise se redresse sur les coudes pour remonter le buste sur son oreiller. Mais une menotte l'entrave et empêche de terminer son mouvement. Stupéfaite, elle s'écrie

— Mais ?! Je suis attachée !!
L'homme continue sans relever

— Des dizaines de témoins vous ont vu menacer les passagers d'un engin explosif.

Avez-vous un quelconque lien avec une cellule terroriste ?
Avez-vous fabriqué une bombe artisanale ?

Élise se rappelle maintenant :

— La valise?... Arrêter le tr...
Sanchez l'interrompt

— Oui la valise ?! Accouche ! Confirme la couleur... ! Où est-elle ?
Puis la flic s'emporte à nouveau

— Je te jure que si cette bombe existe et explose, tu vas le regretter amèrement.

Le Capitaine rappelle à l'ordre une nouvelle fois son lieutenant

— Sanchez !!

Élise reprend :

— Une valise noire, brillante. Mais vous ne trouverez rien...
Sanchez démarre au quart de tour et réplique en serrant la mâchoire

— Ne fais pas la maligne ! Dis-nous où est cette putain de valise ?!
Pendant ce temps le capitaine transmet la description de l'engin à l'équipe de déminage par téléphone et reprend la parole

— Une valise noire brillante donc. Quel type d'explosif ? Retardateur ? Type de détonateur ? La charge du dispositif ?

Élise comprend le mal entendu et tente alors d'être la plus claire possible :

— Non, non ! Vous n'y êtes pas !! Je voulais juste sauver les passagers et arrêter le train ! C'était un leurre pour...
Mais elle est interrompue instantanément par Sanchez

— Sauver les passagers ? Elle se fout de nous capitaine !

En tapant du pied, le capitaine remet le lieutenant en place

— Nom de dieu Sanchez !!

Élise continue

— La valise était déjà là...je l'ai juste... Arrêter le train...il faut arrêter...

— Un complice l'avait déposé ?

Élise s'emporte :

— Mais MERDE laissez-moi finir ! J'ai attrapé la valise pour que les gens partent à l'arrière du tr...

Quand soudain le téléphone du Capitaine sonne

— Tourrié j'écoute.

Il place sa main sur l'appareil pour étouffer le microphone et fait un signe de la tête à son lieutenant :

— Ils ont trouvé.

Le capitaine place la communication sur haut-parleur.

— *Équipe en approche de la cible. En place pour destruction préventive.*

La valise venait d'être repérée au sol, le long de la voie ferrée, à proximité d'un transformateur. À quelques centaines de mètres du train.

— *En approche de l'objet, périmètre de sécurité bouclé. Fred... à toi*

L'homme sur place, paré de tout son attirail, progressait lentement...

Dans la chambre, Élise prend une profonde inspiration et tente de

rassurer tout le monde dans une ultime tentative :

— Il n'y a rien, c'est une simple valise.

Sanchez réplique :

— Ta gueule ! Surtout tu fermes ta gueule !

Sous l'autorité du lieutenant, Élise n'a pas d'autre choix que de respecter le silence, le temps que l'intervention se déroule.

Mais un éclair de douleur traverse son crâne.

— Ah ma têteeete !!!

Avec l'adrénaline, la douleur était revenue à son maximum, elle s'arrache les cheveux et se tord de douleur. Son nez saigne d'une manière inquiétante.

— Aaaaah ! Arrêter... Arrêter... le train... Arrêter...

Élise perd immédiatement connaissance, et convulse dans le bip stressant des appareils branchés à son corps. Le visage couvert de sang. Le drap maculé de rouge sur son lit glisse avec les mouvements saccadés de son corps qui gesticule sous les spasmes. Tourrié remarque alors le tatouage sur la cuisse d'Élise. Un phare avec une lune et d'autres éléments qu'il n'a pas le temps retenir. Le médecin déboule en trombe dans la chambre

— Je vous avais dit doucement !

Il regarde les appareils de contrôle et ajuste la perfusion. Puis s'adresse aux officiers

— Allez!...Sortez, je vous prie

Sous l'afflux de sédatif, le corps d'Élise cesse rapidement de sursauter. Le soignant accompagne les deux enquêteurs hors de la chambre.

— Elle vient de replonger. Je vous tiens au courant.

Sanchez demande :

— Combien de temps avant qu'elle ne revienne à elle ?

Le docteur réfléchit un instant

— 3 ou 4 h peut-être plus... mais si vous voulez la secouer comme ça... 48 h au moins...

Chassés devant la porte de la chambre 1612, les deux enquêteurs écoutent l'intervention qui se poursuit au téléphone. Tous les deux restent pendus aux échanges de l'équipe de déminage.

— *Fred ? Dépose le robot pour détruire le bagage suspect*

—... *OK... Un peu de patience... J'amorce... voilà c'est fait... laissez moi revenir...*

Puis un silence interminable.

— *On peut y aller. Feu !*

Une brève détonation se fait entendre dans le haut-parleur.

— *Cible détruite. RAS pour l'instant.*

Le capitaine, soulagé, enlève le haut-parleur pour reprendre la discussion :

— Tourrié à nouveau ! Tu m'envoies les photos et le rapport en urgence s'il te plaît ? Oui... OK... Merci.

Dans les couloirs de l'hôpital, Tourrié profite d'être seul pour recadrer son lieutenant

— Sanchez, faut vraiment que tu te calmes... Tu joues à quoi ? Merde !! J'ai pas besoin d'un cow-boy !

Et la jeune flic regarde son supérieur en mastiquant de plus belle son chewing-gum. Elle reste silencieuse, droite comme un « i » tout en le défiant du regard. Le capitaine Tourrié en rajoute une couche pour être certain d'être bien clair :

— Je te rappelle les auditions : plusieurs passagers ont bien dit qu'elle avait attrapé la valise un peu par hasard. Putain !! Fais marcher ta tête un peu !! On voulait juste savoir où était la valise pour gagner du temps. Juste vérifier...

Tout en arpentant les couloirs en direction de la sortie, le lieutenant s'excuse. À la fois contrariée de ne pas avoir réussi à se contrôler et blessée dans sa fierté en décevant son capitaine.

— Désolée capitaine. Mais l'idée d'une bombe avec tous ces gosses dans le train... ça me fout hors de moi ! On enquête aussi sur le meurtre dans le train... Pour moi si elle a été capable de tuer sa cousine... Elle pouvait très bien avoir une bombe... Désolée...

La menace de la bombe était écartée. Le risque terroriste était nul. L'urgence venait de passer. Il restait maintenant les questions en suspens. Des dizaines de questions qui venaient s'ajouter au mystère entourant le corps de Rachel retrouvé à sa place, au milieu d'un train bondé de voyageurs n'ayant rien vu.

Le capitaine enchaîne en lui tendant un trousseau de clés :

— On retourne au poste pour le débrief. On a toujours un meurtre sur les bras. Tu conduis.

Les portières de la voiture de patrouille claquent, les deux flics s'attachent, le gyrophare s'allume, elle met le contact. Les pneus crissent et les deux policiers partent sur les chapeaux de roues dans le hurlement des sirènes.

Au travail

Le poste de police. Une ambiance électrique. Chaque enquêteur survolté. Tout le monde sur le pied de guerre. Les téléphones sonnent, le standard absorbe un paquet d'appels. Des témoins affluent encore dans la salle d'attente. Il y a le brouhaha qui grandit à côté de la salle de réunion. Les collègues qui s'interpellent. On imprime les rapports, on agrafe dans les dossiers. Un petit groupe ajoute des annotations sur le tableau blanc. Un autre termine de punaiser les photos au mur. Personne ici ne veut se faire allumer par « l'Adidas », le surnom du capitaine. Les gars de la brigade terminent de préparer les derniers éléments, de prendre de quoi noter avant de filer en vitesse dans la salle de réunion. Pendant ce temps, Tourrié s'isole dans son bureau. À l'intérieur il se pose un instant, loin de l'agitation du poste. Les bruits y sont feutrés. Il attrape son gobelet de café brûlant, place une main dans sa poche et se dirige calmement vers la baie vitrée qui inonde son bureau personnel d'une lumière intense. Il reste face à la vitre un moment, songeur. La lumière réchauffe son visage. Un splendide papillon se pose sur la baie. Il replie ses ailes comme pour exhiber au capitaine les superbes motifs et les couleurs chatoyantes. Tourrié s'en étonne. Surtout en plein mois de décembre. Il boit une gorgée de son café serré, puis se retourne et attrape son dossier. Il s'installe dans son fauteuil et le parcourt une dernière fois rapidement. Il reprend son café pour le terminer. Mais avant il observe attentivement son gobelet. C'est le fameux café qui précède chaque grand débriefing. Ce petit café, il l'associe toujours un peu au début des gros dossiers difficiles. Un geste rituel, comme un cérémonial avant sa grande démonstration qui sonne le début de l'investigation. Un coup d'œil par la vitre et il constate que tout le monde l'attend, même Sanchez vient de prendre place en mordillant nerveusement son stylo à bille. La ruche était en place.

Tourrié pose son petit noir sur le coin du bureau et regagne la salle de réunion. Tout le monde est installé lorsqu'il entre dans la pièce. Le brouhaha cesse presque instantanément. Sanchez est au premier rang, toujours son chewing-gum à la bouche, prête à boire ce que le grand patron va dire. Elle adore ce moment-là. Tellement stimulant. Le début de l'enquête, le grand oral de son patron, les

collègues motivés à bloc. Le champ des possibles qui s'étendait devant elle au début de l'investigation. La course contre la montre qui allait débiter. Une nouvelle occasion de lui prouver ce qu'elle valait. Et ce grand moment où tout le charisme de Tourrié allait irradier la salle. Pour lui sauter à la figure et donner un coup de fouet à la brigade. Elle le trouvait toujours impressionnant pendant le débrief. Et l'idée de repartir sur le terrain à ses côtés l'excitait vraiment.

— Bon les gars, c'est l'heure du débriefing !

Le Capitaine Tourrié prend une longue inspiration. Il attrape la télécommande du vidéoprojecteur, pose une fesse sur le bureau central, prend une seconde pour regarder son auditoire composé des meilleurs éléments de la brigade. Des flics d'expérience qui ont à cœur de faire le job. Et de le faire à la perfection. Tous attendent que la « grand messe » soit dite.

Au tableau, sur l'écran de projection, s'affichent des photos de l'affaire. La réunion débute.

— Je vous présente Rachel Duprat. 33 ans, sans enfant. Retrouvée morte dans le train suite au dossier ultra chaud de la bombe ce matin. L'heure du décès, estimée entre 8 h 40 et 9 h 20. Peut-être morte par O.D. On attend le retour du labo. La scientifique est sur le coup, ils passent la victime au piano pour trouver d'éventuelles empreintes. L'Institut Médico Légal devrait nous en dire plus dans les minutes qui arrivent. Pour l'instant on a Élise Manceno au chaud. C'est notre première suspecte sur le dossier de ce matin. Casier vierge. Pas d'antécédent connu chez nous ou dans d'autres services. D'après les premiers éléments, c'est un individu paraissant psychologiquement instable, confus ou du moins fragile. Le suspect ne présente pas de mobile apparent, cependant plusieurs témoins affirment avoir assisté à une violente dispute l'opposant à la victime. Dans l'appel de ce matin, on a appris qu'elle a menacé les passagers à l'aide d'un engin explosif. Bombe qui n'existait finalement pas. L'équipe de déminage nous balance le rapport d'ici quelques minutes. Le suspect invoque un accident qui l'aurait poussé à stopper le fameux train. Pourquoi ? Comment ? On ne déplore aucune victime pour l'instant, mais plusieurs personnes sont actuellement hospitalisées, certaines dans un état sérieux. On notera l'agression violente sur un agent de contrôle ainsi que sur le conducteur du train. Pour vous mettre au parfum, regardez sur l'écran. Il est moins amoché que le contrôleur. Voici l'audition du conducteur sur son lit d'hôpital. Vous cernerez mieux le profil du suspect.

Et Tourrié appuie sur la télécommande pour lancer le visionnage de l'audition du conducteur agressé. À en croire les images de la vidéo, l'homme était visiblement blessé à la tête. Mais il paraissait en bonne santé.

À l'écran, la voix d'un policier se fait entendre :

— Monsieur Franck Polto, pouvez-vous raconter à la caméra votre version des faits s'il vous plaît ?

— Oui, pour moi c'est assez court finalement. J'étais aux commandes, j'ai entendu un premier grand bruit sur ma porte.

— Vous n'avez pas trouvé ça suspect ?

— Si bien sûr ! Mais j'ai d'abord cru que c'était des jeunes. Des petits cons... Des délinquants qui faisaient les marioles... Vous voyez le style ?

— Et donc ?

— Comme d'habitude j'ai passé un appel au contrôleur pour qu'il jette un œil. En général ça les calme bien. Mais je n'ai pas eu de réponse... j'ai compris ensuite pourquoi.

— Poursuivez !

— Ensuite, quelques secondes plus tard, j'ai entendu crier dans le wagon de tête. Beaucoup de bruit, il me semble... Mais depuis la cabine, je n'étais pas bien sûr... Puis... Je ne sais pas... 30 secondes après... J'ai clairement entendu plusieurs grands coups pour ouvrir ma porte... c'est là qu'elle est arrivée...

— Qui ça ?

— La folle pardi ! Elle a déboulé comme enragée avec son extincteur. Elle m'a foutu de la neige carbonique dans la figure pour m'empêcher de voir. Elle m'a agrippé puis jeté hors de la cabine... comme une merde quoi...

— Vous êtes un homme. Vous avez une corpulence bien plus forte que le suspect, et pourtant elle vous a expulsé en un geste ?

— Oui ! Une dingo je vous dis. Ou peut-être une junkie... je ne sais pas... de toute manière, elle n'était pas nette du tout.

— Vous pouvez développer ?

— Elle s'est mise à paniquer, à taper sur tous les boutons. Elle parlait d'un camion jaune, hurlait à propos d'un accident sur le pont. Que le train allait trop vite pour s'arrêter... Qu'elle allait mourir... Elle me faisait de la peine... car elle y croyait à fond...

— Pourtant, elle vous a blessé ?

— Oui elle m'a balancé contre un accoudoir. Mais la voir gesticuler toute seule... Terrorisée alors qu'il n'y avait rien... Perturbée par la vitesse du train alors qu'on était sur le point de s'arrêter... Vouloir stopper le train par tous les moyens... Alors que tout le monde sait que lorsqu'un conducteur lâche ses commandes plus de 2 secondes, le train se met automatiquement en sécurité... Pathétique ! Une vraie cinglée ! Je la voyais se démener et souffrir de son délire... mais il n'y avait rien... rien du tout ! Au début ça m'a fait peur, ensuite ça m'a fait sourire. Elle était dans sa bulle, malade comme un chien, et elle s'est évanouie sur moi... Et je m'en sors avec une vilaine bosse... Merci la barjot !

— Merci Monsieur Polto, ça ira pour nous...

Le Capitaine Tourrié reprend la parole à la fin de la vidéo :

— Ne tirez pas de conclusion hâtive, mais on a déjà les grandes lignes...

— Vous pouvez voir les blessures sur les individus agressés... Les photos parlent d'elles même. Pour le reste, vous avez toutes les infos dans le rapport. Nous avons plusieurs témoins à auditionner dans les heures qui arrivent et beaucoup de pistes à explorer. Prévenez vos proches et vos familles. Vous ne rentrerez probablement pas chez vous ce soir. Je compte sur votre dévouement pour résoudre cette affaire dans les meilleurs délais. Est-ce que tout est clair pour tout le monde ?

— Oui Capitaine !

Prononcé à l'unisson par l'équipe très motivée qu'il avait sous les yeux. Tourrié regarde ses notes et poursuit :

— Jonhson et Copen. Vous me creusez à fond la vie de la victime, Rachel Duprat. Vous me fouillez partout, compte en banque, liaisons, boulot, adresses... essayez de trouver un lien concret avec le suspect.

— Yes, on est parti !

Les deux hommes prennent leurs documents, l'un les range dans la veste, l'autre les joint au dossier. Le duo quitte la pièce plus inspiré que jamais.

— Loyd, Jarvot et Puig. Vous vous renseignez sur le suspect. Je veux tout savoir sur elle. Son adresse, compte bancaire, identité sur la toile... Vous me passez tout au peigne fin. Envoyez-moi la moindre info sur mon mobile. Compris ?

— Oui capitaine !

Et le trio galvanisé s'exécute dans la seconde.

— N'Goma, Dierk.

Vous vous occupez des caméras de surveillance de la gare. Je veux une copie sur mon bureau d'ici ce soir. Vous me foutez une grosse pression sur l'hôpital et l'IML pour la transmission des bilans et analyses dans les temps.

— Bien capitaine !

Les deux policiers prennent les dernières notes, et quittent leur place sur-le-champ.

— Sanchez. Tu viens avec moi... On a un train à prendre.

Elle termine de griffonner sur son bloc les dernières informations, enfle sa veste et emboîte le pas de son mentor.

Le duo déboule sur le parking du commissariat.

— On cherche quoi Capitaine ?

Et elle monte dans la voiture de patrouille.

Tourrié s'assoit et claque sa portière.

— À faire parler mon intuition.

La voiture démarre en trombe, pour se rendre illico au dépôt ferroviaire. Tourrié ressentait le besoin de passer plus de temps dans les wagons, d'examiner chaque détail et de cerner plus précisément les circonstances du meurtre. D'y voir plus clair avant de foncer tête baissée dans l'investigation. Durant le trajet, sur le périphérique, Sanchez entame la discussion avec son supérieur qui était resté silencieux depuis son entrée dans la voiture.

— Capitaine ? Encore désolée pour ce matin... Je me suis emportée. J'aurais dû prendre du recul... Être moins impulsive...

— Sanchez, c'est bon... Passe à autre chose... De toute manière, elle était incohérente et encore sous le choc. On n'aurait rien tiré de bon de cette audition...

Puis le capitaine tourne la tête vers son lieutenant et tente maintenant de la rassurer :

— J'aime ton implication... Ça te donne la motivation nécessaire pour avancer.

Sanchez est flattée par son supérieur. D'habitude, il est avare de compliments. Elle commençait à réfléchir à haute voix :

— Pourquoi avoir prétexté une bombe ? C'est complètement con ?
Le capitaine frotte sa barbe de quelques jours et ne répond pas.
Sanchez continue :

— Pourquoi vouloir arrêter le train s'il n'y avait rien ? ?
Le capitaine regarde les voitures qui défilent sur sa droite et donne son avis :

— Je me demande plutôt... Pourquoi se faire remarquer alors qu'elle a un cadavre sur les bras ? ? Ça, c'est très stupide...
Il regarde devant lui. Et remarque que la circulation devient plus dense.

— Allume le bleu et accélère.
Sanchez s'exécute. La lumière bleue du gyrophare s'insère rapidement entre les files de voitures de la voie rapide.

En quelques minutes, la patrouille arrive à proximité du train. Les choses sérieuses peuvent débuter. Les deux enquêteurs se retrouvent devant les voitures du train impliqué dans la procédure. La scientifique venait de terminer, ils pouvaient y aller. Ils s'équiperaient de gants pour ne pas compromettre d'éventuelles pièces à conviction, et surtout ne pas polluer d'éventuels indices. Sanchez monte à bord dans la voiture de tête, précédée de Tourrié qui semble extrêmement concentré. Le soleil rasant souligne les traits énergiques et marqués de son visage. Elle remarque que la veste de costume de son boss paraît encore plus vieille dans le bain de soleil. De minuscules poussières virevoltent dans le bandeau lumineux. Ça lui rappelle quand elle était gamine. Elle s'attarde sur les yeux perçants de son chef qui lui donnent un air si mystérieux. Lorsqu'elle est arrivée dans la brigade, elle avait immédiatement accroché avec son supérieur. De toute évidence, son charisme était très inspirant. Le Capitaine Tourrié était vraiment son modèle. Un repère sûr et réconfortant pour elle qui vivait chaque affaire avec beaucoup de spontanéité. La retenue de son boss, la pertinence de son jugement, toute l'expérience qu'il avait accumulée forçait l'admiration en elle. Depuis qu'elle avait été mutée dans cette brigade, elle venait travailler avec le sourire et adorait enquêter avec

cet homme sûr de lui. Elle avait toujours aimé les hommes plus mûrs, elle ignorait si c'était les cheveux poivre et sel, les mains usées, mais encore vigoureuses ou ses petites rides qui lui donnaient autant de charme. D'ailleurs avec son air de prof, il lui rappelait son père. Son père... C'est vrai qu'avec la différence d'âge, il pourrait être son père. Se ressaisir et revenir à la réalité ! Ici, l'intérieur désert du convoi dégage une atmosphère particulièrement lugubre. Le sang sur la porte défoncée de la cabine, la neige carbonique qui recouvre les instruments, l'extincteur au sol, les déchets à terre, les vitres explosées et les banquettes abîmées traduisent une scène apocalyptique. Tourrié descend du train et fait un signe de la main :

— Sanchez...

Et il part dans le 4e wagon en longeant le train couvert de graffitis en tout genre... là où tout a débuté. Une fois à l'intérieur, il remonte l'allée centrale de quelques places et regarde sur sa droite. Il s'approche de la banquette et débute sa propre reconstitution. Se plonger dans la peau de la victime ou du suspect. Un exercice qu'il aime particulièrement et dans lequel il excelle.

— Je suis assise en face de la victime.
Il examine la banquette et s'assoit.

— Je la connais bien... ou pas... en tout cas... je me dispute avec...
Il regarde par terre et repère le sac à main d'Élise.

— Qui suis-je ?
Il vérifie le contenu du sac :

— Je suis une fumeuse...
Tout en attrapant le briquet de Julien et en découvrant le paquet de cigarettes presque vide au fond du sac. Il poursuit son scénario :

— Je suis... Élise... Manceno, si on en croit cette carte bancaire... OK
Il remet à Sanchez la carte bleue et les clés d'appartement afin qu'elle les consigne avec les autres éléments nécessaires à l'enquête. Il reprend :

— Je suis dans le train parce que...
Et il attrape du petit sac de marque, une feuille de papier pliée en 4 qu'il déplie soigneusement :

Éric, nous avons grandi ensemble. Nous avons 4 ans de différence. Tu étais né comme moi à Nice. Nous allions à la même école et fréquentions les mêmes copains. C'est comme cela que tu m'as

présenté Ju.

J'allais souvent piquer tes jeux, j'adorais quand maman m'habillait avec un t-shirt à toi... J'avais l'impression d'être un peu comme toi. En tout cas un peu plus proche. Tu étais mon modèle. Nous avons connu le même collège, suivi presque les mêmes études. Tu aimais la vie, les belles choses, t'amuser. J'adorais tes amies, sortir avec toi et rigoler en ta présence. Je pourrais raconter des milliers d'anecdotes qui ont jalonné nos vies. Tout ce que tu as fait pour moi. Tout ce que tu étais pour moi... Je pourrais... mais l'émotion m'étreint. C'est le cœur brisé, totalement vide et endeuillé, que je te rends hommage aujourd'hui.

Tu viens de me quitter, ce samedi 13 décembre, à l'aube de tes 37 ans. Tu me manques. Une partie de moi vient de m'abandonner. Tous les souvenirs, tes objets, tes photos, nos amis en commun resteront à jamais. Comme si une partie de ta vie restait figée à la mienne. Je me sens comme abandonnée. Je me sens tellement triste en évoquant ta mémoire aujourd'hui. Je sais pertinemment que la plaie béante provoquée par ta disparition ne se refermera jamais. Mais je sais aussi qu'avec le temps je conserverai seulement le meilleur de toi, les meilleurs souvenirs, pour toujours au fond de mon cœur.

Le capitaine reprend :

—... Parce que je vais enterrer... mon frère.

Tout en donnant la feuille au lieutenant. Tourrié poursuit la fouille du sac. Puis il s'arrête un instant et affiche un visage fermé.

— Elle ne pourra jamais lire son discours, si elle se rendait à son enterrement...

— Et j'ai l'arme du crime dans mon sac...

En pinçant précautionneusement la seringue pour la transmettre à Sanchez.

Son téléphone sonne et interrompt sa réflexion :

— Tourrié. J'écoute... Bien... Donne-moi l'adresse ! On s'arrache. L'exercice est écourté.

— Sanchez. On y va !

Et les deux flics laissent derrière eux le train qu'ils n'avaient pas terminé d'examiner. Ils viennent d'obtenir l'adresse de la suspecte. Ils ont les clés d'appartement retrouvé dans le sac. La visite du

domicile allait sans doute apporter son lot d'informations sur son profil, le contexte et ses relations. Il fallait y aller sans tarder. Sanchez conduit le plus vite possible en slalomant entre les véhicules sur les boulevards. Les sirènes hurlent, elle est très concentrée. Tourrié regarde son téléphone, ballotté par les à-coups de la voiture au milieu de la circulation. Les véhicules plus lents qu'ils dépassent à grande vitesse ressemblent maintenant à des taches puis des lignes horizontales. La course est rythmée par le bruit des mouvements d'air à chaque fois que la voiture croise une auto dans le trafic. Le Capitaine apprécie les aptitudes de conduite de sa jeune lieutenant. Elle est très sûre d'elle dans ses manœuvres. Il pouvait continuer dans ses réflexions.

— On n'a toujours pas trouvé son téléphone ?

Sans quitter les yeux de la route Sanchez lui répond que non, mais qu'elle y retournera pour rechercher. Le capitaine enchaîne :

— On n'a pas son numéro du coup... fait chier... Elles se sont peut-être disputées par rapport à l'enterrement ?

Sanchez qui vociférait après les véhicules à l'arrêt ne relève pas.

La voiture ripe d'un coup en travers sur le trottoir et les deux enquêteurs s'en extirpent à toute vitesse. Sanchez appuie compulsivement sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Les deux enquêteurs s'engouffrent à l'intérieur. Les étages défilent et Sanchez qui trépignait, remarque un stick de rouge à lèvres usagé qui traîne dans un coin, sous le panneau de commande. Ils arrivent sur le palier et se figent devant la porte de l'appartement et restent stupéfaits.

« *JE NE SUIS PAS FOLLE* »

La porte du logement de la suspecte est grimée d'une large phrase rouge sang.

— Ça, c'est pas commun Sanchez !
S'exclame Tourrié.

— Je suis certaine que c'est du rouge à lèvres
Lance Sanchez qui rappelle l'ascenseur immédiatement pour récupérer le stick usagé.
Tourrié ne peut s'empêcher de dire :

— Il ne suffit pas de l'écrire...
Il prend une photo de la phrase avec son Smartphone, enfile ses gants et ouvre la porte.

Rapprochement

L'appartement est relativement propre. C'est un vaste F3, un peu vieillot, mais à la décoration industrielle, type loft. Un logement coquet, agencé avec goût. Excepté le fait qu'il pue le tabac froid, rien ne paraît suspect au premier abord. Sanchez pénètre à son tour dans le salon. Les deux enquêteurs remarquent immédiatement la diode du répondeur qui clignote, et l'affichage digital rouge qui marque le chiffre 2. Tourrié lance la lecture des messages. Le premier, laissé auparavant par le père d'Élise confirme la thèse de l'enterrement. Puis le second se déroule, une voix de femme qui disait simplement

— *Élise... ne fait pas ça ! Je sais que tu ne vas pas bien, mais ne fait pas ça...*

Sanchez examine le téléphone fixe pour parcourir le journal des appels. Le dernier appel était anonyme, mais en revanche, ils avaient maintenant le numéro du père d'Élise.

Le capitaine appelle immédiatement le numéro en question. Sans succès, il tombe sur boîte vocale.

— Bonjour. Capitaine Tourrié à l'appareil. Pouvez-vous nous rappeler au sujet d'Élise.

En raccrochant, son regard se pose sur une photo mal punaisée qui vient juste de se détacher du mur pour planer jusqu'à ses pieds. Sur les briques industrielles étaient fixées une dizaine de photos en quinconce. L'image au sol attire son attention. On y voit la victime avec la suspecte. Elles sont assises sur un banc en teck. Elles se tiennent par l'épaule, l'une donne un baiser sur la joue de l'autre. Elles sont bronzées. Le ciel est bleu, sans aucun nuage. Peut-être une photo de vacances ? Elles ont l'air heureux et complice en tout cas.

Une autre photo au mur se distingue au milieu des autres. Élise était dans les bras d'un homme de son âge, plutôt beau gosse. Tout en haut de coteaux. Peut-être les coteaux du Pech ? Sur la photo, le point de vue était impressionnant. Un panorama dégagé, tout le secteur s'étalait en contre bas jusqu'à l'horizon. Tourrié retire les deux photos et les place dans sa veste. Des bruits dans la pièce d'à côté l'intriguent

et il s'y rend.

Sanchez avait débuté la fouille de la cuisine. Elle examine les plans de travail. Ouvre les placards et fouille entre les boîtes de conserve et les paquets de céréales. Elle tire les tiroirs un à un, remuant son contenu pour y trouver un éventuel indice. Elle fait une pause et voit finalement le bout de papier froissé sur la table. Elle déplie soigneusement le Post-it et découvre

« *NE-ME-JUGE-PAS !* »

Tourrié qui la regardait faire sur le pas de la porte, entre à son tour dans la pièce. Il contemple la trouvaille de son lieutenant. Il scrute la cuisine du regard et s'arrête sur la poubelle. Il entame une fouille rapide des détrit. Il met la main sur des dizaines d'autres boules de papier...

« *PARDONNE-MOI* », « *JE N'Y SUIS POUR RIEN* », « *SI TU M'AIMES SOIGNE-TOI* »...

— Son mec peut-être ?

Au loin, le réveil de la chambre à coucher se fait entendre. Il s'est sans doute déclenché avec une alarme automatique. Le bruit de l'appareil attire l'attention de Sanchez qui poursuit ses recherches dans la pièce.

Elle examine la table de nuit, les traces de rond de verres laissés sur le meuble. Le réveil digital, les paquets de mouchoirs qui traînent là. Les boîtes vides de comprimés abandonnées au sol, et les tablettes pleines accumulées dans le tiroir. Puis elle signale à son boss :

— Elle prend une sacrée dose de cachetons...

Elle conserve une des boîtes de calmants sur laquelle Nadège avait écrit auparavant. Tourrié passe le pas de la porte devant le grand lit défait. Il contemplait Sanchez qui continue son examen méticuleux des effets personnels du suspect. Passage au peigne fin de la tablette de nuit, puis de l'armoire. Analyse complète du lit ; sous les oreillers, dans les draps, sous le matelas. Puis un passage en revue des affaires laissées au sol. L'ombre des stores rayait sa partenaire, dont les cheveux impeccablement tirés, luisaient dans les fines bandes de lumières. Il ressentait un sentiment de fierté en la voyant à l'œuvre. Que de chemin parcouru ! Son poulain devenait de plus en plus redoutable à chaque affaire. Il la laisse continuer et sans un mot retourne sur ses pas.

Il inspecte le reste de la cuisine et jette un œil dans le frigidaire. Rien d'anormal là-dedans. Éclairées par la petite ampoule blafarde du frigo, il n'y avait que des banalités au frais. Des restes de plats préparés industriels, des yaourts presque périmés, quelques légumes, 2 ou 3 œufs, une bouteille de jus de fruit entamée, du lait et soudain... il remarque dans le compartiment de la porte, une fiole pour injection contenant un liquide transparent.

— Sanchez !!

Elle rapplique illico dans la cuisine. Le capitaine accroupi devant le frigo se relève et lui montre la fiole « de la Kétamine pour injection. »

Sanchez en déduit :

— Ça colle avec la seringue dans le sac ! Ça commence à faire beaucoup patron !

Tourrié réplique :

— Ça colle...

Elle attrape la fiole pour l'apprécier de plus près, tout en effleurant involontairement la main de son chef. Elle croise son regard, et ressent une intensité qu'elle n'avait jamais perçue auparavant. Il y avait eu l'étincelle. Dans le silence, elle se rapproche. Seul le ronronnement du frigo berce les deux officiers dans la pièce. Son cœur bat la chamade, elle vient de plonger dans son regard et semble s'être connectée à lui. Il ne retire pas sa main, comme pour l'autoriser à cet instant. Leur peau était en contact. Sa main est tellement chaude. Il reste là immobile. Elle se rapproche encore. Le téléphone du capitaine sonne. Le gong qui brise cet instant électrique et les replonge dans la réalité. C'est la fin de leur petit intermède silencieux.

Le capitaine laisse la fiole à Sanchez et décroche :

— Tourrié, j'écoute...

Il ordonne en chuchotant à Sanchez de continuer à fouiller.

— Hmm... oui... OK... balance-moi tout ça par mail s'il te plaît. Pendant que Tourrié poursuit au téléphone, Sanchez prolonge sa fouille minutieuse.

La jeune lieutenant tombe sur une veste en cuir qui est posée sur le dossier d'une chaise. Elle fouille les poches une à une et découvre une feuille soigneusement pliée. Curieuse, elle ouvre la lettre et découvre son contenu.

« Nous avons tout fait pour lutter. Je suis fier du combat qu'on a mené ensemble jusqu'ici, pour que le quotidien ne nous détruise pas. Je n'ai jamais baissé les bras, et tu t'es toujours relevée. Mais il faut reconnaître que malgré tous nos efforts, nous nous sommes éloignés. L'épreuve qu'on traverse est bien plus forte que nos tentatives désespérées de continuer à vivre normalement. C'est une situation que j'ai du mal à vivre, et je vois bien que tu en souffres terriblement. Je me sens tellement responsable de tout ça. Je me sens seul et fatigué. J'ai l'impression qu'on ne va nulle part, que notre avenir est scellé. Les reproches de ton entourage qui me font passer pour un monstre me rendent malheureux. Les sous-entendus et les personnes qui ne comprennent pas notre amour m'épuisent. J'aimerais que tu saches à quel point je t'aime. Que tu comprennes que tu restes et tu resteras mon premier amour. Que je pourrais donner ma vie pour toi ! J'aurai préféré prendre la place de ton frère. Quelquefois je m'imagine dans une autre histoire. Où tu t'en sors indemne avec ton frère. Où je suis resté sur le carreau à sa place. Je pourrai alors t'observer de là haut, te voir te remettre doucement et recommencer à vivre. Ne plus supporter la pression de la culpabilité. Mais les choses sont mal faites et on doit vivre avec ça. Si tu lis cette lettre, c'est que tu es probablement revenue de Nice. Que ta famille a profité de l'occasion pour te manipuler et me mettre sur le dos la disparition d'Éric. On s'est certainement pris la tête à cause du briquet que j'ai fait graver pour ton frère. Je ne voulais pas te faire de la peine, mais je tenais à ce qu'il ait quelque chose de moi. Pour être tout à fait honnête, si c'était à refaire... je le referais. Si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis probablement plus là, que tu m'as mis à la porte après toutes ces histoires.

Tu as les pleins pouvoirs, fais ce qui te semble bon et je comprendrai. Je serai toujours là, à t'attendre. Si tu le décides, je serai toujours à tes côtés. Si tu le veux, je continuerai à me battre pour te protéger et je ferai tout pour que tu sois heureuse. Si tu veux qu'on arrête là, je me ferai discret, je ne te ferai plus souffrir, mais je ne pourrai pas m'empêcher de garder un œil sur toi. Juste pour te savoir heureuse.

Oh Élise, comme je regrette tout ça... Il y a un an je te demandais en mariage, je voyais la flamme dans tes yeux. On s'aimait tellement fort. Tout nous souriait. On parlait même de notre premier enfant. Un mini Julien ! Avec tes yeux, ma bouche, mon humour et ta sensibilité... Tout ça est bien loin maintenant. Je vais partir pour faire le point. Recoller les morceaux me paraît difficile. Mais je veux y croire. Et toi ? Tu y crois ? »

Une goutte tombe et imbibe le papier en bas de la lettre.
Sanchez ne s'était même pas rendu compte qu'elle pleurait.

L'avait-il laissé là dans le but de... ? Ou peut-être gardait-il cette lettre au chaud en attendant le moment fatidique. Où était ce fameux Julien ? Elle s'essuie les joues, range délicatement la lettre pour l'emporter et elle reprend sa fouille.

Au tour de l'ordinateur, bien entendu verrouillé par mot de passe, les courriers, les factures d'électricité au nom d'Élise Manceno et Julien Picolin puis elle déniche un dossier dans lequel étaient rangées les factures de téléphones mobiles des deux occupants. Elle y découvre le numéro client chez l'opérateur, indispensable pour lancer rapidement une procédure auprès du F.A.I. Et elle y voit surtout le numéro de mobile d'Élise et Julien. Le lieutenant compose immédiatement le numéro d'Élise. La tonalité, puis quelques sonneries. Son téléphone était encore actif. Il fallait faire vite pour le retrouver. Elle compose le numéro de Julien. Même cas de figure.

Tourrié déboule en trombe derrière elle :

— J'ai trouvé un double des clés du domicile de la victime dans le salon. Regarde... Le porte-clés avec l'inscription R. Duprat. Puig m'envoie l'adresse par SMS. On s'arrache !

Sanchez dévoile alors ses trouvailles ; les factures de mobiles et la lettre :

— J'ai le nom de son petit ami et les deux numéros de mobile. Les deux téléphones sont actifs. Faut retourner dans le train pour mettre la main sur son foutu téléphone. Vu qu'elle était proche de la victime, il y a sans doute des échanges intéressants... pour son petit ami, je demande une triangulation. Avec la lettre qu'on vient de trouver... Il est peut-être loin déjà.

— Brillant Sanchez !

Tourrié ajoute :

— Demande un relevé opérateur à Loyd ou Puig, si le mobile s'éteint entre temps.

Les deux flics descendent à toute allure de l'immeuble, remontent en voiture et repartent aussi vite que ce qu'ils sont arrivés.

Sanchez, toujours au volant, demande :

— Patron ? Dépôt ou domicile de Rachel ?

Tourrié tout en s'attachant répond :

— Dépôt ! Dépôt ! Si le téléphone lâche, on prend 4 heures de délai avec le relevé opérateur. Fonce !

Et Sanchez allume une nouvelle fois le gyro, pied au planché. Grillant les feux, les priorités à droite, les stops. La voiture de patrouille remonte les rues, avalant le bitume rageusement.

— Allume Sanchez !! Allume putain !

Sanchez très concentrée sur sa course, donne de vifs coups de volant, freine au dernier moment, n'hésite pas à emprunter les couloirs de bus et à empiéter sur les trottoirs à chaque fois qu'elle en a besoin. Le moteur de la berline des deux officiers gronde au milieu du trafic. Passage de vitesse au rupteur, appels de phare, klaxons et insultes pour Sanchez. Consultation de mails pour Tourrié, secoué dans tous les sens par la conduite sportive et musclée de son lieutenant.

En pilant violemment devant le convoi encore réquisitionné au dépôt, un nuage de poussière s'élève recouvrant la totalité de la voiture. Les deux officiers sortent en courant, Tourrié en tête... Sanchez recompose le numéro d'Élise pour faire sonner le fameux Smartphone et le repérer à l'oreille dans les wagons. Une fois à l'intérieur, les deux enquêteurs commencent à avancer sans faire le moindre bruit. Il se peut que le téléphone soit en mode vibreur et ils n'ont aucune idée du temps qu'il reste pour mettre la main dessus avant qu'il ne s'éteigne. Un premier appel jusqu'au bout des 5 sonneries, la boîte vocale se déclenche. Sanchez regarde sous les banquettes au milieu des papiers gras, des sacs à main et des bagages encore là. Tourrié passe chaque siège en revue, ouvrant un à un les sacs et les valises qu'il croise sur son chemin. Deuxième appel, toujours aucun bruit et ils sont sur le point de terminer de remonter la voiture où le meurtre s'était déroulé. Combien de tentatives leur restait-il ? Troisième sonnerie, une mélodie presque imperceptible se fait entendre à quelques mètres de là. Ils avancent jusqu'au couloir où se trouvent les toilettes. Devant la porte maculée du sang et l'énorme creux, témoins du visage défoncé du contrôleur sur la surface en plastique, le son se fait plus précis, on entend même le vibreur couplé à la sonnerie.

Sanchez ne peut s'empêcher de crier victoire :

— On te tient salopard !

Tourrié ouvre la porte des WC, allume l'intérieur exigü et trouve effectivement le Smartphone par terre sous le lavabo. L'écran est encore allumé par le dernier appel. Il s'en empare du bout des doigts et vérifie l'état de la batterie. Il reste encore deux barres, bien assez pour prendre connaissance du contenu. Il déverrouille l'écran tactile d'un glissement de doigts, pour naviguer rapidement jusque dans l'application des messages textes. Tout en haut de la liste, il reste un SMS dont le libellé est encore en gras. Un brouillon. Il oriente le téléphone en direction de sa coéquipière.

— Tiens lis ça Sanchez

Je ne sais pas si je pourrai un jour te pardonner. Je ne sais pas si je pourrai
Adieu.

— Troublant...

Les deux flics en profitent pour parcourir brièvement les textos échangés avec Julien et Rachel. Ils constatent une quantité impressionnante de messages avec Rachel. Des banalités. Finalement rien de probant dans un sens comme dans l'autre. Puis des SMS de soutien en provenance de différents contacts du répertoire.

Toutes mes condoléances ma chérie. Tonio

Tu as tout mon soutien. Appelle-moi quand tu veux. À n'importe qu

Dans la douleur, tu peux compter sur moi. J.M

...

— Aucun message reçu après l'heure de départ du train. Excepté un texto que remarque Sanchez, en provenance du numéro 16487

Sanchez relève :

— 16487, c'est le numéro d'un opérateur. On pourra remonter jusqu'à l'auteur du message j'alerte Loyd pour lancer une requête chez le FAI.. 'Y a un peu de délai quand même...

Puis Tourrié remonte jusqu'au journal d'appels. Dans les appels entrants, on y retrouve les coups de fil de Julien et Rachel tôt le matin. Rien après, sauf plusieurs appels manqués de « Papa portable ». Sanchez fait remarquer qu'il n'y avait eu aucun autre appel contrairement aux témoignages et auditions.

— Elle n'a jamais eu d'appel dans le train ! Si elle ment pour ça. Comme elle a menti pour la bombe... Elle peut mentir pour le reste.

Tourrié répond :

— Elle est perturbée de toute évidence... Pour la bombe elle n'a vraiment pas menti...

Le capitaine se remémore que le père d'Élise n'avait pas rappelé justement. Il profite d'avoir le téléphone de celle-ci pour tenter sa chance et avoir l'homme au bout du fil. Vu les circonstances il y a fort à parier qu'il réponde à l'appel de sa fille.

— Élise ! Qu'est ce que tu fiches ? Tu es où nom de dieu !

— Monsieur Manceno, Capitaine Tourrié au téléphone.

Un long silence ponctue la présentation. Le capitaine poursuit :

— Votre fille Élise ne viendra pas aujourd'hui...

Et l'officier explique le contexte, le meurtre, l'enquête, les agressions, et rajoute :

— Nous ne pouvons pas communiquer d'éléments sur une enquête en cours, mais un large faisceau d'indices accable votre fille à l'heure où je vous parle.

L'homme à l'autre bout du fil semble dévasté et d'une voix empreinte de chagrin, il bredouille :

— Co... Comment ? Ma petite... ? Elle va bien... ?...Rachel... ? Ce n'est

pas possible... ? Élise n'aurait jamais pu faire ça à Rachel... Où est Julien ?

Le capitaine attrape la perche tendue à propos de Julien.

— Nous le recherchons actuellement... Dites-m'en plus sur Julien ?
Quelle est son implication ?

L'homme parle d'un ton soudainement plus ferme :

— L'implication ? Mais si Élise est comme ça..., c'est de sa faute !
J'enterre mon fils aîné dans quelques heures... l'accident c'est de sa faute ! Depuis 6 mois on vit un cauchemar... Elle ne sera jamais heureuse avec un garçon pareil...

Et le père submergé de tristesse se met à pleurer :

— Tout est de sa faute... !

Suite à cet appel, Sanchez entrepose le téléphone d'Élise avec les autres pièces à conviction. Puis le duo reprend le chemin du véhicule pour se rendre au domicile de la victime. Dans la voiture, sur le trajet Tourrié évoque ses réflexions :

— Il faut qu'on mette la main sur ce Julien...

Sanchez réplique :

— J'ai lancé la procédure pour la géo localisation, ça ne devrait pas tarder.

Tourrié dégage le trousseau de clés qu'il avait récupéré dans l'appartement d'Élise et ajoute :

— Espérons que l'appartement de Rachel nous en apprenne un peu plus...

Après un trajet bien silencieux, la berline des deux enquêteurs arrive à l'adresse indiquée sur le texto de Puig. Sanchez coupe le contact, et le duo se dirige vers l'immeuble pour monter au cinquième. Ils pénètrent enfin dans l'appartement de la victime.

C'était un superbe appartement bourgeois. Un agencement bon chic, bon genre. Des matériaux nobles, un design moderne et épuré. Visiblement la victime aimait les belles choses et avait beaucoup de goût. Dans le grand salon ultra design, la victime était affichée en grand format sur des photos studio en noir et blanc. Rachel était vraiment sublime sur les clichés. Elle tenait une rose entre les dents

sur la première photo. On y voit son visage d'ange, son regard espiègle, ses dents impeccables. Sur la seconde apparaît son dos nu, parfaitement éclairé, musclé, tendu. Et sa chute de rein vertigineuse mettait davantage en avant sa plastique séduisante. La troisième était un contre-jour où l'on reconnaissait la victime en train de se parer de dessous délicats. Rachel avait effectivement des atouts physiques indéniables. Elle était plus que photogénique.

Tourrié termine son tour d'horizon de la pièce.

L'écran plat 55 pouces, le canapé dernier cri en cuir rouge, la superbe cheminée, l'énorme tapis au milieu du salon, la table à manger luxueuse... Tout laisse croire que Rachel Duprat avait de l'argent. Il sort de la pièce pour rejoindre Sanchez qui progresse dans son examen de chaque pièce. Ils pénètrent tous les deux dans le bureau. Son PC était encore allumé. Il n'y avait pas de mot passe. Une bonne raison pour creuser et en découvrir un peu plus sur la victime.

Sanchez ouvre instantanément la boîte mail, les répertoires contenant les documents, les photos et vidéos. Elle lit en diagonale la quantité importante de mails stockée sur l'ordinateur. Le lieutenant est très à l'aise avec un clavier. Tourrié s'approche un peu derrière elle et il regarde par-dessus son épaule l'écran qui dévoile la vie de la victime. Sanchez apprécie le rapprochement de son supérieur. Elle le sent respirer sur son épaule, et ne peut s'empêcher de sourire en l'entendant respirer tout près de son oreille. Elle consulte l'écran et constate que la victime entretenait une relation avec plusieurs hommes. Les mails étaient souvent sans équivoque, parfois graveleux et pour certains carrément torrides. Tourrié veut attraper la souris pour parcourir les autres documents, et il pose sa main sur celle de Sanchez. Une vague de chaleur magnétise la jeune femme. Sa main devient moite, son cœur s'accélère. Le visage du capitaine s'approche et elle sent maintenant son souffle sur la joue. Elle tente de ressaisir et d'enlever sa main de la souris pour laisser la place à son supérieur. Mais au contraire, il ne retire pas sa main et fait glisser ses doigts sur ceux de la jeune femme. L'autre main de Tourrié se pose sur son épaule alors qu'il continue de fixer l'écran. Elle est complètement sous son emprise. Hypnotisée par cette nouvelle proximité. Elle tourne la tête vers lui en mordant légèrement la lèvre inférieure. Il la fixe un instant, et ne dit rien. Elle s'approche de sa bouche. D'abord de quelques centimètres. Puis jusqu'à l'effleurer pour lui dérober un baiser. Tourrié se redresse et affiche un petit sourire qui brise la tension sexuelle instantanément.

— Tu continues de creuser, je vais terminer la visite. On a peu de

temps

Perturbée. Elle s'exécute. Elle feuillette rapidement les miniatures des photos dans les dossiers. Mais à quoi jouait-il ? Est-elle allée trop loin ? Elle se reprend, et navigue dans les répertoires. Sur des dizaines de gigaoctets, des clichés d'elle sous tous les angles, dans différentes tenues, dans différents décors, parfois entièrement nue. Une femme narcissique. Rien de bien intéressant. Alors que Sanchez continue d'analyser rapidement le contenu de la bécane, Tourrié poursuit sa visite.

Il entre alors dans la chambre à coucher dans laquelle trône un lit à baldaquin avec une parure en soie noire. La tête de lit était un gigantesque miroir en verre fumé. D'ailleurs, cette chambre possède étrangement un nombre incalculable de miroirs. Jusqu'au plafond au dessus du lit. Il examine la pièce, la table de nuit sur laquelle se trouve une petite télécommande, le dressing plein à craquer de robes fluides, de tenues sexy, de tops affriolants. Il continue d'observer et de fouiner, et s'attarde sur la bibliothèque. Une étrange lueur verte vient de s'allumer sous ses yeux. Entre deux livres épais, il découvre un petit caméscope. La victime aimait se filmer au lit ? Il attrape l'objet, contemple à nouveau la pièce. Tous ces miroirs. La télécommande. Il se dit qu'effectivement elle devait apprécier de se voir en plein ébat. Il met sous tension la caméra. Il y avait des heures d'enregistrement. Il lance la lecture des premières secondes de vidéos. Effectivement, on la voyait au lit.

Le téléphone du capitaine émet un bip. Il interrompt son visionnage, et regarde son mobile. Il éteint la caméra et appelle sa coéquipière.

— Sanchez !!! On vient de recevoir le rapport de l'autopsie !

La jeune flic arrive en trombe dans la chambre. Il lui tend la petite caméra. Elle se met à son tour à visionner les premières vidéos puis contemple la chambre.

— Une vie sexuelle épanouie... Génial !

Tourrié répond sans lever la tête de son téléphone :

— On l'embarque au poste

Sanchez tente un trait d'humour :

— Vous avez vraiment besoin d'un porno amateur Capitaine ?

Mais il ne relève pas et le silence engloutit la blague de

mauvais goût. Il regardait son téléphone et faisait défiler les pages du rapport tout en restant très concentré.

Quand soudain

— Ah, intéressant... Dose létale de Kétamine dans le sang.

— Capitaine il faut la coffr..

Mais le téléphone de Tourrié reçoit un appel qui interrompt Sanchez.

— Tourrié. Hmm. Tu peux m'envoyer ça ?... C'est sûr?... OK on va creuser... Merci.

Il raccroche et annonce à Sanchez qu'un voyageur vient de déposer son témoignage. Lors de son audition, il confirme que le contrôleur a clairement vu une seringue dans le sac d'Élise. Et que c'est à ce moment qu'Élise est partie en courant.

Si le contrôleur confirme cette version et dépose à son tour, ils bouclent Élise sans attendre. Sanchez ferme l'appartement. Tourrié descend en premier et les deux flics repartent en direction du centre hospitalier.

Le lieutenant Sanchez toujours au volant ne peut pas s'empêcher de repenser à ce qui s'est produit chez la victime. Puis à tous ces moments où elle avait pu se retrouver seule avec son boss ces derniers jours. Elle jette un œil discret sur son passager. Lui reste toujours les yeux plongés dans son téléphone. Elle en profite pour l'observer. Son charme fou, ses petites rides naissantes de quinquagénaires intello, ses cheveux grisonnants, sa mâchoire franche. Elle se rappelle les quelques moments où il s'était rapproché dangereusement d'elle. Elle se demande, si son attirance est réciproque. Puis l'idée de sortir avec son supérieur lui traversa l'esprit avec des dizaines d'images associées accompagnées d'une montée de désir. Il lève la tête. Elle lance son regard en direction du volant pour ne pas se faire prendre. Et manque la sortie sur le périphérique pour rejoindre l'hôpital. Tourrié le remarque et s'emporte.

— Sanchez !! Merde ! Qu'est-ce que tu fous ?

— Désolé j'ai pas vu la sortie...

Les policiers arrivent avec un peu de retard sur le parking de l'hôpital. Il fallait interroger le conducteur pour valider le témoignage. Il avait probablement vu la seringue, et peut-être même Rachel encore vivante. Son audition permettrait de mettre en lumière de nouveaux éléments qui allaient enfoncer Élise et de boucler l'enquête déjà menée

tambour battant. Dans les longs couloirs blancs, les deux flics demandent leur chemin pour se rendre à la chambre du contrôleur. Ils traversent les étages au milieu de cette odeur clinique que ne supporte pas le Capitaine. Arrivés à l'étage, ils repèrent un médecin devant la porte 1010. Sortant justement de la chambre du patient.

— Je suis désolé, mais vous ne pouvez pas l'interroger. Il est au bloc. En train de subir une intervention.

Tourrié aboie :

— Il nous faut absolument l'interroger. Il a vu, su ou entendu des éléments juste avant le meurtre... Des éléments déterminants ! On boucle l'affaire avec son témoignage !

Sanchez renchérit :

— Et personne n'est en état de parler dans cette foutue affaire...

Le capitaine lance un regard noir à sa jeune partenaire. Si elle n'avait pas raté la sortie, ils auraient certainement pu prendre sa déposition à temps, juste avant l'opération. Quelle poisse !

Le médecin avance dans le couloir et accompagne les deux enquêteurs en leur expliquant :

— Je vais vous montrer les radios, vous comprendrez mieux.

Dans son bureau le docteur alluma le négatoscope, puis pose différentes radios de crâne sur la plage lumineuse.

— Voici les radiographies du crâne du patient que vous souhaitez interroger. Vous remarquez les multiples fractures ici, ici, et là ?

Tourrié se rapproche, Sanchez regarde attentivement :

— Des fractures... dues au choc ? Mais comment a-t-il pu se faire ça ?

Sanchez complète :

— C'est Élise ? Avec son petit gabarit ?... Il a la boîte crânienne en miette !

Le médecin apporte son point de vue :

— Non, ces fractures sont plus anciennes, et comme vous l'avez pressenti... elles sont issues d'un choc extrêmement violent.

Tourrié pointe du doigt les larges fissures sur la radio de profil puis demande :

— Bien plus violent qu'une agression ?...

— Probablement un accident... ou un coup très violent.

Le médecin enfonce le clou :

— La tache très nette que vous voyez ici est un morceau d'os qui peut se détacher à tout moment de la boîte crânienne et causer de graves lésions. Nous ne pouvions plus attendre. L'intervention était nécessaire. Urgente. Dans quelques heures il remontera de la salle de réveil.

Les deux flics reconduits par le docteur sont venus pour rien. La suspecte est encore dans un état inquiétant, et maintenant le contrôleur qui se fait opérer. Le téléphone mobile du capitaine sonne une nouvelle fois. Et il décroche instantanément, un brin agacé.

— Tourrié. Oui... Hmm... OK, tu m'envoies ça par mail s'il te plaît.

Il raccroche et indique à Sanchez la teneur de l'appel de Puig. Le labo vient d'envoyer le rapport. Le foulard de la victime présente des traces d'ADN du suspect. Sur le briquet on retrouve des empreintes partielles d'Élise et de la victime. Sanchez est remontée à bloc. Il est évident qu'ils peuvent mettre au frais Élise. Tellement de faits, de témoignages, de preuves. Maintenant l'ADN sur un des vêtements de Rachel, l'affaire aura été vite bouclée. Mais c'était sans compter sur la réaction de son capitaine.

— De l'ADN sur le foulard... je trouve ça normal.

Sanchez s'impatiente :

— Bien sûr que c'est normal ! Elle est coupable ! Allez on la place en garde à vue !

Mais le capitaine ne pense pas tout à fait comme son lieutenant.

— C'est surtout normal, car elle portait le foulard avant de lui rendre en se disputant. Souviens-toi des rapports d'auditions... On a plusieurs témoins qui confirment.

— Mais capitaine qu'est ce qu'il vous faut ? On a la Kétamine, la seringue, le profil complètement barré, le meurtre, l'ADN... Je ne comprends pas ! Dans d'autres cas on...

Tourrié l'interrompt :

— Ce qu'il me faut ? Des réponses...

—...

Sanchez est sidérée devant la réaction de son boss et ne trouve plus ses mots. Son visage se ferme instantanément.

Le jeune lieutenant est fatiguée. Déçue. Elle ne comprend plus son chef. Comment peut-elle se sentir si proche de lui par moment, et à cet instant précis, ne plus le comprendre du tout. Elle semble s'être repliée sur elle-même. Sanchez essaie de ne pas le montrer, mais elle réellement furieuse. Sans savoir exactement après quoi. Est-ce parce qu'elle veut boucler rapidement une enquête évidente contre l'avis de son supérieur ? Est-ce le fait de ne pas penser comme lui ? Est-ce le fait d'imaginer que des éléments lui échappent encore ? Est-ce le fait de se retrouver planté là sans pouvoir interroger personne ? Est-ce parce qu'elle s'en veut d'avoir raté la sortie ? Peut-être tout ça à la fois. Il était tard. Elle était pâle. Vidée. Ils avaient cravaché toute la journée. Le capitaine propose d'aller manger un sandwich à la cafétéria en bas avant de repartir au poste. Sanchez n'est pas particulièrement emballée par l'idée d'aller grignoter dans cet endroit glauque. Elle a besoin de sortir un peu de cet hôpital. De respirer. Besoin de faire une pause. Plus qu'une pause, une synthèse nécessaire pour l'aider à boucler l'enquête. Encore une fois, elle fait plaisir à son boss, et l'accompagne vers le self.

Dans le vif

L'endroit est quasi désert, la nuit vient de donner des allures lugubres au vaste réfectoire. Les chaises encore retournées, les présentoirs sales et presque vides. Les quelques personnes qui mangent ici en silence ont des allures de morts-vivants. L'odeur des plats en sauce lui donne des hauts le cœur. Elle observe désespérée, les quelques sandwiches disponibles. Ils ont l'air de sortir de gériatrie. Elle ne peut pas masquer sa déception. Elle n'est vraiment pas motivée pour manger ici. Tourrié a l'estomac dans les talons. Mais il remarque la morosité soudaine de sa partenaire. Avaler un club sandwich insipide ne l'inspire pas plus que ça non plus. Et il décide de changer d'avis.

— Bon on laisse tomber. Viens !

La voiture de patrouille finit d'avancer lentement pour s'arrêter sur le parking dans la pénombre. Garé entre deux arbres. Elle éteint les feux. Et sort de sa poche un paquet de cigarettes. En propose une à son capitaine qui refuse. Tourrié attrape la poche en papier kraft du fast-food et commence à déballer les différentes boîtes de burgers ainsi que les boissons pour les disposer sur le tableau de bord. Sanchez entrouvre la vitre pour expulser sa fumée. Elle savoure sa clope en silence, bien au chaud dans la voiture. Elle reste muette, encore amère de la fin de soirée, mais rassurée de manger ailleurs que dans cette cafétéria sordide. Elle recule pour se poser contre l'appui-tête tout en fermant les yeux. Elle se tient la nuque pour se détendre. La journée l'a épuisé. Tourrié lui tend son burger pour qu'elle commence à manger tant que le repas est chaud. Le lieutenant attrape sa part. Elle balance son mégot. Elle a faim et ne se fait pas prier.

Le capitaine se met à son aise en reculant au maximum le siège passager. Il aura plus d'espace. Bien calé dans son siège, il mord à pleines dents dans son burger dégoulinant. Tout en mangeant, chacun se repasse mentalement la journée et les éléments trouvés plus tôt. Sanchez reprend des couleurs, ce qui n'échappe pas à son supérieur.

— Bon, c'est pas un grand gastro, mais c'est mieux que la bouffe de

l'hosto

— Clairement ! Capitaine. Mais ça me va !
Réplique-t-elle la bouche pleine avec un sourire timide.

Un peu de sauce restait au bord de ses lèvres alors qu'elle mastique énergiquement la fin de son repas tout en sirotant l'immense gobelet de soda. Tourrié dépose son verre à son tour, se penche vers elle, porte sa main sur la joue de Sanchez pour essuyer à l'aide du pouce les quelques traces de sauces à côté de la bouche de la jeune flic. Au contact de la paume de la main sur sa joue, Sanchez se retrouve une nouvelle fois connectée. Électrisée. Suspendue au toucher de son patron. Elle est une nouvelle fois fébrile, comme lors de ses premiers flirts. Loin de la déception de l'hôpital. Le cœur battant, le regard plongé dans celui de son Capitaine. Tourrié la regarde droit dans les yeux tout en frottant les derniers résidus de sauce.

— Quelle est ta vision des choses ?

Sans répondre, la brune lui sourit, flattée par le geste de son mentor. Et elle pose la main sur celle de Tourrié. Le pouce du capitaine frôle les lèvres délicates de la jeune femme. Elle expire un souffle chaud et suave, suivi d'un délicat baiser sur le doigt de son supérieur. Puis un autre en faisant lentement rebondir ses lèvres pulpeuses sur le pouce. Alors qu'il dépose son gobelet de soda à côté de lui, elle répond.

— Ma vision des choses...
Et elle s'approche de son supérieur en lui posant sa main sur le genou.

—... Je vois une femme perturbée...

Il la regarde intensément, et réplique :

— Je vois une femme en détresse...
Et entrelace ses doigts avec ceux de Sanchez. Lascive. Elle s'approche maintenant dangereusement.

Elle lui susurre indécemment à l'oreille :

—... Une femme qui souffre...

Elle passe sensuellement son bras autour du cou du capitaine.

Il glisse sa main le long de sa cuisse dans un mouvement voluptueux et répond :

— ... De l'enterrement de son frère... Une fille paumée.

Sanchez l'embrasse fébrilement une première fois sur le nez et murmure :

—... De son couple qui va probablement éclater...

Il lui rend son baiser, mais cette fois-ci sur la bouche et ajoute dans un souffle torride.

—... Il a même peut-être déjà éclaté...

Au creux de son oreille, en se mordant les lèvres, elle chuchote :

—... Elle semble jalouse... Peut-être... Au point de tuer

Puis elle termine sa phrase en mordillant le lobe de son capitaine qui frissonne sous le geste brûlant.

Il l'embrasse dans le cou, à chaque baiser elle se rapproche un peu plus pour se presser avec passion à son corps. Le capitaine reprend :

—... Elle aimait sa cousine... mais tout l'accuse...

Elle commence à déboutonner la chemise de son supérieur tout en effleurant son torse. La tension monte dangereusement dans l'habitacle.

—... Tout l'accuse... pour moi elle coupable... c'est une mauvaise fille...

Elle lance un regard ardent à son boss. Il lui détache les cheveux qui se libèrent et glissent entre les doigts.

—... Pas mauvaise, mais perdue... Sans limites... Prête à tout...

Alors que la jeune femme poursuit son approche échauffée, elle fait délicatement sauter un à un les boutons de la chemise du capitaine. Elle reprend à voix basse :

— ... Prête à tout...

La petite brune s'attarde dans le cou de son supérieur, exhale son désir au creux de son oreille. Elle se régale de son parfum et jubile en sentant son corps embrasé se rapprocher. Là. Tout près.

Il sent le désir l'envahir, alors il la repousse doucement. Peut-être par correction. Peut-être par pudeur. Elle se redresse et lui demande :

—... Mais pourquoi ?!

Il ne répond pas. Mais la fixe droit dans des les yeux. Transportée par l'intensité du regard, emportée par l'instant, elle insiste et couvre son torse de baisers provocateurs. Frôle sa peau de caresses habiles tout en commençant sa descente. Le capitaine ressent la bouche brûlante sur sa peau, le souffle chaud qui parcourt son corps et souligne des gestes plus indécents. Elle commence à se dévêtir et l'embrasse longuement. Follement. Un baiser langoureux, suave et chargé de désir. Il reprend son souffle et lui susurre :

—... Pourquoi... ?... C'est une excellente question... tout est là...

Elle enjambe avec agilité la colonne centrale de l'habitacle pour se faufiler dans une attitude féline et le rejoindre sur le siège.

— Pourquoi arrêter le train ? ... Pourquoi... crier à l'accident alors qu'il n'y a rien ?

Elle ondule lascivement sur lui dans des mouvements surchauffés. Elle lui pince légèrement la lèvre inférieure avec ses dents, le dévore des yeux et répond dans un soupir ardent.

—... Hmm... on peut... parfois... faire des choses... complètement... folles...

Le capitaine lui rend quelques baisers indécents dans le cou. Sa respiration s'accélère. L'instant devient vraiment électrique. Au milieu de la parade charnelle de sa partenaire, il continue sa réflexion

— Pourquoi... Hmm... Pourquoi tuer sa cousine qui l'accompagne ?

— Pourquoi... se faire remarquer... après un meurtre ?

Il lui redemande :

— Pourquoi au lieu d'enterrer son frère... Hmmm... Elle déclenche un bordel monstre ?

— Pourquoi elle a autant de la Kétamine dans le frigo... ? Hmm... C'est introuvable pour un particulier... ?!

—... Pourquoi ne pas attendre de descendre du train ?... Tout aurait si simple en descendant à la gare... Ni vu... Ni connu...?

La jeune femme ne se contrôle plus. Ne l'écoute plus. Elle s'embrase de tout son être. Comme en transe, enflammée par le désir. Un feu ardent la dévore de l'intérieur. Ce fluide chaud qu'elle ressent

entre ses cuisses qui la pousse à lui faire plaisir. Se délectant de son parfum, elle débute une lente descente sexy le long de son torse qu'elle ponctue de délicates touches de langues, de petites morsures coquines sur la peau. Arrivée sur ses abdos, elle glisse pour se positionner à genoux, s'incline lentement afin d'entamer une offrande qu'il n'oubliera sans doute jamais.

—... Qu'est-ce que tu f... ? Oh... j'aime...

Elle ne répondra pas, bien trop occupée plus bas.

—... Pourquoi... Continue... Elle a un phare tatoué sur la cuisse... C'est quoi ce tatouage ?

—... Pourquoi son mec ne prend pas de nouvelle... ?

— ...Pourquoi on n'a... Oui... C'est bien... pas encore localisé Julien ?

—... Pourquoi Julien... est... introuvaaable..... ?

Il renverse le gobelet de soda sur le siège avec son coude. Les glaçons touchent sa cuisse.

Stop !! Stop !! Non ! Arrête ! J'peux pas !

Il redresse brutalement la jeune femme, et reboutonne son jean's. Leur quart d'heure érotique vient de voler en mille morceaux. Jamais on ne lui avait ce coup-là. Qui pouvait refuser ça ? Elle ne comprend pas son attitude. Vexée, elle reprend position face au volant en s'affalant en silence sur le siège conducteur. Elle est absolument furieuse. Incontestablement frustrée. Terriblement honteuse. Dans l'incompréhension la plus totale. Qu'avait-elle fait de mal ?

Sans pouvoir les maîtriser, des dizaines d'images lui sautent en pleine figure. C'est son premier petit copain qui l'a plaquée au milieu de la cour de l'école. Les moqueries et les regards à la piscine, lorsqu'adolescente son corps était déjà formé contrairement aux autres. C'est sa première fois avec un abruti qui l'a lâchement abandonné dès le lendemain. C'est sa meilleure amie qu'elle a découverte au milieu de son propre lit dans les bras de son ex. Et maintenant, cette situation humiliante où elle vient de se faire remballer.

Sa bouche se dessèche, sa gorge se serre, et les larmes montent. Inexorablement.

Ils restent suspendus dans le vide pendant de longues secondes. Le malaise pèse dans l'habitacle.

Il brise enfin le silence :

— S'arrêter aux évidences 99 % des gens peuvent le faire... où tu ne vois que des faits, je ne vois que des questions sans réponse.

Elle ne répond pas immédiatement. Il vient de tout gâcher. Et les seuls mots qu'il trouve à balancer sont des reproches.

— Moi j'ai aussi quelques questions sans réponse... Pourquoi vous me faites ça ?

Sa voix tremble, elle semble très affectée. Elle sanglote et continue :

— Pourquoi... vous jouez avec moi comme ça ? ...

— Pourquoi vous me prenez pour une conne... ?

Visiblement embarrassé, il répond simplement :

— Je suis ton capitaine.

Dans l'obscurité, elle sèche ses larmes en se regardant dans le rétroviseur. Elle repense à ce qu'elle vient de vivre. Elle attrape une nouvelle cigarette, tire une première latte. Mais ne l'apprécie pas. Elle n'a jamais été humiliée comme ça de toute sa vie. En prime, elle est bloquée à côté de lui dans la voiture. Elle doit terminer cette foutue enquête. Comme si ça ne suffisait pas, il fallait qu'elle supporte cette situation encore plusieurs heures. Partir à pied ? À quoi bon ? Elle est coincée. C'est son boss. Le menacer ? Harcèlement ? Elle ne pourrait pas... L'instant est amer pour la jeune femme.

Tourrié lui réclame à son tour une blonde. Sanchez complètement sonnée lui donne sans réfléchir. Il y a quelques secondes elle était prête à lui offrir son corps, son cœur et son âme. Alors une pauvre cigarette... Il l'allume et laisse échapper une énorme bouffée par la fenêtre. Il regarde les volutes s'étirer, s'envoler et s'évaporer dans la nuit au milieu du parking. Et il est tout à coup frappé par la caméra de surveillance qui balaye au loin l'entrée du parking. Une caméra... Une caméra ?

— La caméra !... Putain on a oublié de s'occuper de la caméra !

Sanchez est encore dans sa rancœur. Elle termine sa cigarette et toujours sans regarder son supérieur, elle attache ses cheveux. Les questions de son capitaine résonnent en elle. Accompagnées des flashes torrides qui repassent en boucle dans sa tête. Et toujours cette scène où il l'a repousse. Où il brise tout. Cette humiliation.

— Faut retourner au poste Sanchez

Excédée, elle aboie :

—... Sanchez... Mais vous pouvez pas m'appeler par mon prénom ?

Il se tait. Et ce silence l'enfoncé un peu plus dans sa tristesse. Un peu plus dans la douleur. Affectée par la distance qui les sépare à nouveau.

Elle demande amèrement :

Qu'est-ce qu'on fait à propos de... ? Laissant la question volontairement en suspend pour que le goujat puisse répondre.

—... À propos de quoi ?

La jeune femme serre la mâchoire. Vexée. Blessée. Encore un peu plus :

— OK, je vois...

Furieuse, elle met le contact, allume ses feux, et démarre sur les chapeaux de roue en direction du poste. Le trajet se fait dans un silence absolu. La tension est palpable dans l'habitacle. Arrivée sur le parking du commissariat elle ne peut s'empêcher laisser échapper sa colère. Elle estime que foutu pour foutu, autant qu'il charge à son tour. Elle attend qu'il s'apprête à descendre et qu'il ouvre la portière pour hurler

— Et Capitaine ! Vous pourriez au moins dire merci pour la p'tite pipe !

L'homme voulant éviter le scandale devant les nuiteux qui tenaient le parking, referme immédiatement la porte. Gêné il répond, un ton en dessous :

— Nom de dieu ! ... Sanchez...

— Stéphanie... je m'appelle Stéphanie Putain !

Ses yeux se remplissent de larmes.

— OK... Stéphanie... Écoute...

Le capitaine tente d'apaiser la jeune flic bouleversée.

Mais elle ne lui laissera pas le temps :

— Des sales types j'en ai connu, mais on me l'avait jamais faite celle-

là... on peut dire que je me suis bien faite bais... !

Tourrié lui coupe la parole :

— Je suis désolé... j'aurai pas dû... je peux pas...

Elle bondit de son siège pour le pourrir, mais il continue aussitôt

— Écoute, j'adore travailler avec toi. J'aime bien quand tu es sur le terrain avec moi. Ce soir c'était chaud. Parfait...C'était parfait. Tu n'y es pour rien...

— C'est vrai ?

Il ne relève pas et continue dans sa lancée :

— Je suis ton boss... C'est vrai... Sortir avec une jolie petite jeune de la brigade pendant le service ça me fait pas peur... Je me fiche de l'avis des autres et du règlement après tout...

— C'est vrai ? Mais alors... ?

Les yeux de la jeune femme brillent à nouveau d'une lueur d'espoir.

Non ! Non bien sûr que c'est pas vrai ! Mais tu hallucines ou quoi ? Par contre, on a une enquête à boucler... Alors tes conneries et tes crises existentielles...tu peux les garder pour ton mec au lieu de me casser les couilles avec ça ?

— Elle ne peut pas répondre, blessée par son salopard de supérieur.

— Compris Sanchez ?

— ...

— J'ai pas entendu ? C'est compris Sanchez ?!

— ... Capitaine...

Tourrié, pensant en avoir terminé, ouvre à nouveau la portière de la voiture.

Mais la jeune femme ne voyait pas les choses du même angle.

Sanchez hurle comme une hystérique dans la berline. Ses cris résonnent sur le parking :

— NON, MAIS TU TE FOUS DE MA GUEULE ? ! Tous ces regards, ces gestes ! Ce qu'on a fait dans voiture... ! Tu me fais du rentre-dedans depuis des jours. Des semaines que tu fais ton numéro ! ... Pour

finallement me jeter comme une merde !!!

Elle poursuit son scandale monumental :

— Ah ! ça pour les regrets t'es en place ! Mais 'fallait peut-être y penser avant de me la mettre dans la bouche ?!

L'explication tourne au règlement de compte :

— T'es peut-être mon supérieur, mais ça ne m'empêche pas de penser que t'es qu'un gros tocàrd. Alors c'est toi qui va bien m'écouter... VA-BIEN-TE-FAIRE-METTRE !! OK !! Demain tu as ma démission. Plus jamais tu m'appelles. Tu oublies que j'existe. OK ?! T'es vraiment qu'une...

Il reste quelques secondes sans rien dire. Il la fixe en silence et baisse la tête.

La jeune femme conclue :

— Casse-toi... CASSE-TOI PUTAIN !!!!

Le capitaine sort lentement de la voiture. Referme calmement la portière et remonte son col pour se protéger du froid. La voiture s'arrache de la place de parking dans un rugissement à la hauteur de la colère du lieutenant. Le tout, sous les yeux des rares policiers encore en service. La jeune flic se perd dans la nuit.

Elle conduisait à une vitesse impensable. Elle passe ses nerfs sur la pauvre berline de fonction. Elle ne peut pas retenir ces larmes. Elle ne peut pas s'empêcher de pleurer, de taper sur le volant de rage. Comment avait-elle pu être aussi conne ? Elle regagne la voie rapide, le moteur hurle. Elle s'insère sur le périphérique, avec une détresse indescriptible. Elle accélère jusqu'au rupteur, la route est dégagée. Pied au plancher. Elle est seule. Elle pousse chaque rapport, comme pour se vider la tête tout en chialant avec l'innocence d'une gamine. Le moteur s'égosille en troisième, elle embraye et écrase la pédale sur le plancher, elle arrive en fond de quatrième. Les panneaux défilent de plus en plus vite, la barrière de sécurité se fond pour devenir une épaisse bande continue. Environ 135 km/h, le moteur gronde, elle passe rageusement la cinquième et continue d'accélérer pour atteindre les 220 km/h. Elle est plaquée au fond du siège avec la vitesse, et aperçoit un radar fixe derrière la rambarde de sécurité, elle continue d'accélérer. Elle se dit qu'après tout, c'est la caisse de son enfoiré de boss. Et le véhicule se fait flasher à une vitesse que peu de civils osent tenter à proximité d'un radar. Ça lui fera les pieds. Elle pousse

jusqu'aux limites du véhicule. À plus de 235 km/h. Là, elle commence à se relâcher. C'est à cette vitesse qu'elle est dans son élément. Les deux mains bien sur le volant, rassurée par le bruit de la mécanique qui fulmine, à fixer la route qui défile beaucoup trop vite. Sentir le moteur donner tout ce qu'il a dans le ventre. Sa vie dangereusement suspendue entre les lignes blanches de la route. Avalant les kilomètres à une vitesse fulgurante. Elle repense à Tourrié. Elle se sentait salie, trahie. Les flashs de son désastre érotique lui revenaient. Il l'avait allumé, comme il devait le faire avec d'autres femmes à chaque fois qu'il en avait l'occasion. Ensuite, il l'avait simplement rejetée. Sans état d'âme. Repoussée, comme une moins que rien. Quelle déception. Elle croyait à un début d'histoire d'amour. Elle avait goûté à cette intimité avec lui et il fallait qu'elle oublie tout ça. Monsieur préférant continuer comme si de rien n'était. Prétextant le règlement. Zéro courage ce pauvre type. Par-dessus tout elle s'imagine devoir faire semblant chaque jour. Elle n'y arriverait pas. C'était sûr. Elle était furieuse. Au beau milieu de ses pensées, la sonnerie de son mobile retentit. Le retour à la réalité. Elle lève le pied, puis freine progressivement pour retrouver une allure normale. Elle consulte son téléphone. Un texto de son capitaine.

Récupère-moi. On va à la Morgue.

— Ça, tu peux toujours t'accrocher !

Elle n'avait toujours pas digéré le coup de son boss. Elle n'allait pas revenir vers lui comme ça. Ramper comme une pauvre fille. Hors de question. Elle balance son téléphone négligemment sur le siège passager. Mais celui-ci sonne à nouveau :

Stéphanie. Je suis désolé. On s'expliquera après. Y a du nouveau. On

Gravé dans le sang

Elle n'avait pas le choix. Il avait raison sur le coup. La réalité. Le meurtre. Les problèmes personnels devaient être mis de côté. Pour l'enquête. Rester pro jusqu'au bout. À contrecœur, elle devait s'y résoudre. Un regard dans son rétroviseur et elle déboîte sur la première sortie qui arrive. Elle fait demi-tour et repart en trombe en direction du commissariat. Sur le trajet, elle tente de nettoyer le maquillage qui avait dévalé le long de ses joues, d'essuyer ses larmes et de se rendre présentable. De camoufler les marques de sa colère. Faire comme si de rien n'était. C'était ce qu'il voulait après tout. Et elle s'aperçoit que Tourrié a oublié le caméscope de Rachel dans la voiture. Peut-être était-il finalement perturbé par leur prise de bec ? Peut-être qu'il n'était pas aussi insensible qu'il voulait le faire croire ? Quelques minutes plus tard, elle tourne pour remonter la rue du commissariat. Il est là, à l'attendre seul sur le trottoir. Elle s'arrête brusquement devant lui. Il se glisse dans la voiture.

— Trace !! Vite !

Elle s'exécute, et n'ose pas broncher. Elle reste concentrée. Elle veut faire face. Rester digne. Elle sortira ses griffes plus tard. Il fallait se remettre dans le bain. Et sans tarder. La route se passe sans encombre et dans un silence de cathédrale. Ils arrivent à la Morgue, et descendent au sous-sol pour y retrouver le légiste qui les attendait.

Le capitaine le salue :

— Merci d'être là... On vous fait faire des heures supplémentaires... Le légiste n'avait pas l'air d'apprécier la plaisanterie.

— Capitaine...

Sur la table face à eux était allongé un corps sous le champ bleu. Tourrié fait un signe de la tête au légiste qui découvre le cadavre fraîchement autopsié. Sanchez s'approche. Elle y découvre le corps très abîmé d'un jeune homme. Le visage est également amoché. Le torse perforé. De larges hématomes violet et rouge couvrent ses épaules et ses pectoraux. Tourrié, sort la photo qu'il avait retirée du mur dans l'appartement d'Élise.

Il quitte le quai la tête basse, et marche rapidement sur le trottoir. Les yeux rivés sur ses lacets. L'air dépité. Les épaules basses. Il regarde sa montre et prend conscience qu'il reste peu de temps. Il remonte en pressant le pas, les rues dans lesquelles il avait déambulé avec Élise et Rachel quelques minutes plus tôt. Il trotte maintenant jusqu'à chez lui. Dans l'appartement vide, il y récupère ses clés de voiture et quitte le domicile. En fermant la porte, la sonnerie du téléphone fixe résonne. Le répondeur se déclenche, mais il n'écoute pas le message laissé. Il n'a pas vraiment le temps pour ça. Il prend l'ascenseur et se dirige jusqu'au parking pour monter dans sa voiture. Et c'est à cet instant que son mobile sonne

— Nadège ? ... Oui... Elles sont dans le train... Euh Élise... Moyen... Non... moi tu sais... je ne partirai que demain... au calme... oui... quand tout sera passé... Oui... comme je t'ai expliqué... Se retrouver à midi ? Non... c'est gentil... mais j'ai pas la tête à ça... Bon...Je te laisse... je dois faire vite !

Il démarre et sort de son emplacement. Il s'insère dans la circulation. Prend l'embranchement pour se rendre sur les hauteurs de la ville. Il regarde l'heure sur le tableau de bord, il faut qu'il se dépêche. Il n'allait pas avoir le temps de la voir partir. Il augmente un peu sa vitesse pour arriver à temps. Sa voiture arrive au début de la route escarpée qui dessert les coteaux du Pech. Accélérer. Il ne va peut-être pas réussir à la voir partir. Il veut l'accompagner du regard et la voir s'éloigner jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'horizon. Cette route il la connaît par cœur. Il est monté des dizaines et des dizaines de fois. Les coteaux et sa vie amoureuse sont intimement liés. C'est là qu'il a embrassé Élise pour première fois. C'est sur ce banc qu'il a su qu'il l'aimait, et que c'était la femme de sa vie. Ils ont passé tellement de beaux moments là-haut. Elle adore la vue et s'asseoir juste au bord du vide. Il la revoit, les après-midi d'été à l'ombre de leur arbre préféré. Belle comme le printemps, les yeux pétillants, entrain de lui sourire pendant qu'il faisait des plans sur la comète.

Son téléphone sonne. Quel idiot, il l'a rangé dans sa poche. Il se contorsionne un peu pour l'extraire. Et il regarde son écran. Un message d'Élise. Il garde un œil sur la route.

Appelle moi, y a un incident

Était-ce grave ? La voiture s'encastre sans ralentir contre l'épais

tronc d'arbre. L'avant de la berline se compresse comme on compacte une bouteille en plastique. Sur le choc et avec la vitesse, l'arrière s'élève pour retomber brutalement sur place. Avec l'impact, la colonne de direction remonte au milieu de volant, transperce les airbags et perfore le torse de Julien. Le moteur a violemment reculé pour lui broyer les jambes. Dans la voiture, Julien mortellement blessé, gémit :

— Mon... amour... Élise... tu... m'entends... Mon... Am...

La vie s'échappe. Il pense à Élise, il pense à Éric. Ses poumons se vident une dernière fois. Et il s'éteint en quelques secondes.

* * *

Tourrié montre la photo à Sanchez et commente :

— On pouvait chercher longtemps... Je te présente Julien.

— Wow ! Il est salement amoché !

Le Professeur de médecine légale transmet le rapport de l'autopsie au Capitaine, qui le consulte rapidement.

— « **RAPPORT D'AUTOPSIE MÉDICO-LÉGALE**

Je soussigné, Docteur STOCKHAM Joshua, Chef du service de médecine légale ; certifie avoir procédé ce jour, en vertu de la réquisition sus-citée ; à l'examen médico-légal (et l'autopsie) du cadavre du (de la) nommé(e):

En attente d'identification

Avec mission de :

- Décrire toute trace traumatique.
- Préciser la cause et mécanisme de la mort.

Examen médico-légal et autopsie du cadavre :

L'examen médico-légal (et l'autopsie) du cadavre a (ont) mis en évidence :

- De larges lésions thoraciques circulaires
- Une très nette bande traumatique s'étalant depuis l'épaule gauche, jusqu'au bassin, côté opposé.

- Un orifice d'entrée d'une blessure par perforation d'un tube en acier appartenant à la colonne de direction. Blessure siégeant au niveau de l'abdomen.

- Un orifice de sortie de blessure du tube en acier siégeant au niveau de la colonne vertébrale, avec fracas osseux complexe provoquant de nombreuses esquilles de moelle épinière.

- D'importantes pertes de substance gastrique

- De multiples fractures ouvertes sur les membres inférieurs, induites par un écrasement brutal des tissus et de la structure osseuse.

- Des traces de lésions et de fractures sur les membres supérieurs et la boîte crânienne, antérieures au jour du décès.

- Des traces de réanimation médicale.

Conclusion

La mort du (de la) "victime en attente d'identification" est en rapport avec une blessure causée par un accident de la route sur la voie publique. »

Pendant sa lecture, Tourrié tend un autre dossier à Sanchez. Il contient les éléments détaillés édités par le service de la brigade à propos de l'accident. Elle découvre les détails sordides du choc. Les photos de la carcasse de la voiture. La berline n'était plus qu'un tas de tôle froissée et de verre. Une bouillie de métal aplatie contre un platane. Les photos suffisaient à elles seules pour exprimer la violence du choc. Mais d'autres, plus détaillées, arrivaient encore par dizaines. L'intérieur ravagé de l'habitacle. Le sang sur le siège et le tableau de bord. Les pompiers en train de découper la carcasse pour extraire le pauvre homme. Les bouts de chair sur le volant et la colonne de direction. Et enfin le détail en photo du corps mutilé de Julien. Dont un cliché qui dévoilait son tatouage sur l'omoplate.

Le légiste interrompt leur lecture en désignant une poche transparente déposée sur la paillasse.

— Son téléphone était éteint lorsque les secours sont arrivés sur place. Ils l'ont consigné avec ses effets personnels.

Sanchez observe le téléphone appartenant à Julien. L'écran est largement fissuré. Elle espère qu'en dépit de la batterie, il sera en état de fonctionner. Le modèle est très répandu, tant et si bien qu'elle dispose du même ainsi qu'un chargeur compatible. Elle pourra le

mettre en charge au commissariat pour en apprendre un peu plus. C'était les seules infos qu'ils pourraient obtenir de Julien. Avec sa mort, une nouvelle porte se refermait. De nouvelles questions arrivaient.

— Le tatouage...

— Le même qu'Élise...

— Tu as noté Sanchez ? Des fractures antérieures...

— Un autre accident ?

— Probable...

Tourrié remercie le professeur. Les deux enquêteurs remontent silencieusement sur le parking, les bras chargés des documents du légiste. Tourrié ouvre la portière et pose ses dossiers. Il insère une jambe à l'intérieur du véhicule. Mais Sanchez, ne fait pas le tour de la voiture et poursuit sa marche tout droit sur le trottoir, le regard dans le vide. Seule dans l'obscurité. L'air excédé. Tourrié la regarde s'éloigner. Puis il claque la portière en râlant dans sa barbe.

— Et merde !

Puis il se met à trotter pour la rattraper.

— Sanchez ! Mais qu'est ce que tu fous ?

Elle ne répond pas. La jeune femme lance un regard méprisant et continue sa route.

Il lui agrippe le bras.

— Mais qu'est-ce que t'as ?!

Elle s'arrête net. Raide comme un piquet.

— Il est tard non ?

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire !

— Aucun collègue aux alentours ?

— Ben on est seul ! À quoi tu joues ??!

— Alors je considère qu'on est plus en service... Je peux te casser les couilles avec mes crises existentielles !

Le capitaine reste silencieux. Sans réaction. Sentant le clash arriver.

Acide, elle prolonge son scandale :

— Ton coup dans la voiture, je l'ai en travers.

— Sanchez... on va pas recommencer...

— Non, on va pas recommencer. C'est juste que j'hésite à te vomir immédiatement sur les pompes en pensant à ta queue... à démissionner là, de suite sur le champ ou juste te pourrir la vie jusqu'à la fin de tes jours. Peut-être tout ça en même temps.

— Tu es trop en colère pour l'instant. Finissons l'enquête... Viens...

Elle éclate en sanglots :

— Et ça te suffit ?! Moi ça ne me suffit pas ! Qu'est-ce qui tourne pas rond chez moi ? Pourquoi tu me fais ça ?! J'ai mal... J'ai mal putain !

Il regarde dans la rue de part et d'autre pour constater que personne n'assistait à ces éclats de voix.

— On devrait en discuter au calme... 'Faut pas rester là dessus...

— Au calme ? En discuter plus tard ?! Mais on est pas dans le même délire !! Tu vois la différence entre nous... Quand je me suis mise à genoux pour toi j'y ai mis mon cœur... Toi tu m'as servi ton bout sans y mettre aucun sentiment. Je t'aime et tu m'as brisée !

— Ne dis pas ça... Sanchez, je t'en prie... viens...

Elle recule, refusant de le suivre.

— Il fait froid ! Je suis crevée ! Je sais même pas ce qu'on fout ici !!! On a tous les éléments pour boucler cette folle dingue depuis 3 plombes ! Et on est là comme des glands à vérifier à droite, à vérifier à gauche... J'en ai ma claque. Et par-dessus tout, je dois faire semblant de te supporter. Après m'être faite jeter comme une conne par une espèce de vieux garçon dont je suis follement amoureuse. Un sadique qui prend un malin plaisir à jouer avec mes sentiments ! Donc le service est terminé. Notre histoire, si on peut appeler ça une histoire... également ! Mon calvaire aussi. Bonne nuit !

— Mais Sanch...

— Stéphanie !!!! Stéphanie !!! STE-PHA-NIE !!! C'est comme ça que les gens m'appellent en général quand ils sont sur le point de me culbuter !!!

Elle repart de plus belle, le laissant sur le carreau. Il la rattrape une nouvelle fois, et la prend par la main. Elle stoppe brutalement sa course. Elle prend une inspiration. Pour lui balancer une dernière vacherie. Un truc bien acide pour le blesser. Bien décidée à lui faire payer son attitude odieuse et tout le mal qu'il lui a fait. Mais il la devance.

Tourrié se jette sur elle et l'embrasse fougueusement. Tendrement. Passionnément. Il pose délicatement ses mains sur les joues fraîches de la jeune femme, puis lui saisit la taille. Un mea-culpa. Une demande de pardon. Elle en lâche ses dossiers qui tombent à terre et s'ouvrent pour s'éparpiller sur le trottoir. Et à nouveau, tout son corps s'embrase. Il fait froid, c'est la nuit. Mais tout son être s'électrise, son cœur complètement serré par la déception s'ouvre à nouveau, se réchauffe et brûle intensément. Après une seconde suspendue par l'amour qu'elle lui porte. Il retire lentement ses lèvres pour lui susurrer

— N'en doute pas... Je tiens à toi... Pourquoi tu t'arrêtes aux apparences ?

Elle ne comprenait pas exactement le sens de sa question. Troublée par le baiser, elle ne pouvait pas y répondre de toute manière. Mais, au fond, elle avait ce qu'elle voulait. Une confirmation. Elle était en partie apaisée. Ils ramassent ensemble les photos sur le trottoir. Tourrié reste silencieux un moment en contemplant la photo de l'omoplate tatouée de Julien. Pendant que la jeune flic s'empresse de récupérer les derniers clichés qui virevoltent au sol avec le vent. Il interpelle sa partenaire et lui montre. Elle se place sous le lampadaire pour mieux regarder ce fameux dessin à l'encre.

— Oui... j'ai remarqué aussi.

C'était une superbe composition en noir et blanc placée dans le dos, sur l'omoplate gauche. Un phare qui se dressait au milieu d'une vague menaçante. À la base de celui-ci, trois roses. Derrière le phare, une corneille était à moitié cachée. En arrière-plan, la lune était ornée d'un bandeau dans lequel était inscrite la date « 12/06/2014 ».

— C'est pas anodin...
Sanchez ajoute :

— Côté gauche... côté cœur... la date est récente...

La jeune flic poursuit sa réflexion :

— La lune, le côté très sombre du phare... la vague... et la date... il y aurait plusieurs significations, mais je pense plutôt à la mort... les 3 roses... peut-être 3 personnes impliquées...

puis elle reprend

— la corneille est un messenger de dieu il me semble.

Tourrié, impressionné par la culture de l'encre de sa partenaire lui demande :

— Je n'ai pas fait attention dans la voiture toute à l'heure... Tu es tatouée ailleurs Stéphanie ?

Elle tourne la tête dans sa direction et sourit... Surprise par le fait qu'il l'appelle enfin par son prénom. Mais elle laissera planer le mystère.

—...

Le capitaine n'avait pas vu grand-chose dans l'obscurité du parking lors de leurs ébats. Il ne peut s'empêcher d'imaginer... Quelles zones du corps. La cheville ? Les côtes ? Le bas ventre ?... Son corps... Une idée qui l'émoustille malgré lui.

La jeune femme, intriguée demande à son tour :

— Et « vous » capitaine ?

Il ne continuera pas sur cette pente qu'il juge glissante. Et revient sur le sujet précédent :

— Le phare n'est pas ordinaire... je suis certain de l'avoir déjà vu.

— Possible.... Ce qui m'interpelle, c'est qu'il me semble qu'Élise a la même œuvre...

— Faut que je vérifie au poste

— On a aussi le contenu du caméscope de la victime à visionner...

— On s'arrache on a du boulot !

La voiture déboule sur le parking désert du commissariat. Sanchez et Tourrié traversent le poste de police presque vide, et se précipitent dans le bureau du capitaine. Elle s'attelle à lancer les recherches autour du tatouage. Lui met en place l'écran plat pour y connecter le caméscope afin de s'installer et de pouvoir visionner les heures de vidéos. Mais avant, il groupe les photos du dossier du légiste et les pose sur le bureau pour que Sanchez puisse les avoir en

références. Il peut maintenant se focaliser sur les vidéos de Rachel. Elle se connecte au réseau. Le phare sur le tatouage était tout à fait singulier. Ce n'était pas un simple phare, ou juste un symbole. Ils devaient l'identifier... il fallait creuser. La jeune recrue tape sur le clavier les mots clés suivants :

« Port de France »

Le moteur de recherche affiche instantanément des centaines de résultats. Elle filtre pour ne conserver que les images, et les deux flics naviguent entre les différents clichés proposés à l'écran. Au milieu des centaines de photos de ports, Sanchez remarque une miniature qui pourrait ressembler au tatouage. Et elle clique pour agrandir le visuel.

— Hyper ressemblant...

Le capitaine était concentré sur le contenu de la caméra. Et il ne prête même pas attention à sa coéquipière.

— Il y a d'autres points de vue...

Elle clique pour afficher d'autres visuels, dont une photo qui fait mouche.

Stop ! Je l'ai ! C'est bien lui ! Exactement le même... Regarde !

Tourrié met sur pause la vidéo et se penche sur l'écran de l'ordinateur.

— C'est bien ça ! Impeccable.

Les deux enquêteurs consultent l'article associé à l'image. Il s'agit du Port de Nice – Villefranche-sur-Mer. Élise l'avait sur la cuisse, Julien dans le dos. Que pouvait signifier ce phare ?

Alors que le capitaine compare la photo affichée à l'écran avec celle de l'autopsie, sa réflexion se porte maintenant sur la date inscrite sur le tatouage. Il fait rapidement la liaison avec les différentes synthèses du rapport de l'Institut Médico-légal et en fait part à sa partenaire :

— Sanchez, tu vois... Là... 12/06/2014... ça fait environ 6 mois... et... les deux... portent le même tatouage... Regarde ici, ce qu'a noté le légiste...

— De lourdes blessures antérieures... des fractures... qui datent d'avant sa mort...

— Exactement... des fractures provoquées par un choc violent...

Elle cogite un instant et rafraîchit la mémoire de son supérieur :

— Et... le père qui nous a parlé de la mort de son fils suite au fameux accident... il y a 6 mois...

— Exact ! Accident dans lequel il accusait Julien...

— Trouve moi les infos sur ce carton, tu me sors le dossier dès que ça matche.

— Je m'y colle.

Et elle pianote aussi vite que possible pour interroger les bases de données.

« 12 juin 2014 accident voie publique Nice »

Et son index appuie sur la touche entrée de son clavier. La requête était lancée dans tous les services, le sablier du curseur de la souris tournait. Bientôt elle aurait toutes les informations. Bientôt ils pourraient comprendre.

Les portes closes

Presque toutes les infirmières et aides soignantes de nuit étaient dans la pièce entrain de discuter. La garde avait débuté depuis quelque temps déjà. Elles profitaient d'une accalmie pour échanger et discuter comme elles le font lorsque le job le permet. Une autre jeune femme déboule affolée depuis le couloir et passe le pas de la porte.

— La 1010 ! ça urge grave !!

Sans attendre, deux femmes du personnel font irruption dans l'entrée du service pour lui emboîter le pas et l'accompagner en vitesse. Les trois aides soignantes remontent le couloir et entrent dans la chambre.

Élise est très agitée sur le lit. Elle tremble. Convulse et bave. Les appareils sonnent de tous les côtés. Elle hurle des propos incohérents

— Il va finir !!! ... Ils ne voient rien... Arrêter le train !!!!

— Mlle Manceno, calmez-vous... écoutez-nous...

— Finir !!! Arrêter le tr... Il va finir!!!!... Ils ne voient rien... !!!

Elle a l'air extrêmement perturbée. Une aide soignante s'approche pour tenter de l'apaiser. Sa collègue fait le tour du lit pour essayer de l'allonger à nouveau. La troisième contacte le médecin de garde pour qu'il monte l'ausculter. Mais Élise semble être dans un état second, elle tape des pieds, tire sur ses menottes, gesticule dans tous les sens et tente de se tenir la tête :

— Je veux voir mon frère !!

— Élise, respirez calmement, le médecin arrive...

— Éric !!! Je veux aller à Nice !!!

— Restez avec moi ! Regardez-moi !

— Lâchez-moi putain !!! Mon frère !!! Nice !!! Arrêter le train !

La première aide-soignante constate :

— Elle souffre encore de graves céphalées et d'hallucinations.

La seconde en face lui répond, tout en tentant de maintenir le corps très agité :

— Surtout elle perd encore du sang... On ne peut rien faire dans son état. 25 mg de Diazépam pour la stabiliser.

Élise hurle de plus belle :

— Arrêter le traiiiin !!! Ahhhh ma tête !!! Il va venir... Il va finir !!!!
Mon frère !!! Ils ne voient rien !

Elle se tord de douleur avec une force inquiétante :

— AHHHH MA TEEEEETE !! AAAAAH !!!! AAAARG !!

Puis ses yeux se révulsent et elle perd connaissance sous les yeux ahuris des trois aides-soignantes qui tentent de comprendre en attendant l'arrivée du médecin.

Le Capitaine s'était repositionné en face de la télévision qui projetait l'intimité, et les travers sexuels de Rachel. Sanchez attendait le résultat de sa requête sur le moteur de recherche.

— Je vais me faire un café tu en veux un ?

Mais il reste les yeux rivés sur les vidéos.

— ...pas maintenant... Merci.

Tourrié n'arrivait pas à réaliser ce qu'il voyait sur les vidéos. Ce qu'il est entrain de découvrir de la vie de Rachel est édifiant. Dans le champ de la caméra, elle traverse la chambre dans sa petite nuisette en satin sur la pointe des pieds. Son allure de femme fatale, sa chute de rein, son sourire ravageur. Elle est maintenant allongée sur le lit à baldaquin, elle croise et décroise ses jambes dans un mouvement très aguicheur. Un homme élégant dans un costume haut de gamme s'approche. Il tourne le dos à la caméra. Il enlève sa veste, et baisse la

tête. Rachel s'est redressée au bord du lit. Sans que l'on ne puisse voir en détail, on comprend facilement ce qu'elle est en train de faire en ondulant sa tête au niveau de la ceinture de l'inconnu. Les bruits sont maintenant plus évocateurs. L'individu se détend alors qu'elle s'occupe de lui, durant de longues minutes. Le reste est beaucoup plus hardcore. Tourrié l'observe en train de chevaucher sauvagement son invité. Haletante, la peau brillante, sa poitrine ferme saute au rythme de ses chevauchées frénétiques. Puis elle se retire pour se retourner. Elle sourit et se mord les lèvres. Le capitaine l'observe ramper et agripper les draps noirs en soie sous les assauts de son partenaire de jeu. Elle finit la tête dans l'oreiller culbutée avec hargne par l'homme qui agite vigoureusement l'ensemble du lit. Comme dessert, la classique cigarette qu'elle fume vautrée seule dans les draps souillés juste après le départ de l'individu.

Ce sont toujours les mêmes scènes obscènes, des dizaines de minutes durant. Des heures cumulées. Peut-être des journées entières de vidéos. Parfois dans des robes de soirée, quelquefois avec une perruque. Les hommes qui défilent ont tous l'air d'avoir réussi dans la vie, toujours bien sur eux. Le capitaine est gêné par son rôle de spectateur. Voyeur. Devant cette femme superbe qui s'abandonne des dizaines de fois dans des rodéos sexuels souvent étranges parfois sordides. Des menottes, du cuir, des accessoires, quelquefois à plusieurs. Rachel n'est pas vraiment toute blanche.

Sanchez revient avec son café brûlant et se positionne derrière Tourrié pour regarder avec lui les exploits sexuels de la victime que le capitaine passe maintenant en accélérés pour terminer au plus vite. La jeune policière demande à son boss :

— ça donne quoi ?

— Des heures de sexe filmées, des dizaines d'hommes différents. Glauque. Hard. Vraiment sale.

Une idée traverse l'esprit de la jeune Sanchez :

— Aucun qui ressemble à Julien ?

Tourrié trouvait l'idée intéressante. Pourquoi pas... C'est une croqueuse d'hommes. La jolie cousine et le prince charmant... L'adultère. Un mobile suffisant pour un meurtre. La vidéo était en haute définition, mais il n'avait rien remarqué. À première vue, personne ne ressemblait de prêt ou de loin à Julien. C'est vrai que certains hommes étaient de dos pendant toute la scène. En y réfléchissant bien... Sur certaines scènes, les acteurs lui semblaient

familiers, sans savoir exactement si le capitaine les connaissait, ni où il avait bien pu les croiser. Il fallait revoir tout ça en détail, mais il était très tard. Saturé par ces images. Il n'avait pas le cœur à revoir toute cette débauche.

Et le lieutenant reprend :

— Je sais pas si tu as vu les remontées d'info de Puig et Loyd... Son compte en banque est vide. Ça colle pas avec l'appart qu'on a vu.

— Non, j'ai pas encore regardé. Elle fait quoi comme Job ?

Sanchez se procure le dossier qu'avaient constitué les collègues de la brigade.

— Officiellement, VRP multicarte... Je sais pas ce qu'elle vend, mais ça ne rapporte pas beaucoup.

— Son compte courant est dans le rouge.

— Son train de vie, ses fringues haut de gamme, son appart. On voit qu'elle brasse pas mal. Mais elle n'a pas une tune sur le compte... ? C'est louche

Sanchez poursuit sa réflexion :

— Les hommes sur les vidéos... on dirait tous des hommes d'affaires. Ils ont l'air mûr, sûr d'eux... Ça me fait penser à des « SugarDaddy »

Tourrié se retourne vers elle, l'air interrogateur. Le lieutenant l'éclaire :

— Des hommes riches qui se payent du bon temps et les services d'une Escort qu'ils bichonnent... pas vraiment comme toi en fait...

— Arrête...

Pour le capitaine ça pouvait coller aux vidéos, à tous ces hommes différents...

— Une commerciale... qui vend son corps au black... OK. Quel est le rapport avec Élise ?... Son mec ? Un de ses « clients » aurait voulu la refroidir ? Jalousie ? Argent ? Quel est le lien entre ces affaires de cul et Élise... ? C'est ça qu'il faut trouver !

La flic termine sa tasse de café, et se place devant le tableau blanc dédié à l'enquête pour remodeler le schéma de l'affaire. Repositionnant les photos, les liens les indices et les pistes. À la

lumière des dernières réflexions, elle se met à dresser la liste des questions restées sans réponse. Le capitaine l'observe sans rien dire. Puis elle s'arrête quelques secondes. Elle contemple les éléments, immobile devant le tableau. Elle se retourne vers lui et lance entre ironie et acidité :

— Hmmm... Beaucoup de questions sans réponse... Beaucoup plus que les évidences... j'ai au moins retenu ça sur le parking...

— Stéphanie... c'est bon là...

— Un « AimJee » capitaine ?

C'était leur code. AimJee, un exercice de réflexion par stimulation. Modéliser une idée maîtresse en partant de dizaines d'annonces instinctives. Ressemblant vaguement à ping-pong d'idées, une fusillade de questions réponses. Une partie dans laquelle les questions restées sans réponse seraient notées au tableau pour être synthétisées. L'AimJee c'est une parenthèse spontanée et rapide. Le Capitaine était très bon dans ce contexte, Sanchez adorait ce type de brainstorming. C'était ce qu'il leur fallait pour réfléchir à cette heure tardive et construire un schéma valable en dépit de leurs points de vue très différents. Les réflexions partiraient dans tous les sens pour petit à petit revenir sur un tronc commun et dégager une idée maîtresse. La nature de leur relation ne pouvait que pimenter l'instant. Tourrié se colle au fond du fauteuil et l'exercice débute.

— Pourquoi hurler à la bombe dans un train bondé ?

— Pour se faire remarquer. Pour éloigner les passagers

— Pourquoi vouloir éloigner les voyageurs ?

— Pour s'occuper du conducteur, ou les protéger.

— Pourquoi avoir arrêté le train alors qu'elle se rendait à l'enterrement de son frère

— On ne sait pas... Le prétendu accident visiblement

— OK note. Et l'enterrement ?

— Dans quelques heures à Nice

— Nice... Comme le phare du tatouage sur Élise et Julien

— OK note. Elle a vu un accident... un camion jaune...

- Mais il n'y avait rien !...
- Pourquoi elle a prétendu voir un accident qui n'existait pas ?
- Les médocs ? Confusion mentale ? Kétamine ?
- Pourquoi vouloir protéger des passagers d'un accident fictif ?
- Elle est dingue ? Elle a halluciné ? Ou peut-être de bonne foi ?
- C'est à dire ? Tu penses qu'elle y croyait ?
- Y a les auditions qui parlent d'un appel...Et vu le bordel qu'elle a foutu dans le train, elle avait l'air d'y croire !
- OK note. L'appel... Tu peux m'en dire plus ? Comment aurait-elle appris l'accident ?
- Au téléphone après le départ... par texto ?... Elle aurait été prévenue avant de partir ?
- Non ça colle pas ! La plupart des auditions rapportent qu'elle dormait juste avant de foutre le bordel... on n'a pas de trace des messages... Peut-être sa cousine ?
- On sait qu'elle regardait à l'extérieur vers les coteaux. Qu'elle parlait seule...
- Oui, mais on a rien de concret. À part l'hallucination...
- OK, note tout ça. Pourquoi prend-elle autant de médocs ?
- Elle est fragile. Perturbée par la mort de son frère... Dépression... ?
- Possible... Note...Je continue sur les médocs... Pourquoi a-t-elle un tel stock de Kétamine en injection ?
- Elle l'a volé
- Peu probable
- Pourquoi ?
- ça se trouve pas comme ça...
- On lui a donné ou vendu alors.
- Un toubib ? Une infirmière ? Un véto ? C'était quoi le nom sur la boîte de cachetons chez elle ?

- Nadège
- C'est qui Nadège ?
- On n'a rien. Juste un nom sur une boîte
- OK Note. Pourquoi Élise assassine sa cousine ?
- Jalousie ? Adultère ? Argent ?
- On n'a rien pour l'instant... Note. Pourquoi Rachel qui était blindée de fric voyage en train avec elle ?
- Pour l'accompagner à l'enterrement ?
- Ça colle... OK
- Pourquoi attendre d'être dans le train pour la refroidir ?
- C'est peut-être suite la dispute ?
- Une dispute assez forte pour tuer sa cousine ?
- De toute manière la seringue et la dose dans le frigo induisent la préméditation... La dispute ne serait qu'un prétexte ?
- Un prétexte ? Pour se faire remarquer ? Pas génial...
- T'as raison... Note. Pourquoi se disputer ? À propos de quoi ?
- On ne sait pas... L'enterrement ?... De l'argent ?... Un mec ?...Son mec ?
- OK, note.
- On sait que le contrôleur a trouvé une seringue dans le sac d'Élise. Ma question : pourquoi un contrôleur se permet de fouiller un sac à main ?
- Intéressant. Note. Pourquoi tuer quelqu'un dans un train bondé au risque d'attirer l'attention comme ça ?
- Aucune... Peut-être la folie ? La passion ? Le désespoir ?
- Folie... Désespoir... ça peut le faire... Regarde les messages qu'elle a reçus. Pour ne pas qu'elle se foute en l'air... Chez elle et sur son mobile.
- Oui ça peut coller... Mais on a la source des messages ?

- Non pas encore... Chou blanc
- Que des messages anonymes qui parlent du suicide... Est-il possible que les messages nous induisent volontairement en erreur ?
- Tout est possible !
- Présentait-elle des troubles psy dans son dossier médical avant ?
- Aucun avant son accident
- Note !
- Peut-on avoir des hallucinations avec son traitement ?
- Le truc louche...c'est qu'elle n'a pas de traitement... elle se défonce à la Kétamine ! Je sais pas si tu es au courant, mais c'est pas vraiment adapté...
- OK Note. Pourquoi prendre de la Kétamine au lieu de prendre des anxiolytiques ?
- Toxicologie ? Ignorance ?
- On n'a pas le profil d'une toxicologie à première vue. Pourquoi l'ignore-t-elle ?
- Parce qu'on lui a caché
- Note. D'autres messages qui parlent du suicide avant aujourd'hui ?
- Non !
- Pourquoi ?
- Parce que la journée était particulièrement difficile ? Ou alors... C'était volontaire
- Note. Pourquoi inscrire sur sa porte d'entrée « JE NE SUIS PAS FOLLE » ?
- Pour s'en persuader ?
- Arrête ! ... Pourquoi ?
- Ce n'est pas elle qui a écrit.
- OK note ! Je reviens sur les délires... La Kétamine peut donc provoquer des hallucinations ?

- À forte dose... C'est clair... des propriétés hallucinogènes dissociatives...
- Et ça colle avec les maux de tête... Note !
- Pourquoi tous ces mots dans sa cuisine ?
- Son couple va mal ?
- Pourquoi son couple est au bord du gouffre ?
- À cause de la mort du frère ?
- Possible. Note. Pourquoi la victime se filme au lit ?
- Elle aime ça... ?
- Comment elle peut avoir un tel train de vie ?
- Un niveau de vie bien supérieur à sa cousine... C'est bizarre...elle est peut-être payée pour coucher... ?
- Ça serait une prostituée ? Une Escort ?
- Pourquoi pas...
- Pourquoi son compte en banque est presque vide alors ?
- Elle est payée en espèce ?...Pour ne pas laisser de traces ?
- Note
- Rachel n'est pas si blanche que ça, elle aurait pu se taper Julien et le faire chanter ?
- Ça tient la route, mais on a rien vu de probant sur les vidéos...
- Il faut vérifier... Surtout qu'il reste peut-être encore des heures d'enregistrement ?
- OK note... à creuser.
- ça aurait pu mettre le feu aux poudres avec Élise ?
- Fort possible, oui note ! Pourquoi le père d'Élise charge t-il le petit ami comme ça ?
- Il était peut-être responsable ?
- Responsable de la mort ?

— Oui, en tout cas de l'accident à Nice et personne ne veut voir sa gueule là-bas

— Ça explique pourquoi il n'est pas venu dans le train

— Plausible. Note. Comment est mort le frère ?

— Un accident dixit le père d'Élise, j'attends le rapport pour les détails

— OK note. Bien... ça nous donne quoi ?

Le Capitaine s'étire sur le fauteuil. Sanchez efface les éléments inutiles sur le tableau et contemple le résultat pour en faire une synthèse de vive voix :

— On a un enterrement à Nice de source sûre dixit le père d'Élise. Elle prend le train avec sa cousine. Se dispute. Elle voit / entend / ou connaît une information à propos de l'éventuel accident de train. Mais il n'y a rien. Elle est dingue ou elle a halluciné. Fragile, perturbée par la mort de son frère. Une certaine Nadège en liaison avec les médocs...sans avoir plus d'info. Rachel est morte peut-être suite à la dispute entre les cousines. Dispute à propos d'argent, de l'enterrement ou de leur mec ? On n'a pas d'info sur les messages autour du suicide. Toujours source inconnue. On sait juste que ces messages ont juste été envoyés aujourd'hui. RAS avant. Elle ne présentait pas de trouble psy avant son accident. Elle prend de la Kétamine sans raison apparente et peut-être sans le savoir. Kétamine qui peut entraîner des hallucinations. On a écrit sur sa porte d'entrée pour induire en erreur. Son couple est au bord de la rupture peut-être à cause de la mort du frère. Ou d'un adultère ? Peut-être avec Rachel ? La victime faisait des sex tapes avec des dizaines d'inconnus. Hommes d'affaires ou fortunés. Elle a un train de vie effarant. Mais son compte en banque ne suit pas. Possible liaison avec Julien...mais on a rien. Il faut vérifier. Le petit ami peut-être responsable de la mort du frère. Pas d'info sur l'accident on attend le dossier.

Sanchez conclut :

— Et le pire, c'est que les seules personnes qu'on ait sous la main dans cette affaire sont soit mortes, soit opérées, soit inconscientes ou en soins intensifs...

Tourrié en pleine réflexion griffonne quelques lignes sur son bloc et déclare :

— Je veux en savoir plus sur l'accident. C'est le point de départ. Dès qu'on a le rapport on le passe au peigne fin.

Son lieutenant consulte son écran :

— ça tourne toujours...j'attends les résultats...

La jeune femme avait l'air de ne plus tenir debout. Il était vraiment tard, elle voulait se faire un dernier café pour tenir le coup.

— Je vais en reprendre un petit...

Elle demande à son boss s'il en veut un par politesse. Elle se met en marche vers la machine à café à l'étage pendant que le capitaine continue de contempler le tableau blanc.

Devant la machine à café à l'étage, Sanchez se sentait épuisée. Autant qu'on puisse l'être à 02H45 du matin. Elle attendait que son expresso termine de remplir sa tasse. Elle songeait à l'affaire. Au fond d'elle, elle savait que les faits étaient là. Le suspect avait agressé un agent de contrôle, un conducteur de train, pénétré dans la cabine du train en marche, simulé une bombe... Même si d'autres questions se posent, il y a tout ce qu'il faut pour la coffrer. Si elle avait été à la place de Tourrié, elle aurait écourté l'affaire au moment de trouver la fiole de Kétamine. L'ADN sur le foulard est aussi une preuve solide. Pourquoi ne voulait-il pas arrêter cette fille ? Cette folle ! Décidément, elle n'arrivait vraiment à cerner ce type. En même temps, sans poursuivre cette enquête elle n'aurait jamais vécu toutes ses choses avec le capitaine. Des questions. De l'espoir. L'intimité fragile, mais enfin accessible de son mentor. La proximité malgré leurs disputes. Le privilège de faire équipe avec lui. Son odeur... Sa peau... Sa peau ? Le capitaine l'avait rejoint dans la salle sans qu'elle ne le remarque. Il pose sa main sur son avant-bras pour l'aider à retirer son café de la machine.

— Tu ne vas pas le boire?

Il recommence, se dit-elle. Il vient encore une fois de l'effleurer, et une fois de plus elle en était toute chamboulée. Comme lorsqu'elle était adolescente. Quand son petit cœur d'artichaut s'embrasait à tort, à chaque geste insignifiant de ses amoureux de l'époque.

— Euh... Si... Non... Tu le veux ?

Elle bredouille, encore sous l'effet du contact de sa peau. Son patron lui répond d'un air amusé :

— Non je m'en fais un. Tu en as besoin visiblement.

Elle se rend compte qu'elle est seule avec son fantasme ambulant dans le commissariat vide. L'idée de lui faire l'amour là, de

suite, à même le sol, devant la machine à café lui traverse l'esprit une seconde. Il pourrait lui demander n'importe quoi. Elle ne pourrait pas refuser. Son désir l'envahit, elle voudrait le contenir. Consciente que sa relation est inappropriée, au moins autant que le lieu. Elle se rapproche de Tourrié qui observe d'un air fatigué son gobelet en train de se remplir. Son petit cœur de gamine s'emballe. Elle hésite. Puis franchit le pas. Elle lui attrape la main en douceur, se met sur la pointe des pieds et lui adresse un doux baiser dans la nuque. Il se retourne et la repousse d'un coup. Il s'incline pour regarder nerveusement les couloirs et les bureaux vides. Il recule d'un bon mètre

— Putain ! T'es malade où quoi ?! Ne refais jamais ça !

Il avait l'air très contrarié. Elle l'avait tenté. Elle avait tort. Tort de laisser parler son cœur. Il n'était pas sur la même longueur d'onde. Elle venait de prendre le risque d'être repoussée une nouvelle fois sans penser réellement qu'il allait lui refaire le coup. Elle était dans l'erreur. Sans un mot elle déposa son café, et rejoignit sur le champ le bureau de Tourrié où elle avait entreposé ses affaires. Son insigne et son arme, elle les laissa sur le bureau. Elle y récupéra sa veste, l'enfila et regagna la sortie, les larmes aux yeux. Ce jeu de chaud et froid l'avait une fois de plus foutue en l'air. Elle ne comprenait plus. Il fallait qu'elle prenne l'air. Elle est fatiguée, lassée des montagnes russes affectives. Elle quitta le commissariat à pied, et s'alluma une cigarette sur le trottoir. Laisant s'échapper une volute blanche dans le froid et le noir.

Un milieu d'homme, des dizaines de collègues, certains plus que charmants. Plusieurs lui faisaient la cour depuis le premier jour. Ses amis, les amis de ses amies... Elle connaissait au moins 50 ou 60 hommes disponibles, et il fallait qu'elle tombe raide dingue du plus cruel de tous. Elle s'en voulait de ne pas avoir vu clair dans son jeu... Elle n'était peut-être qu'un passe-temps pour lui. Peut-être qu'une parmi des dizaines d'autres femmes. Cette idée... Elle ne le supportait pas. C'était plié, il fallait qu'elle démissionne sans attendre.

La jeune femme marcha énergiquement sous le coup de la colère dans les rues désertes. Elle entendit soudain un véhicule remonter à sa hauteur. C'était le capitaine. La vitre se baissa.

Les apparences

— Allez monte !

Elle le toise et continue à marcher.

— Je suis fatiguée de ton petit jeu ! Je démissionne !! C'est FINI
TOURRIE !!! TU ME LÂCHES OK ?!

La voiture avance nerveusement de quelques mètres. Le frein à main est tiré, la berline est en travers pour lui barrer la route. Le capitaine descend et croise ses bras sur le toit.

— C'est un ordre !

Elle s'arrête, tire une dernière fois sur la cigarette en le défiant du regard. Et monte à contrecœur avec son supérieur. Ils repartent une nouvelle fois dans l'obscurité. Tourrié restait silencieux et concentré. Elle était épuisée et encore en colère. Il passait de rue en rue sans broncher, elle regarde dehors sans trop se poser de questions. Trop exténuée pour réfléchir. Elle remarque juste qu'elle ne connaît pas bien le quartier et qu'aucune rue ne lui semble familière. Bientôt elle serait totalement perdue. La jeune flic tourne la tête vers le conducteur. Elle veut lui demander où ils se trouvent, mais il pose l'index sur la bouche et accompagne son geste d'un :

— Tssss... Détends-toi...

Il coupe le contact, tire le frein à main et éteint les feux. Elle sort de la voiture en examinant autour d'elle pour tenter d'identifier l'endroit, sans toutefois y parvenir. Elle ne reconnaissait absolument pas cette rue. Il ouvre la grande porte en bois en bas de l'immeuble et la prend par la main. Son petit cœur de gamine était reparti comme à chaque fois que sa peau était en contact avec la sienne. Son boss la tenait par la main, la fatigue n'est plus là. Ils montent tous les deux en silence les vieux escaliers de cet immeuble ancien. Il ouvre la porte dans la pénombre et l'attire dans le noir.

Le capitaine chuchote

— Entre Stéphanie...

Puis il l'enlace et lui offre un baiser langoureux dans le noir. La jeune flic sent son corps s'embraser malgré elle, une fois de plus sa respiration s'accélère, une fois de plus elle se retrouve fébrile. Elle ressent les palpitations, le désir incontrôlable. Sa peau en éveil. Ses sens à l'affût des moindres gestes de son supérieur. Elle est sa chose. Elle est le feu, il est sa glace. Elle est liquide, il est solide. Elle serait la meilleure partenaire qu'il n'ait jamais eu. Une fois de plus elle était prête à tout. Allait-il abuser de sa faiblesse une nouvelle fois ? Lui donner un peu de plaisir, beaucoup d'illusion et l'abandonner froidement en claquant la porte de la voiture ? Peu importe... Elle aurait dérobé quelques minutes d'intimité avec lui et tant pis pour son petit cœur d'artichaut. Il étreint et lui susurre à l'oreille...

— Tu te fis encore trop aux apparences. Pas assez à ton intuition.

— Pardon ?

Il lui caresse délicatement la joue dans le noir :

— Que te dit ton intuition ?

Elle réfléchit un instant. Elle hésite à lui dévoiler le fond de sa pensée. De peur de faire voler en éclat l'infime chance que tout ça se passe sans accro. Puis finalement, elle se lance

— Mon intuition, me dit... Que tu es charmant... Que tu es redoutable... Que je ne te cerne pas... Que je vais une fois de plus succomber... Que je craque, sans pouvoir me contrôler.... Que ça va être magnifique... Que je vais me sentir aimée... proche de toi... et que tu vas une fois de plus jouer les psychopathes. Que tu vas m'abandonner ensuite... Que je ne vais pas supporter ton indifférence, ton jeu de manipulation... Que je ne suis sans doute pas la seule... Que je ne te comprends pas ... Bref... Que je vais souffrir et finir par te maudire.

Sans répondre, Tourrié allume la lumière. Ils étaient tous les deux au milieu d'un petit salon au parquet vieilli. La pièce était bourrée de livres, de bandes dessinées, de croquis et de disques vinyles. Une guitare trônait même à côté du canapé beige. Une ambiance intime à laquelle viennent s'ajouter les bougies qu'il place au-dessus de la télévision, sur la table basse style colonial et sur la commode ancienne. Un chaton gris vient se frotter à elle en passant entre ses jambes. Il ronronne alors qu'elle le caresse un instant. Le petit félin vite lassé des caresses retourne jouer avec une capsule de café usagée. Puis Tourrié revient pour l'attraper doucement par les mains. Enfin il la guide lentement vers le canapé. L'homme attrape deux verres et lui demande :

— Café ou whisky ?

— ... J'hésite...

Tourrié prend la décision pour elle, remplit généreusement les deux verres d'alcool. Sans pouvoir se contrôler il en fait couler la moitié à côté, manquant même de faire tomber le verre. Il s'assoit finalement à ses côtés sur le canapé et lui en tend un. Elle accepte le verre volontiers et n'attend pas pour commencer à boire. Il passe alors son bras derrière elle pour se détendre et commence à savourer à son tour le whisky.

— Bienvenue chez toi... Stéphanie

Étonnée par le fait qu'il l'appelle enfin par son prénom, deux fois en quelques minutes, elle ne manque pas cependant de rectifier l'erreur dans sa phrase.

— Chez toi, tu veux dire ?

— Il sourit.

Sans un mot il se lève, fouille dans sa commode et en sort une photo qu'il dépose sur la table basse tout en reprenant sa place dans le canapé.

— Sonia. Ma femme...

Stéphanie se crispe.

— Mais putain à quoi tu joues ?!

Le capitaine poursuit :

— Mon premier amour... depuis l'enfance... 15 ans qu'elle m'a quittée.

La jeune femme se ravise :

— Oh... Je suis désolée

— Rassure-toi, elle n'est pas morte... Elle vit depuis 15 ans en Nouvelle-Calédonie.

— Ah ?

—... Un soir après le service, j'ai retrouvé l'appartement vide... Aucun mot... Aucun appel... Rien.

Elle lui tient alors la main et penche la tête avec compassion.

Il termine son histoire :

— Puis j'ai vite découvert qu'elle vivait là-bas. Elle m'a bien fait comprendre que...

— Sans raison ?

— Les horaires... ? Le boulot... ? Moi ? Mon caractère de merde ? Peut-être tout ça à la fois...

Tourrié s'enfile une large gorgée et termine son whisky. Il dépose son verre sur la table. Se repositionne au fond du canapé et pivote vers Stéphanie pour lui passer la main dans les cheveux.

— Depuis, aucune femme n'a jamais remis les pieds ici. J'attendais juste la bonne... Quand je t'ai vu débarquer dans l'équipe j'ai immédiatement craqué. Tu as passé le pas de la porte et j'ai senti... Je sais pas... je saurai pas l'expliquer... Comme si je te connaissais depuis toujours... Comme si c'était écrit... Puis on a dû travailler ensemble. Te driver, te conseiller, t'engueuler... Souvent aussi... Tout ça a nourri mon désir... Mais je savais que ce n'était pas bien. Inapproprié. Tu pourrais être ma fille, je pourrais recevoir un blâme, je pourrais me faire virer sur le champ... C'est compliqué... mais c'est plus fort que moi... Voilà tu es chez toi.

Il lui caresse doucement le haut de la main avec son pouce. Elle se penche légèrement pour appuyer sa tête contre son épaule. L'émotion l'étreint. Elle hésite un instant, de peur de briser la magie de l'instant, mais elle prend finalement la parole pour être bien certaine de ne pas rêver. Elle en a assez bavé pour aujourd'hui.

— Je comprends pas bien... Mais tout à l'heure... Et sur le parking... j'ai cru que... Tu m'as fait comprendre...

Et il répond tout net en lui coupant la parole.

— Stéphanie... J'ai résisté. Autant que j'ai pu. Partagé entre ma peur de te perdre et le boulot. Si tu savais. Il y a tellement de fois où j'aurais voulu de prendre dans mes bras. Te débarrer tout ça. T'expliquer ce que je ressens et tous les interdits qui m'empêchaient de t'aimer... Toutes les fois où j'ai pensé à toi dans ce même canapé... à en pleurer... à ne plus savoir quoi penser, faire ou dire... Puis tout à l'heure sur le parking... j'ai craqué, je n'ai pas pu résister. Une pulsion. Il fallait que je le fasse. C'est quand tu as commencé à... là j'ai pris peur. J'ai pris conscience qu'on allait trop loin. Et j'ai merdé. Je m'en suis voulu. Je m'étais juré de ne pas mélanger la brigade et le perso.

C'est pour ça que je ne voulais surtout pas de gestes ou de signes pendant le service qui pourraient laisser penser que...

Il prend une profonde inspiration, s'incline en avant sur le canapé et joint ses deux mains comme pour se repentir avant de poursuivre sur le ton de la confiance, adouci par le whisky :

— La vérité, c'est que lorsque tu as dit que tu démissionnais, et quand j'ai vu ton flingue sur mon bureau j'ai paniqué. Trop peur de te perdre. De plus pouvoir te voir. Te sentir. Là j'ai compris que je ne pouvais pas me passer de toi. Et tant pis pour les conséquences. Alors te voilà ici. J'aimerais que dans le service, personne ne l'apprenne et que tu restes discrète... Si possible... Je pense que tu peux comprendre... Mais en dehors du boulot... Je ne peux pas vivre sans toi... Je suis attiré... Raide dingue... Sans pour voir l'expliquer... C'est...

— Magnétique ?

— Magnétique...

Et il poursuit :

— Contrairement à ce que tu pouvais t'imaginer, je n'ai jamais eu d'aventures sordides sur des parkings ou dans des toilettes ou je ne sais où... Je n'ai jamais fait ça avant... J'ai eu envie de toi et je ne pouvais pas résister. D'ailleurs comment te résister ? Et c'est là où je veux en venir... Tu vois qu'il ne faut pas te fier aux apparences... Tu pensais à tort... je t'aime... Comme je n'ai jamais aimé personne.

Elle sentait une apaisante vague de chaleur dans le ventre. Elle souriait comme quand elle était petite en vacances au bord de la mer. Et elle se sentait tellement heureuse. Elle n'a d'ailleurs jamais été aussi heureuse de toute son existence... Tout ce qu'elle voulait entendre, mais qu'elle n'osait pas imaginer. Tout ce qu'une femme désire. Un amour sincère. Une passion ardente. Un sommet atteint après de nombreux efforts. Des mots qui enivrent, une sincérité touchante. Un instant vrai. Beau. Elle pose sa main sur son torse, tous les deux s'inclinent lentement dans le confortable canapé. Le whisky avait sérieusement entamé leur capacité à discuter. Il lui effleure le front. Elle lui susurre dans un sourire béat

— Les apparences...

Il lui répond avec un petit baiser sur le front :

— L'expérience...

Elle lui délivre un petit baiser sur son torse, et les deux équipiers

restent un moment immobiles sur le canapé suspendus par l'amour. Elle se cale tout contre lui, savourant son souffle. Avec un large sourire. Sa tête ondulait lentement avec la respiration réconfortante du supérieur qu'elle adule tant. Il lui caresse toujours les cheveux, et elle, le torse en effleurant ses doigts sur sa chemise légèrement déboutonnée. La jeune femme lui demande :

— C'est vrai que tu ne peux pas me résister ?

— ... Impossible de te résister...

Elle l'embrasse langoureusement. Il la retient délicatement et lui indique avec bienveillance :

— Je ne t'ai pas fait venir ici pour le sexe... Juste pour te rassurer et te parler.

— ... L'un n'empêche pas l'autre...

Il lui offre un large sourire. Il se redresse et l'aide à s'allonger totalement sur le canapé. Il lui donne un tendre baiser tout en la déshabillant lentement. Elle commence à respirer un peu plus fort, dans un souffle tiède et suave. Son supérieur lui ouvre le chemisier, effleure sa poitrine. Elle s'électrise. Il dégrafe son soutien gorge et parcourt le galbe de ses seins en les embrassant tendrement. Elle lui caresse le crâne et attrape ses cheveux alors que les baisers enflamment son corps. Elle se voûte et creuse un peu plus son dos lorsque la bouche de son chef effleure délicatement son nombril. Il glisse son index sous l'élastique de sa petite culotte pour la retirer tout en s'enivrant de son parfum de lessive et de vanille. Il s'approchait dangereusement, elle s'abandonnait totalement à son mentor en écartant les jambes. Elle respire de plus en plus fort. Elle est confortablement allongée sur le grand canapé et se tord de plaisir sous les premières caresses de son supérieur. Elle ressent la barbe mal rasée, la chaleur de sa respiration. La pulpe de ses lèvres. Elle remonte ses mains dans les cheveux du capitaine pour lui maintenir la tête alors que tout son corps tremble sous le prodigieux oral qu'entame son supérieur. Elle ne tient plus, et pose la main sur le front de son amant pour éloigner un peu sa tête. Elle se retourne pour lui offrir ses reins et lui souffle

— Viens...

Alors qu'elle étouffe ses cris dans un des coussins du canapé et qu'elle s'agrippe du mieux possible à l'accoudoir, Tourrié lui caresse le dos en se délectant des merveilleux mouvements de sa partenaire. De

cet instant superbe où le cœur et la chair ne faisaient qu'un. Il en avait tellement rêvé. Il avait tant espéré. Loin des peurs et de la pression. Juste son amour. Son corps qui ondule en épousant ses courbes. Les hanches de la jeune Stéphanie soulignées par le jeu de la discrète lumière offerte par les bougies. Lorsque l'une d'elle s'éteint à proximité du téléviseur. Soudain, il se focalise sur le reflet du corps et du visage de Stéphanie sautant sous la force de ses coups de hanches à travers l'écran noir de la télévision. L'idée de la voir reprendre son souffle à quatre pattes depuis un autre point de vu excite le capitaine au plus haut point. Hissant rapidement son désir à des sommets, et écourtant leur séance torride. Les deux partenaires restent dans le noir, tendrement enlacés, l'un contre l'autre et s'endorment en quelques secondes exténués par ce dernier effort, enveloppés par l'amour.

Une paire d'heures venaient de passer. Elle tente de se redresser dans le canapé, mais réalise qu'il est vide. Il fait encore nuit. Elle se lève, encore vaseuse. Se cogne contre la table basse sur laquelle étaient restées les clés de l'appartement. Elle regarde dans la chambre sans y trouver son partenaire. Elle avance à tâtons vers la cuisine et allume pour y voir. La machine à café est en marche, il est encore fumant. 2 tasses sont rangées sur la table. À côté de l'une d'elle, Tourrié a déposé un mot

« Le reflet ! Rejoins moi au poste A + ma belle ! »

Elle ne manque pas de se rappeler que le service avait déjà repris et que son nouvel amant avait déjà endossé son costume de capitaine. Que la douce parenthèse aura décidément été trop courte. Au moins sur ça, il ne mentait pas. Elle retourne dans le salon pour extirper de la poche de son pantalon abandonné au sol, son paquet de cigarette. Elle revient dans la cuisine, ouvre la fenêtre et se grille la blonde du matin. Elle se sert une tasse de café, l'avale d'un trait. Elle file sous la douche pour se rafraîchir, saute dans sa tenue, ramasse les clés dans le salon et quitte l'appartement. Elle dévale les marches de l'immeuble et déboule sur le trottoir, les cheveux encore trempés, la mine fatiguée. Mais heureuse. Pas pour longtemps. Il avait pris la voiture, et il fallait qu'elle rejoigne le commissariat par les transports en commun, la journée débutait bien.

Elle arrive au poste avec un peu de retard. Elle traverse le service pour retrouver Tourrié dans son bureau la tête rivée sur l'écran de la télévision. Son nouvel amant se retourne à son arrivée

— Ah ! Stéph... Sanchez ! Houla!... La nuit a été courte non ?
Il lui envoie un clin d'œil discret, mais espiègle.

— Capitaine...

Il est en train de passer en revue les vidéos de Rachel avec un niveau de zoom élevé. Il met sur pause et donne le téléphone très endommagé retrouvé près du corps du Julien.

— T'as oublié de l'allumer pour voir si on pouvait en tirer quelques choses. Tu t'y colles maintenant !

— Moi je viens de m'apercevoir que le disque dur du caméscope contient 3 partitions de vidéos. Je suis loin d'en voir la fin.

Elle s'exécute immédiatement et fonce à son petit bureau. Elle se précipite sur son chargeur de téléphone qui est généralement dans son premier tiroir. Elle le branche puis examine son ordinateur le temps que le mobile charge un minimum pour l'allumer. À l'écran, plusieurs résultats étaient remontés dont le fameux dossier du 12/06/2014. Elle lance immédiatement l'impression. Le temps que le rapport s'édite, elle tente de mettre sous tension le téléphone de Julien maintenant alimenté. Il était, comme elle pouvait s'y attendre, verrouillé par un code PIN. Elle n'aurait que trois essais. Le tactile semble encore fonctionner, mais l'écran est très abîmé. L'affichage détérioré. Difficilement lisible, mais suffisamment pour entrer le code.

Elle tente une première fois l'incontournable

Entrer code PIN « 0000 »

Et valide.

Information : « Code invalide »

Plus que deux essais, elle essaie

Entrer code PIN « 1234 »

Et valide.

Information : « Code invalide »

Dernière tentative. En cas d'échec, il lui faudra le code PUK et sans doute l'aide des experts. Elle n'avait pas le temps d'attendre et s'essaie dans une ultime tentative

Entrer code PIN « 35473 (Élise)»

Puis valide.

Information « Code valide. Bienvenue ! »

Le téléphone s'active immédiatement. L'affichage est vraiment altéré, les nombreuses fissures dues au choc gênent la lisibilité. Mais le mobile continue de s'initialiser recherchant une antenne relais à proximité pour se connecter au réseau cellulaire. Il émet un bip correspondant à une notification de message envoyé. Instantanément, le téléphone d'Élise, posé sur le bureau de Sanchez, vibre et émet le son d'une notification à son tour. Il était encore allumé et stocké avec les autres éléments de l'enquête. Le Smartphone de Julien venait-il de lui transmettre un message ? Le lieutenant attrape le téléphone de la suspecte et consulte la boîte de réception.

« 1 nouveau message »

Quoi comme incident ? Je monte au Pech pour te regarder parti...

Suite au message reçu d'Élise à propos de l'incident, Julien s'inquiète. Il va la rappeler en arrivant. Mais son pouce ripe sur le bouton de réponse. Tant pis, il lui écrit vite fait, une main sur le volant. Elle sera contente de le savoir là haut...à leur endroit. Il termine de saisir son message, lorsque le mobile lui échappe des mains et glisse sous les pédales.

— Merde ! Quel con !

Il tente de le récupérer le mobile au sol. Mais n'y parvient pas.

En relevant la tête il voit le platane. Trop tard, il n'a pas le temps de freiner. Pas le temps de braquer...

Le sang de Sanchez se glace. Un frisson lui parcourt le dos. Il utilisait son mobile en conduisant. Elle lui avait demandé de le rappeler. Il était entrain de lui répondre. Il montait la regarder partir depuis les coteaux. Il devait se presser pour ne pas la rater. Cet homme était mort en répondant à sa petite amie.

L'imprimante à côté d'elle vient de cracher la dernière page du dossier de l'accident. Elle abandonne le téléphone de Julien sur le bureau et consulte le rapport encore tout chaud. Elle débute son immersion dans cet accident sur la voie publique. Un triste face à face sans pouvoir freiner impliquant les occupants de deux véhicules sur la moyenne corniche de Nice. Identification des individus pris en charge aux urgences. Statut marital, date et lieu de naissance, résumé et constat de l'accident. La perforation de l'abdomen d'Éric. La blessure à la gorge d'Élise. Les commotions cérébrales du conducteur. Julien était effectivement noté comme conducteur du véhicule accidenté. Il transportait sa petite amie et son beau frère. Sanchez continue de parcourir les pages du rapport, et prend connaissance des notes et rapports médicaux annexes autour de l'état des victimes. Le pronostic vital engagé pour Éric puis son état stationnaire dans le coma.

L'expérience

23 Mai - 23h30

Les plis aléatoires du satin noir reflètent la lumière de la pièce. Son corps bouillant transpire légèrement. Allongé seul dans le grand lit, il caresse les draps soyeux et contemple les fesses magnifiques de cette superbe inconnue rencontrée quelques heures plus tôt, qui se dirige vers la salle de bain. Il pose la main sur son torse. Son souffle est encore haletant. Il est très satisfait de sa prestation. Elle a l'air comblée aussi. Il lui avait tout fait, il avait tout donné. Il revoit ses cheveux blonds et fins qui lui frôlaient le nez pendant qu'elle ondulait habilement sur lui. Il se rappelle sa poitrine qui se frottait contre son torse lorsqu'ils s'étaient assis pour pimenter les choses. Son dos noueux, le creux de ses reins, lorsqu'il était derrière. Les gémissements et ses griffes plantées dans le dos. Quel bon moment. Il se retourne à plat sur le dos, cale sa main derrière la tête et s'observe dans le large miroir fixé au plafond. Il admire le contraste entre son corps pâle et le drapé noir brillant.

Soudain, une sensation désagréable s'empare de lui. Une vague angoisse, une anxiété diffuse. Et s'il venait de commettre une énorme erreur ? Sa femme. La pauvre, si elle apprenait l'épouvantable vérité. Si elle le savait là, avec cette magnifique jeune femme. Si elle se doutait un instant de ce qu'il vient de faire... Ces pensées s'arrêtent lorsque la splendide créature ressort de la salle de bain entièrement nue. Son parfum de jasmin embaume la pièce. Elle s'approche lentement au bord du lit, se penche vers lui et elle sourit.

— Heureux mon champion ?

— T'es une vraie tigresse...

Elle se redresse. Et lui, en profite pour se recouvrir avec le drap. Lorsque soudain il reçoit dans le visage son pantalon, sa veste de costume et toutes ses affaires. Étonné, il regarde sa partenaire qui reste plantée debout à côté du lit.

— Tu t'habilles et tu te casses.

— Mais, je pensais que... ?

— Bouge-toi !

Incroyable. Il ne s'était jamais imaginé se faire jeter comme un mal propre par cette bimbo dont il ne connaissait pas l'existence quelques heures plus tôt. Peut-être était-elle mariée elle aussi et ne voulait pas s'attacher ? Il se disait que, sur le principe, c'était sans doute mieux ainsi. Mais elle interrompt dans sa réflexion alors qu'il est entrain de reboutonner sa chemise et qu'il est sur le point d'enfiler son pantalon.

— Regarde par ici gros malin ! Fais-moi un sourire.

— Merde ! Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Tout est filmé mon champion du porno...

Elle pointe du doigt en direction du caméscope et continue, sûre d'elle :

— Je pense que ta femme sera ravie de savoir à quel point tu aimes me bouff...

Il lui saute à la gorge afin de lui plaquer la main sur la bouche pour qu'elle se taise.

— Non !! Ferme-la !

La belle blonde le repousse. Elle éteint la caméra avec sa petite télécommande et poursuit d'un ton beaucoup plus autoritaire :

— Tu as une semaine. 3 000 €. Ou ta femme verra comment tu passes ton temps loin d'elle.

L'homme se fige, angoissé par le chantage qu'il vient d'entendre. Le piège vient de se refermer. Il est coincé. 3 000 € ce n'est même pas son salaire. Où trouver une telle somme en une semaine ? Il allait devoir taper dans les économies de son couple. Sa femme allait forcément s'en apercevoir un jour où l'autre. C'était l'impasse.

— Écoute... tu fais erreur. Je ne suis pas un homme d'affaire. J'ai pas cet argent !

— Tu es bien marié, tu as bien un petit pavillon à...

— Oui je suis marié ! Mais Merde ! Je suis pas dans le business. J'ai

frimé ! J'ai dit ça pour te séduire et te... J'ai pas une telle somme !

Elle le regarde sans se démonter, et lui lance :

— Qu'est-ce que ça change ? À part que tu es le premier tocard qui entre dans mon lit. 3000 € ou ta femme visionnera en haute définition tes exploits.

Il se précipite vers le caméscope en hurlant :

— Mais t'es une salope ! C'est pas possible !

Elle lui empoigne le bras et annonce très sûre d'elle :

— Allez bouge maintenant. Le flux vidéo est dupliqué en direct sur un serveur en ligne. Inutile de vouloir détruire la vidéo. C'est trop tard. J'en ai déjà plusieurs copies. S'il m'arrive quelque chose... Elles seront diffusées via internet.

— Petit rappel des règles gros malin : Un jour de retard dans le paiement...et je balance la vidéo à ta femme. Si tu tentes quoi que ce soit, les flics auront ta tête bien en évidence sur une vidéo dans laquelle tu viens de me culbuter... Casse-toi ! J'ai rendez-vous avec mon prochain pigeon dans 20 minutes

Tourrié toujours dans son bureau, consulte les vidéos en restant très concentré. Focalisé sur le détail. Il scrute et analyse chaque scène. Il met sur pause, revient en arrière. Zoome, puis sans résultat, accélère jusqu'à la vidéo suivante. À la recherche d'un visage, d'un indice, d'un déclic qui lui parle. Son intuition... Il a toujours fait confiance à son pif. Et précisément, son flair lui indique d'examiner les images encore et encore. Il navigue de scène en scène. Toujours plus ou moins le même scénario. Presque toujours la même durée. Et souvent la même fin.

30 Mai - 21h50

Le garçon habillé en costume trois-pièces traverse la salle comble, transportant l'élégante assiette jusqu'au milieu du restaurant. Seule, assise à sa table tenant un verre d'un superbe merlot dans la main droite, elle lui sourit poliment et l'invite à déposer l'assiette. Le garçon annonce

— Votre coulant au chocolat et sa glace caramel beurre salé. Bonne dégustation.

— Merci, vous êtes adorable.

En voyant le chef-d'œuvre dressé sous ses yeux, elle n'a aucun regret. Un dessert gourmand. Pour une gourmande. Elle prend sa cuillère afin de vérifier la cuisson parfaite de l'extérieur du fondant. Une fois que la cuillère brise la croûte, le cœur chocolaté coule généreusement. Elle en porte une part à la bouche et se délecte du goût intense en chocolat noir. Le coulis est exquis et la glace artisanale au caramel beurre salé adoucit à merveille l'amertume du cacao. Une balance parfaite, une belle harmonie dans la bouche. Elle se régale. Elle n'entend pas les pas pressés sur la moquette rouge. Un homme vient de pénétrer dans le restaurant. L'individu prend place en face d'elle et l'observe savourer son dessert. Il a l'air nerveux, soucieux et dépité. Il tapote nerveusement son index sur la nappe impeccablement blanche, puis retire une enveloppe de la poche intérieure de sa veste. Il la dépose entre les serviettes. Puis la fait glisser jusqu'à elle. Elle lève la tête et sourit franchement avant de s'en emparer. Lui regarde la salle bondée, il a l'air très préoccupé.

— 3 000 €. C'est tout ce que j'ai. Maintenant tu me fous la paix !

Elle termine de scruter le contenu de l'enveloppe et de compter discrètement avant de l'insérer dans sa pochette de luxe.

— Non trésor... Tu n'y es pas du tout. Ce n'est que le début. Le prochain versement est de 7 000 €. Tu as 15 jours.

L'homme bondit de sa chaise à l'annonce du prochain rendez-vous. Toute la salle se retourne sur lui après son geste trop vif et inattendu. Amusée, elle prend une nouvelle cuillère chocolatée et réplique :

— Quoi ? Ici ? Tu voudrais m'agresser devant tout le monde ? Tsss... Tu es plus malin que ça...

Mal à l'aise, il se rassoit et lui lance les dents serrées :

— Non mais espèce de pouffiasse ! Ça va durer combien de temps cette merde ? J'ai plus rien à te donner ! 3000 € c'est tout ce que j'avais !!

— Rémy... Dans 15 jours. Si je n'ai pas ton versement de 7 000 €. Ta femme te verra sous ton meilleur profil. Je pense qu'elle appréciera de te voir à l'action en haute définition.

Elle reprend la dégustation de son sublime dessert. Lui reste là, assommé par la sentence qui vient d'être prononcée. Où allait-il trouver une telle somme ? Il était foutu. Elle relève la tête, s'essuie délicatement les lèvres et le fixe une seconde :

— Dégage.

Sanchez s'installe dans sa chaise de bureau et attrape son café. Elle continue sa lecture et prend connaissance des détails de chaque note de synthèse, chaque rapport annexe. Les circonstances, les lieux, les personnes impliquées. Les annotations des enquêteurs locaux. Lorsqu'elle en éprouve le besoin elle prend à son tour quelques notes, recherche des informations complémentaires à l'écran. Le commissariat s'anime peu à peu, les gars de la brigade arrivent au compte goutte, le matin se lève.

11 Juin - 8h00

Dans la salle de bain, elle termine de se maquiller, puis elle brosse ses cheveux ondulés. Elle se rend dans la cuisine où son petit garçon dévore sagement les céréales qu'il adore. Assis à côté de lui, son père comate, le regard perdu dans son bol de café. Elle décroche une liste qui était fixée par un magnet fantaisie sur le frigo et la pose

sur la table de la cuisine.

— C'est tout ce que tu as besoin pour Tom. Je sais que tu ne vas que chez tes parents, mais au moins tu n'oublieras rien avec ça.

L'homme fait glisser la feuille de papier du bout du doigt pour la retourner dans le sens de lecture. Sans un mot il prend connaissance des indications listées pour Tom. L'heure du coucher, le doudou attrité pour aller au lit. Celui pour la sieste. Le contenu de son goûter, le nombre de fois qu'il faut appliquer de la crème solaire, la casquette à lui visser sur la tête s'il vont dehors, la description du pyjama pour le soir.

— OK... Génial

L'homme semble las. Pendant ce temps elle attrape son cartable, enfila sa veste noire, y glisse son Smartphone dans la poche et s'approche de son mari pour lui glisser un petit baiser plein de tendresse.

— Tu fais bien attention à Tom mon chéri... Appelle-moi quand vous êtes arrivés. Passe le bonjour à tes parents et tu leur dis que je suis désolée... que je les aime fort et qu'on se verra dans 2 jours.

— Oui...T'en fais pas...ça va bien se passer...

Puis elle s'accroupit à côté de son petit garçon. Elle enlace, lui frotte le dos et respire ses cheveux qui sentent encore le bébé.

— Tu vas bien profiter avec Papa. Et puis tu vas voir papi et mamie. Maman ne peut pas venir, j'ai trop de travail. Tu as Papa rien que pour toi pendant deux jours... C'est génial ça !

— Oui maman ! Le train ça va être super !

— Je suis sûre que tu va adorer ! ... Bon mes amours, je dois y aller... Je suis très en retard... Je file ! Gros bisous, Bonne route... !

Elle se dirige vers la porte d'entrée, et avant de sortir, elle s'adresse une dernière fois à son mari

— Et tu m'appelles ? ... Promis ?... Je t'aime

— ...Promis... Je t'aime...

Le père termine lentement son bol de café et commence à ranger le petit déjeuner sous les yeux de son fils. Sans un mot il récupère la liste qu'avait préparée sa femme, et part dans la chambre pour placer les derniers bagages dans l'entrée. Dans le couloir, son

petit garçon lui demande

— C'est quoi ça papa ?

Il tenait une épaisse enveloppe en papier kraft.

— Tom ! Laisse ça !,
et il lui arrache des mains pour la glisser dans un des sacs entassés
dans l'entrée.

Tourrié, examine chaque scène et arrive au bout de la première série salace. Il prend conscience qu'il y a bien plusieurs heures de vidéos à visionner même en augmentant fortement la vitesse de lecture. Il lance cette seconde série et constate avec ce même sentiment d'incompréhension les séquences pornos de la victime. Le capitaine était en train de réaliser que Rachel était bien plus qu'une séductrice. Bien plus qu'une femme fatale. Bien plus qu'une fille facile. Il était face à un procédé presque industriel. Des dizaines et des dizaines d'hommes. Des dates très rapprochées. Souvent plusieurs par jours.

11 Juin - 19h30

La voiture de location s'arrête lentement sur le parking. L'homme descend, ouvre le coffre et en sort plusieurs gros bagages qu'il pose à terre. Il ouvre la portière à l'arrière, détache et fait descendre le petit garçon. Ils pénètrent tous les deux dans l'enceinte du bâtiment.

— Bonjour, je voudrais une chambre avec un lit double et un lit pour le petit

— Pour une nuit ?

— Oui s'il vous plaît

— Tenez, c'est la 16, au premier étage sur votre droite

— Merci madame

— ça vous fera 69 €. Par carte ?

— En espèce.

Et ils montent à l'étage pour déposer les sacs et valises avant de partir dîner. En fermant la porte de la chambre, le petit garçon interroge son père

— Mais on ne va pas voir Papi ?

— Non trésor. On ira demain.

— On est où Papa ?

— À l'hôtel. On va manger un bon hamburger puis tu files au lit. Ça sera notre secret ! Hein ? Demain j'ai une course à faire, et quand j'ai fini on part voir Papi et Mamie.

Le téléphone se met à sonner. L'homme le dégage de sa poche et fait signe à l'enfant de rester silencieux.

— Oui trésor ! Pardon j'ai oublié de t'appeler ! ...Ça va oui on a fait bonne route... Non Tom dors, le voyage l'a fatigué... On va partir manger avec mes parents là... Et toi ça va ?... Pas trop dur toute seule...?... OK... Bon je t'embrasse. Bisous mon amour...

— C'était maman ?

— Oui mon cœur.

— Pourquoi tu as dit que je dormais ?

— Elle n'avait pas beaucoup de temps...on la rappellera tout à l'heure... Bon on va manger ? Tu as faim ?

— Oh oui !!!

Tourrié, ne constate rien de probant et lance la lecture de la troisième série. Encore et toujours la victime, des hommes, le lit témoin de tout cette débauche. Le lit ? Le capitaine remarque que le lit est différent sur cette série. L'exposition et l'angle aussi finalement. D'ailleurs ce n'est pas la même pièce. Tourrié note que la victime a l'air moins sûre d'elle, bien que toujours très entreprenante. Qu'il y a moins d'hommes, à des dates plus éloignées. Et bizarrement les hommes n'ont pas tous le standing des dernières vidéos.

12 Juin - 16h15

Marchant sur le bord de mer, elle profite du temps magnifique pour flâner un peu avant son rendez-vous. L'air est chaud, elle se rafraîchirait bien avec une glace. Il la retrouvera sur la terrasse, elle le prévient par SMS tout en continuant d'avancer au milieu des passants. Décidément, c'est une excellente journée aujourd'hui. Tout s'est bien déroulé. Demain elle ira faire un peu de shopping. Mais avant toute chose, il faut préparer la soirée de ce soir. Elle attrape à nouveau son téléphone,

— Élise... ?

— Oui Rachel ! Je t'entends mal on roule avec Julien et Éric

— Ah OK, mais vous faites quoi en voiture ?

— On teste le nouveau 4x4 d'Éric ! ... il est monstrueux !

— Génial ! C'est le gros truc noir qu'il voulait ?

— Oui, tu verrais cette bête ! Im-pres-sion-nant !

— Mais je veux le voir ! Passez me récupérer en bas, j'ai un rendez-vous, j'en ai pour 10 min. On ira prendre l'apéro chez moi avant de sortir fêter ça comme il se doit !

— Je demande aux garçons... OK ! On fait demi-tour et on passe te prendre... On est là dans 20-25 min

— Super, à plus ! Faites vite !

À l'écran, la vidéo n'est pas datée. Il est impossible de savoir à quel moment l'enregistrement a été créé. Mais au fond de lui, le capitaine est persuadé qu'il y a bien deux périodes distinctes. La première durant laquelle Rachel paraît presque débiter, avec une fréquence moins soutenue, des scènes plus longues.

Et la seconde ère, où la victime est passée à une cadence infernale avec des attitudes précises, et des rapports très réguliers. Lorsque soudain, sur une des vidéos, dans le reflet d'un des miroirs au dessus du lit, le visage de l'homme épuisé dans les draps noirs lui parle. Le reflet. Il avait raison... Le capitaine appuie sur le bouton pause, s'approche de l'écran le plus possible et s'étonne

— C'est...pas...vrai... !

12 Juin - 16h30

— On va faire un petit tour en voiture mon chéri

— Super Papa ! On va où ?

— Se promener et voir une amie à papa... Après on reprendra la voiture pour aller chez Papi et Mamie

— Tu m'achèteras des bonbons ?

— On verra...si tu es sage

L'enfant sourit, pendant que son père termine de boucler consciencieusement le harnais de sécurité du siège auto à l'arrière du véhicule de location. Le temps était radieux, il faisait déjà très chaud en ce superbe après midi de Juin. L'homme jette sur le siège passager l'épaisse enveloppe. La portière claque et la voiture débute son trajet. L'odeur des pins et de la végétation se mêlent au chant des cigales.

Tom, son petit garçon de 5 ans, tranquillement installé à l'arrière de la voiture de location, reste silencieux et regarde le beau ciel bleu et la mer qui scintille. Il est bercé par le ronronnement du moteur, la musique en sourdine et les virages négociés tout en douceur. L'homme lance un regard inquiet sur le siège passager et son fils prend la parole à l'arrière

— Tu sais papa j'adore quand on est tous les 2.

Tout en conduisant il le regarde depuis le rétroviseur central pour lui répondre

— Moi aussi, j'aime bien. Il faudrait le faire plus souvent.

— Papa ! Papa ! Regarde le gros bateau sur le côté

Un grand yacht flambant neuf avait attiré l'œil du petit garçon, un autre regard dans le rétroviseur pour répondre à Tom.

— Quel beau bateau ! Quand papa ne travaillera plus dans le train, il t'emmèner...

— Papaaaaaaaaaaaaa !

Une énorme masse noire les percute de plein fouet à l'avant, côté conducteur. Le capot de la voiture se plie et se détache, le verre éclate. Le siège du conducteur s'arrache sous le choc et le père vient s'encastrier contre le tableau de bord. La voiture fait un tête à queue pour s'aplatir brutalement contre la paroi rocheuse. Le père est inconscient, gravement blessé au visage par un éclat de plastique provenant de l'habitacle. Il reste immobile, écrasé sur le volant, le klaxon hurle, son visage est couvert de sang. À l'arrière, le petit garçon reste inerte dans le siège auto. La tête penchée. Du sang s'écoule de son nez, de sa bouche et de ses oreilles.

Les secours dépêchés sur place découpent au plus vite la carcasse de la voiture et extraient le père inconscient pour tenter de le réanimer avant de le transférer à l'hôpital. Les pompiers placent le jeune garçon inconscient sur la civière, et ils le transportent d'urgence dans le hurlement des sirènes.

Sanchez ferme le dossier sèchement. Elle vient de réaliser.

— Putain il était en face!!!!

Elle court en direction du bureau de son supérieur. Et déboule sans frapper. Il se retourne. Et avant qu'elle n'ait le temps de prononcer le moindre son, il s'exclame :

— Le contrôleur s'est tapé Rachel... Regarde le reflet... !

Elle lui montre le rapport et balance :

— Il était en face dans l'accident à Nice avec Élise et Julien !

Ils se regardent une fraction de seconde et crient ensemble :

— Ils sont dans le même hosto... au même étage !!! Putain !!! On dérape !

Les deux flics prennent leurs armes, sortent du bureau et traversent le commissariat. Ils courent à perdre haleine sur le parking pour sauter dans leur voiture. Un bip pour la déverrouiller, et ils s'engouffrent dans la berline en une seconde avant de s'arracher, direction le centre hospitalier.

13 Juin - 18h35

Les bips réguliers résonnent dans la chambre froide et sans âme. Le son du frottement du drap rêche lorsqu'il tente de bouger les jambes l'emporte sur le fond sonore de la chambre médicalisée. Il tourne péniblement la tête en direction de la fenêtre. Le temps clair à travers la grande fenêtre l'éblouit et lui provoque une généreuse larme qui se détache du coin de l'œil lorsqu'il referme sa paupière pour slalomer le long de sa fossette à l'air libre et se diviser à l'orée de sa barbe aux poils drus. De l'autre côté de son visage, elle détache délicatement le pansement, retire en douceur la compresse accrochée à la plaie par le sang coagulé et le fil des points de suture. Elle examine la large cicatrice boursouflée et jaunit par l'antiseptique qui traverse la joue du patient. Elle nettoie la blessure

précautionneusement, et replace le bandage propre sur le visage tuméfié de l'homme étendu sur le lit d'hôpital. Elle contrôle les mesures des appareils autour de lui et ajuste le débit de la perfusion. Il ouvre un œil, et elle lui prend la main délicatement, s'assoit en douceur sur le bord du lit. Sa mâchoire était serrée et elle reste silencieuse de longues secondes. Les yeux de la jeune aide soignante étaient luisants, elle semblait vouloir contenir ses larmes. Elle restera assise de longues minutes sans bouger dans le silence. Et sans oser le regarder elle laisse la place au médecin qui pénètre dans la pièce. L'homme paraît froid, le visage fermé. L'air grave. Les regards des deux soignants se croisent sans dire mot. Elle quitte la pièce sans se retourner. L'homme s'approche au bord du lit et reste droit une seconde avant d'annoncer le terrible verdict :

— Je ne sais pas comment... Je suis désolé, nous avons tout essayé... Il n'y a plus rien à faire... Tom est... mort.

Les portières claquent. Sanchez met nerveusement le contact. Puis passe la première violemment. Tourrié se penche pour allumer le gyrophare. Dans un épais nuage de poussières et de gomme. Dans les hurlements du moteur et dans les crissements de pneus, les deux flics partent en direction de l'hôpital. Ils avaient peu de temps.

12 Juin – 16h40

Des formes allongées de passants. Des véhicules disproportionnés qui circulent lentement le long du front de mer. Le ciel bleu omniprésent et le revêtement du sol rejoignent l'image voûtée du bord de la table blanche dans un reflet totalement courbé sur le pied en verre de la monumentale coupe glacée qu'elle tient avec élégance entre ses doigts parfaitement manucurés. La base de la composition, un épais coulis aux notes de noisette mêlé à un

savoureux café frappé. Soutenant une fine couche de biscuits croquants faits maison. Une quenelle de glace et de crème fouettée parfumée d'un zeste de vanille des îles. Une écume au caramel lie l'épaisse crème chantilly composée de plis soyeux et onctueux qui se dresse en pièce maîtresse de l'impressionnant délice gourmand. Un fin biscuit feuilleté et une tuile croustillante défient la gravité au sommet. La cuillère se pose, emportant sur son passage une généreuse portion de crème qu'elle porte à ses lèvres entrouvertes. Les papilles prêtes à honorer le moindre arôme en bouche. Elle pose sa cuillère et baisse ses luxueuses montures solaires pour contempler un moment la merveilleuse journée ensoleillée et la vue dégagée sur la mer. Un œil sur son poignet, l'heure est largement dépassée.

— Quel idiot. Il ne viendra pas.

Ses jambes élancées et légèrement halées se décroisent. Elle consulte son téléphone mobile pour envoyer un message et le dépose dans son sac à main. Le garçon de café passe à proximité et elle le fait venir à sa table.

— L'addition s'il vous plaît.

Elle se sert une ultime cuillère composée de biscuits, de crème et de café. S'essuie délicatement la bouche et boit une gorgée dans le verre d'eau qui accompagnait sa commande. Elle dépose en espèce de quoi honorer confortablement la note et le pourboire du serveur. Puis elle quitte discrètement la terrasse pour s'éloigner au loin.

La voiture de police fonce à plein régime sur le bitume. Sanchez conduit comme une brute et fait le maximum pour arriver le plus vite possible. La patrouille atteint des vitesses folles. Le lieutenant au volant anticipe les réactions du trafic qui s'écarte sous l'autoritaire sirène qui crie toute l'urgence de la situation dans les rues. Ils ont très peu de temps. Élise et lui sont dans le même bâtiment. S'il est réveillé de son opération... Il est peut-être déjà trop tard...

14 Juin - 19h15

La porte de la chambre d'hôpital s'ouvre. Elle court vers le lit. Le visage rougit par les larmes. Lui reste là, groggy sur son lit médicalisé. Suspendu à tous les appareils qui sonnent régulièrement. Il est assommé par les antidouleurs, son bandage est encore en place. Elle fond sur lui pour s'effondrer dans un flot de larmes.

— Nooon!... Rémy... Mon amour!... Non !... Toooooom... !!!

Ils pleurent ensemble, sous les yeux des médecins dévastés par le drame que le couple traverse.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi tu es à Nice ?? Tu n'étais pas chez tes parents ?? Comment... ?... Tom!!... Nooon Tom !!! J'arrive pas à la croire !...

Le blessé pleure à chaudes larmes.

— Je... Je suis désolé...

Tourrié, ballotté par les secousses du véhicule s'accroche tant bien que mal à son siège. Sanchez prend les virages de plus en plus dangereusement. Elle dépasse sur des tronçons à risque. Le capitaine ne revient pas de la découverte de ce matin.

— Putain ! Il était dans le véhicule impliqué dans l'accident et couchait avec la victime...

Sanchez qui pilote rageusement la berline, renchérit

— Deux mobiles pour deux victimes... Comment j'ai pu rater ça ?! Je m'en veux putain !

— Comment ON a pu rater ça...

17 Juin - 10h00

Un homme en noir se lève. Le visage fermé, entravé par une large cicatrice. Il avance et s'installe devant le pupitre pour prendre la parole. Il regarde sur sa droite...sa femme dévastée, prostrée. Il regarde sur la gauche en direction du... Non. Il ne pouvait pas le regarder. Il s'essuie les larmes qui roulent sans interruption et débute son discours :

— Mon enfant... ma rose... mon petit Tom, c'est avec la plus grande tristesse que je prends la parole pour ce dernier chemin à tes côtés. Mon tout petit... toi qui vient de nous quitter. De me quitter à l'aube de tes 5 ans. Mon cœur est brisé, ma peine inconsolable. Ma haine bien trop grande. L' injustice... L'injustice de ton départ. Mon cœur saigne. Aucun père ne peut imaginer un jour devoir enterrer son enfant. Je ne trouve pas les mots pour qualifier les créatures qui t'ont arraché à notre amour. Ma voix est prête à me lâcher.... mais je peux te jurer que, face à cette injustice, je ferai front. Je serai digne. Je prendrai les devants. J'irai provoquer le destin. Pour toi. Te perdre était impensable, irréalisable. On m'enlève une part de moi, mes rêves et mon avenir s'évanouissent avec toi. Ma vie... ne ressemble à rien. Je suis transparent. Gris, terne. Un fantôme. Je me perds de jour en jour. Oh... Je suis désolé... je ne peux plus continuer... !

La voiture de patrouille répand la situation critique dans les rues au milieu du trafic. Sanchez pousse chaque rapport jusqu'à la zone rouge. Le compteur affiche des vitesses suicidaires. Le décor défile trop vite. L'engin vrombit et hurle, malmené par son pilote. Le véhicule traverse le flot de voitures à une allure infernale. Chaque virage est pris à la corde, chaque freinage est tardif, elle pousse la caisse au-delà de ses limites. Il faut regagner l'hôpital. Chaque seconde compte.

22 Juin - 11h20

Épuisée. Pas encore lavée. Les cheveux gras. Le teint gris. Dans son peignoir sale et en chaussons, elle descend lentement les quelques marches pour se rendre au rez-de-chaussée. Elle déambule au ralenti et sans motivation vers sa boîte à lettres pour relever le courrier. Complètement dévastée. Le regard hagard, vide. La mine fatiguée, les yeux bouffis, le geste las. Elle ouvre sa boîte et récupère les quelques enveloppes avant de regagner son logement. Avec toute la misère du monde sur les épaules, elle délaisse le courrier sur la table du salon. Une des enveloppes fait un bruit étrange au contact de la table. Piquée par la curiosité, elle s'en empare. Sans la moindre énergie, elle l'ouvre. Découvre un DVD avec une inscription au feutre

« La vérité »

Elle jette négligemment le disque sur la table et s'affale sur le canapé en se tenant la tête. Qu'est-ce qu'il pouvait encore leur arriver ? Elle soupire, au bout du rouleau. Puis elle trouve la force d'aller dans la cuisine. Se sert un café avec nonchalance. En trempant ses lèvres dans la tasse brûlante, elle hésite un instant puis décide d'attraper le DVD arrivé par courrier. Elle insère le disque dans le lecteur puis change de canal avant d'entamer la lecture.

Quelques secondes passent, c'est une chambre vide. La vidéo dépeint un lit vide également. On entend rigoler sur la gauche, puis une voix de femme. Toujours aucun mouvement à l'écran. Et soudain une blonde traverse la pièce sur la pointe des pieds en se déshabillant. Elle sourit et fait un signe aguicheur de la main. Comme pour faire venir quelqu'un. Un homme s'approche en déboutonnant sa chemise et en défaisant sa ceinture.

Sa tasse café tombe au sol et explose à ses pieds.

Sur l'immense télévision du salon, elle découvre son mari en plein adultère. Se vautrant dans la luxure avec une blonde bien plus belle et jeune qu'elle. Sa vie s'écroule pour la deuxième fois et elle s'effondre au sol dans le café et les morceaux de porcelaine.

Dans le véhicule de patrouille, Tourrié est envahi par un grand doute. Il reste silencieux un moment à côté de son lieutenant. Elle vocifère à travers la fenêtre ouverte, et fait de son mieux au volant pour continuer de les mener à l'hôpital. Elle s'en veut. Embarquée par les faits. Distracte par ses sentiments amoureux. Si jamais il arrive quelque chose à la pauvre Élise... Lui continue de cogiter. Le train de vie de la victime. Sa mort. Les vidéos hard.

— Et si elle faisait chanter tous ses hommes ?

— Bouge ta poubelle putain ! Mais tu vas me laisser passer oui ?!... ça explique son train de vie... les vidéos...

— il l'aurait tuée pour ça...

— Certains tuent pour beaucoup moins... Mais merde !! Il va bouger de là ? Laisse-nous passer !!

14 Juillet - 17h30

Il entre en boitant dans le salon, elle ne regarde même pas. Il s'installe avec beaucoup de mal à côté d'elle sur le canapé. Elle a l'air de se maîtriser difficilement, elle semble avoir beaucoup pleuré, son maquillage a totalement disparu en s'étalant sur les joues. Il tente de lui effleurer la main.

— Ne me touche pas !

Elle fait un signe de la tête en direction de la table basse et croise les bras. Il y trouve les relevés de compte. Il se penche difficilement pour attraper les documents qui attestent clairement que la plupart de leurs économies ne sont plus là. Il est foutu.

— Tu peux m'expliquer ?

—...

— Réponds-moi...

— J'ai des problèmes

— On est ruiné

—... J'ai pas envie de parler de ça. Laisse-moi...

— Comment on va finir de payer l'enterrement de Tom ?

— Écoute... Laisse moi faire le deuil de Tom... On va se débrouiller pour l'argent

Elle attrape l'épaisse enveloppe en papier kraft :

— Ne prononce plus jamais son nom... Ou je te crève... tu ne le mérites pas... Et ça ?! C'est quoi ça ?

— Tu l'as retrouvé...

— Ce n'est pas moi... Ce sont les pompiers... Dans une putain de voiture de location... à Nice ! »

— Je... Je...

— Tu ?? Tu ?? Tu quoi ? Tu peux m'expliquer ce que tu foutais à Nice ? Avec notre enfant ? Putain !

—...

— Je te croyais chez tes parents ! Mais tu m'as prise pour une conne !! Je t'ai eu au téléphone ! Tu m'as menti ! Oui Putain ! Tu étais à Nice avec Tom. Avec toutes nos économies !

— J'avais emprunté de l'argent à un ami... Je devais le rembourser...

— Mais arrête de me mentir ! Un ami qui te taille des pipes ?

—...

Excédée elle, le frappe rageusement sur l'épaule et allume la télévision pour lancer le DVD.

— C'est très instructif. C'est elle que tu es allé voir à Nice ? Tu as osé faire ça... Avec Tom... et il est...

—...

Elle attrape du canapé le doudou de Tom qu'elle avait pris avec elle.

— Je veux que tu tiennes le doudou de ton fils en regardant ça.

— Non...j'veux pas...

Elle se lève, lui balance violemment la peluche au visage et hurle :

— TIENS LE DOUDOU DE TOM PENDANT QUE TU TE REGARDES EN TRAIN DE SAUTER CETTE PUTE!!

—...

— IL EST MORT À CAUSE DE CETTE POUFIASSE !!! MORT À CAUSE DE TOI !!!

— NON !!!

Elle s'absente dans la cuisine une fraction de seconde et en revient avec un énorme couteau de boucher.

— Tu me dégoûtes... Je pourrais te tuer là sur le champ...

—... Ne... Ne fais pas ça...

— Je pourrais te frapper avec ça pendant des heures. Des centaines de coups de couteaux... Que tu te vides comme un porc. Mais même ça... Tu ne le mérites pas.

Il s'effondre sur le canapé alors que la scène se poursuit sur l'écran du salon, les gémissements en sourdine de la vidéo complètent en bruit de fond les sanglots désespérés du couple. Elle reste debout et fait nerveusement les 100 pas.

— Tu es un monstre... Doublé d'un connard stupide... Jamais je ne pourrais te pardonner.

—...

— CASSE-TOI !!! SORS DE MA VIE AVANT QUE JE TE TUE !

La circulation était devenue plus dense. Sanchez change de voie pour continuer d'avancer le plus rapidement possible. Elle zigzague pour se faufiler sans perdre de vitesse au milieu du trafic. Ils sont bientôt arrivés. La voiture donne de violents coups de freins et repart sur des accélérations rageuses. Elle force le passage dans le flot de la circulation. Comment en sont-ils arrivés là ? Comment se sont-ils

fait emporter par les évidences ? Comment sont-ils passés à côté ?
Pourvu que...

28 Août – 10h30

Elle s'installe dans le fauteuil du thérapeute avec beaucoup de peine. Paraissant tellement faible. Tellement déchirée. En pièces. Elle se recroqueville tout en croisant les bras. Ses yeux bouffis par des heures et des heures de pleurs ininterrompus.

— Madame Nicol, même si je devine la réponse... comment vous sentez depuis notre dernier rendez-vous ?

Elle ne répond pas et regarde la fenêtre en se pinçant les lèvres pour s'empêcher de fondre en larme une énième fois. Puis finalement, elle brise le silence en se passant les mains dans les cheveux.

— Ça sert à rien tout ça. J'veux pas en parler...

Le thérapeute insiste :

— Au contraire, il faut en parler. Essayons de donner du sens à tout ça.

Elle renifle, s'essuie le nez avec sa manche et se redresse :

— Donner du sens ?! Donner du sens ?! Je suis vide de sens. Vide d'envie. Vide au fond. Je me sens seule. Je n'ai plus de raison de me lever. De manger. De respirer. Je suis une douleur constante. Une ombre depuis sa mort. Une merde depuis sa trahison. Je suis rien. Je vais nulle part. Je sers à rien. Je supporte plus de vivre. Je suis écoeuré par chaque jour qui passe. Par l'horreur de chaque matin. Par l'injustice. Je suis impuissante. J'ai plus rien. Ma vie est un sombre désespoir. Je veux plus vivre. Quel sens je dois donner à tout ça ?!

— Il est parfois difficile de pardonner. Mais avec du temps... Vous savez, cela peut-être très libérateur.

— Pardonner ? Qui ? Quoi ? Je suis incapable de lui pardonner. De leur pardonner. Ni même de me pardonner. Je ne vois rien de

pardonnable ? Vous pardonneriez à ma place ?

— Je n'ai pas la réponse. Il faut vous recentrer et trouver un axe pour vous reconstruire. Nous allons travailler ces points... Pour avancer... Trouvez peut-être au fond de vous cet objectif pour vous relever. Pour vous projeter dans le futur.

— Un futur sans mon fils ? Sans mon mari ? Sans un sou ?

— Bon. Faisons déjà le point sur votre affect... Que pouvez-vous me dire sur vos émotions aujourd'hui ?

— Je suis dévastée...

— Poursuivez...

— J'ai mal... Ils me manquent... Tous les deux. Je suis épuisée. Fauchée. Je ressens beaucoup de haine. Et beaucoup de peine. Je suis déçue. Perdue. Amère. Seule. Abandonnée. Fatiguée. Je suis furieuse après lui. Après ce qu'il m'a fait. Je suis furieuse après moi de n'avoir rien vu venir. Je suis furieuse après la voiture qui a tué mon fils. Je suis furieuse de ne pas avoir su protéger mon bébé.

— Qu'est-ce qui, selon vous, pourrait apaiser vos colères ?

— Je n'ai pas la réponse.

— Êtes-vous certaine de ne pas avoir la réponse ?

— Vous... voulez entendre quoi ? Qu'au fond de moi ...je suis capable de trouver la lueur d'espoir pour avancer ? La force de pardonner et de recommencer à vivre ?

— Non, ce n'est pas ce que vous ressentez...

— Non...bien sûr... Au fond de moi je suis absolument furieuse !
... C'est ça !

Totalement en furie !!

Profondément haineuse !!!

Oui !!!

Je suis en colère !!

Je voudrais venger la mort de mon fils !

Les voir souffrir !! Les savoir morts !!! Leur enlever la vie !! Leur arracher les yeux !! Qu'ils brûlent tous !! Qu'ils crèvent en me suppliant !!

Oui !! Qu'ils me supplient et que je les pulvérise un à un!!

Que je puisse les piétiner et les casser en mille morceaux, comme ils

m'ont brisée !!
Que Tom me revienne !! Qu'il puisse me sourire encore !!!
Oui je veux le rejoindre !! Après tout, c'est le plus simple !!
Oui, monsieur le psy... Je broie du noir... Allez-y !! Notez ! Notez !!!
NOTEZ PUTAIN !! ÇA FERA JOLI DANS VOTRE CAHIER !!
Notez espèce de connard !! Avec vos questions débiles !
"Comment vous sentez vous aujourd'hui ?" Mais vous êtes déjà passé
par là gros con ?!

— Calmez-vous, je vous prie !

— Je me calme si je veux !
Je veux crever !! Oui crever !!
Vous trouvez ça bizarre ?!
Notez ça espèce de connard !!
Notez-le bien !
Notez que je suis folle de rage !!!
Notez aussi que je vous méprise !! Je vous emmerde !!! Que je me
demande ce que je fous assise en face de vous !!
Notez qu'au prix de votre consultation on aurait au moins le droit de
vous péter les dents ! Ah ah ah !!
Que mon enfoiré de mari... je veux qu'il souffre autant que moi !!!
Oh mon dieu.... !!

Et ses nerfs lâchent. Elle éclate en sanglots et implore :

— En même temps... je voudrais que rien de tout ça ne soit arrivé...
Qu'il m'aime encore !!
Je voudrais qu'il n'ait jamais sauté cette pouffe... Qu'il n'ait d'yeux que
pour moi !!
Je voudrais ne jamais avoir vu ses images !!!

Et dans son regard, l'étincelle resurgit :

— Et bizarrement... Lui arracher les testicules et lui faire bouffer me
soulagerait tellement !!
Je voudrais lui briser le cœur et me laisser aller avec le premier qui
passe... juste pour me venger!!!
Me faire prendre dans une ruelle sombre et qu'il y ait des photos !!
Plein de photos sordides !! Des tas de photos sales !!! Aussi
dégueulasses que cette vidéo !!! Qu'il ait honte à son tour. Un point
partout. Égalité !!
Juste par vengeance !! Qu'il déguste... Juste pour ne pas souffrir
seule !
Qu'il comprenne comme ça fait mal de se sentir trahie, humiliée !!!
Et par-dessus tout...

Vous...

Je vous hais avec votre air supérieur et condescendant !! Je vous emmerde avec vos questions de merde et votre vie tranquille!!!

Moi aussi j'étais bien comme il faut avant !!!

Je voudrais que vous arrêtiez de me regarder comme ça !!

Et surtout je voudrais vous coller mon poing dans la figure pour vous faire fermer votre gueule !!

Voilà ce que je ressens vraiment !!!!

On est content ?!!

Elle se recroqueville dans un état nerveux désastreux. Essoufflée de son envolée hystérique.

— Voilà. Là nous sommes dans le vrai...

— Je... Je suis désolée...

Elle arrache son manteau du divan et sort précipitamment du bureau sans poursuivre la séance. Laissant la porte grande ouverte derrière elle.

Il restait quelques centaines de mètres. La dernière ligne droite avant que les deux enquêteurs n'atteignent le parking du centre hospitalier. Elle prendra le chemin le plus court et larguera son partenaire devant l'entrée. Ils pourront monter en trombe pour intervenir et le stopper. Enfin... S'ils pouvaient encore intervenir.

28 Août 21h05

Besoin de te voir. 21H à la maison.

Il tape à la porte. Cette porte d'entrée qu'il connaît si bien. Il patiente quelques secondes et n'entend aucun bruit provenant de l'intérieur. Il sonne par acquis de conscience, et tourne la poignée. Elle est ouverte. Il entre sans faire de bruit dans le couloir. L'appartement est complètement silencieux. Il observe la cuisine dans laquelle il a déjeuné si souvent et l'observe vide. Il passe la tête dans le salon désert et perçoit un léger bruit. Comme un murmure. Ou plutôt un râle. Se pressant vers la chambre du petit, il hésite un instant. Il n'avait jamais repassé le pas de cette porte depuis sa mort. Il ouvre enfin la porte et la découvre nue, au sol à côté du petit lit.

Son corps amaigri se tord lentement, elle gémit sans aucune force. Le regard vide. Le visage humide. Elle pleure, bave. En totale détresse. Presque sans vie. À côté d'elle, plusieurs boîtes de comprimés traînent au sol ainsi qu'une lettre.

— Mon amour ! Oh Non ! meerde... Qu'est ce que tu me fais... !

Il plonge à côté d'elle, prend son pouls, écoute sa respiration très faible. Trop faible. Il place ses doigts dans la bouche pour retirer les derniers comprimés qu'elle n'a pas eu la force d'avalier. Puis il la positionne sur le flanc, enfonce ses doigts sur la langue au fond de sa gorge pour la faire vomir. Il presse sur l'estomac, et elle régurgite une importante quantité de médocs et de martini, à en croire l'odeur. Ce sera autant de cachets que son corps n'aura pas à encaisser. Il dégaine son téléphone et contacte les secours.

— Ils vont arriver... Ils sont en chemin mon amour... Reste avec moi !!

Il lui parle et lui caresse le visage pour la maintenir consciente.

— Mon cœur sois forte !... Ne t'endors pas... Ne me laisse pas... !

Elle ferme les yeux, les petites claquas n'y changent rien. Il s'effondre.

— Ne me fait pas ça !... Putain! Ne me laisse pas !... Reste avec moi !!

Ensuite tout va très vite.

Les secours arrivent en courant dans l'appartement. La prennent en charge. Il la regarde partir sur le brancard et la suit jusqu'aux soins intensifs. Il passera des heures et une partie de la nuit à son chevet.

Le temps qu'il faut. Jusqu'à ce que les médecins se veuillent rassurants.

Il peut alors prendre l'air et laisser retomber la pression.

Dehors, il demande une cigarette à une aide soignante qui prend sa pause. Il rend le briquet et tire généreusement sur sa clope. Il s'assoit sur le bord du trottoir et sort de sa poche la lettre qui était au sol à côté d'elle.

« Je n'ai plus la force de continuer. Je n'ai plus la force d'assumer. J'étais la plus heureuse des mères, la plus comblée des femmes. Je l'ai perdu. Je t'ai perdu. Aujourd'hui je ne suis plus rien. Il faut que tout s'arrête. Que j'arrête de souffrir. »

Sortie d'affaire, elle a réintégré sa chambre. Il s'est endormi à côté d'elle, sur le lit en la prenant dans les bras. Elle revient à elle lentement et se rappelle son terrible geste. Il est la première chose qu'elle aperçoit en ouvrant les yeux. D'une douce caresse de la main, elle réveille son sauveur qui l'enlace encore.

—... Merci...

— Dieu soit loué... je suis soulagé...

Tourrié saute de la voiture qui n'est pas totalement à l'arrêt et sprinte en direction des portes automatiques du hall d'entrée. En pénétrant dans le bâtiment, il fonce droit sur les ascenseurs, mais remarque un attroupement anormal en face. Il s'approche. Une infirmière vient d'être sauvagement agressée.

13

Vendetta

2 Septembre 17h15

Elle est debout, face à la grande baie vitrée dans le salon. Derrière les rideaux clairs baignés de lumière, elle reste un moment immobile, pensive. Son visage illuminé par la lueur extérieure. Les yeux dans le vague, plongée dans ses songes. Alors qu'elle est absorbée par ses pensées, dans son dos, à l'autre bout de la pièce, il arrive sans un mot. Timide et hésitant. Sur le pas de la porte, il l'observe. Elle a encore perdu du poids. Elle paraît si maigre dans son jean moulant et son chemisier trop grand. Il semble qu'elle ait fait un effort vestimentaire. Elle reprend sans doute un peu le dessus. Peut-être a-t-elle fait attention à sa tenue parce qu'elle savait qu'il devait venir ? En entendant la présence de son invité, elle lui demande sans se retourner

— Fais-toi un café si tu veux.

— Tu en veux un ?

— Oui. Sans sucre

Et il se dirige dans la cuisine pour mettre en route deux expressos. Elle le rejoint et reste adossée au montant de la porte en contemplant, tout comme lui, le café qui se déverse dans les deux tasses. Puis elle le regarde enfin dans les yeux.

— Merci d'être venu

— Merci de m'avoir appelé...

Les dernières gouttes tombent, et ils retournent s'installer dans le salon pour savourer l'expresso. Elle prend le canapé, il prendra le pouf pour rester face à elle. Chacun consomme sa tasse sans rien dire.

Quelques secondes passent dans un silence qui rend mal à l'aise.

Timidement, il rompt le silence,

— Tu as l'air en forme.

—... Tu dors où ?

Sans détour, elle vient d'entamer la conversation.

— Chez Fred et Sophie le lundi et mardi, Quentin le jeudi... Le week-end chez mes parents lorsque je suis là bas.

Elle boit son café en hochant la tête :

—... Et le reste du temps ?

Il a l'air très gêné.

—... Dans la voiture... D'ailleurs... Si je peux récupérer quelques affaires ?

Elle le laisse suspendu dans le silence un moment. Et ne répondra pas à cette question.

Puis elle se confie à voix basse.

— Merci pour la dernière fois... Je n'ai pas...

— C'est normal... J'ai cru te perdre... Tu vas bien... C'est le plus important...

— Je ne me voyais pas continuer...je ne voyais pas d'issue...

Il s'approche un peu et la regarde dans les yeux :

— Ne me fais pas ça... Je t'en prie... j'ai besoin de toi...

Et elle avoue en soupirant :

— J'ai aussi besoin de toi...

Elle se met à renifler, ses larmes commencent à revenir :

— Tu me manques...

— Laisse-moi revenir...?

— Je voudrais...mais j'arrive pas à te pardonner...

— Je me ferai pardonner... Je vais me repentir... ça prendra du temps.... Tout le reste de ma vie peut-être... Mais laisse-moi au moins essayer...

Elle s'essuie le visage et sèche ses larmes.

Il insiste :

— Je ferai tout pour que tu me pardonnes... tout ce qu'il faudra...

Elle relève la tête, le fixe un instant avec une lueur d'espoir dans les yeux.

Il venait de trouver les mots justes.

— Tout ce qu'il faudra... Tu es sûr ?

Sa foulée est vive. Elle allonge le pas sur le parking. Elle se presse pour franchir enfin les portes à l'entrée. Sanchez, essoufflée, rejoint son supérieur dans le hall principal du centre hospitalier. L'infirmière au sol est salement amochée. Prise en charge par ses collègues, elle raconte encore choquée, sa terrible agression.

Entre deux visites, elle passait dans le couloir menant à l'infirmierie. Un bruit inhabituel provenant de l'infirmierie attire son attention. Elle s'approche de la porte. Tombe nez à nez sur un patient qui était en train de dévaliser le stock. Comment était-ce possible ? Les deux enquêteurs n'avaient pas le temps d'approfondir. Juste avant de reprendre son chemin, Tourrié demande à tout hasard si l'infirmière a eu le temps d'entrevoir le type de produit dérobé. Encore sonnée, elle se souvient pourtant très bien :

— Des ampoules de 50 mg de Chlorhydrate de Kétamine soluble...

11 Septembre - 21h30

Il la découvre de dos. Nue, assise sur le bord du lit. Il s'étonnait de la voir fumer et surtout de l'odeur inhabituelle dans la pièce. Il contemplait son dos, ses muscles noueux, sa colonne dessinée très nettement. Elle regardait sagement la fenêtre. Il ne savait pas s'il pouvait. S'il devait. Il avait terriblement envie d'entrer dans la

chambre pour la retrouver au bord du lit. De la consoler. De la cajoler. Mais en avait-il l'autorisation ? Depuis... C'est vrai que cela fait quelques jours qu'elle semble aller de mieux en mieux.... Il hésite un moment pour finalement ne pas oser aller plus loin. Il pivote pour repartir vers le salon lorsqu'il entend :

— Ah mais ! tu es là ? ... Viens...

Il s'arrête net. Heureux qu'elle l'invite à entrer dans la chambre.

Mais encore sur la défensive, il s'explique :

— Je ne savais pas si...

Sans se retourner, elle tapote le bord du matelas :

— Mais non... Viens...là tout près...

Il passe le pas de la porte, fait le tour du lit en silence, découvre ce qu'elle tient sur ces genoux. Encore le doudou de Tom et une page arrachée sur laquelle certaines lignes sont entourées au feutre. Il s'assoit sans rien dire. Et elle se tourne pour lui sourire.

— J'ai fait le point... Tu sais... J'ai besoin d'aller de l'avant. Je me suis fixé un but... Tu m'as dit que tu étais près à tout pour que je te pardonne... et moi je veux essayer de te pardonner...

— Oui... Je veux vraiment me rattraper... qu'on avance ensemble.

— Te rattraper...

Elle répète d'un ton amusé.

Tirant une généreuse latte, elle lui tend ce qu'elle est en train de fumer.

Il constate que ce n'est pas une cigarette.

— T'en veux ?

Il ne dit rien et s'exécute pour ne pas la froisser.

Il tire sur le joint et tousse en évacuant la fumée... Il lui rend

— Non non... fini le.

Il regarde le pétard sans être emballé. Mais le termine tant bien que mal. Elle le débarrasse du mégot pour l'écraser dans le cendrier presque plein sur la table de nuit. Il l'interroge sur le contenu de la page qu'elle a sur les genoux. Mais elle laisse tomber la feuille par terre avec la peluche, se pousse en arrière pour se positionner au

milieu du lit et écarte les jambes.

— Viens...

— Tu es sûre ?

— Oui. Tu vas tout me donner. Tu vas me faire tout ce que tu ne lui a pas fait. Tout ce qu'elle a refusé de faire.

— Tu es sûre que ça va ?

— Elle incline la tête. Il est évident qu'elle est complètement stone.

— Tais-toi et viens... Viens je te dis !

Il la rejoint au centre du lit et sous l'effet de l'herbe ils allaient s'oublier dans un rapport totalement débridé. Il avait du mal à réaliser ce qu'il était en train de faire. Il avait enfin le droit de la l'approcher. La permission de la retoucher. C'était inespéré. Il pouvait à nouveau être tout contre elle. Il avance sa tête lentement entre ses jambes grandes ouvertes et il prend une seconde pour exprimer ce qu'il ressent

— Merci...

Elle ne répond pas et lui met une petite gifle.

— Pas devant...surprends-moi !

— Mais ça va pas ?

— Tais-toi et continue.

Et elle se penche légèrement sur le côté pour lui dévoiler sa chute de rein.

— Là c'est mieux, non ?

—...

Elle lui maintient la tête pour qu'il débute.

Sous le souffle tiède et l'humidité des lèvres, elle se tord de plaisir, comme elle ne l'avait jamais fait.

Il s'interrompt pour reprendre sa respiration :

— Je ne te reconnais pas...

Elle se retourne un peu plus pour lui offrir ce qu'elle lui refusait depuis

toujours.

— C'est normal... Celle que tu as connue n'est plus de ce monde. La nouvelle est très différente. Elle n'a plus de limite. Et elle a faim... Qu'est ce que tu attends ? Touche-moi... J'ai vu que ça ne te gêne pas avec l'autre.

Et il laisse aller ses doigts sans parler. Elle tremble de tout son corps, remue lascivement son bassin de haut en bas comme pour mieux le sentir. Sous les vagues de plaisirs qui l'envahissent, elle lui griffe les cuisses jusqu'au sang.

— Maintenant... Prends-moi !

Il s'exécute, il est aux anges. Se savoir à nouveau avec elle, la voir s'abandonner ainsi. Il aime se sentir à l'étroit, il est hypnotisé par ses courbes. En une fraction de seconde, elle se retire, attrape le gros cendrier sur la table de nuit, et se retourne avec tout son élan pour lui fracasser sur le visage. Les morceaux de céramique explosent sur le lit faisant voler les cendres et les mégots. Il chute à terre et se tient la tête. Il hurle et son visage est salement ouvert. Sa cicatrice causée par l'accident saigne abondamment.

— Mais merde ! T'es malade ? Qu'est ce qu'il te prend putain ?

Elle ne dit rien, se lève et se rend vers lui. Elle l'empoigne brutalement par l'entrejambe et serre de toutes ses forces. Il se tord et se cramponne au tapis dans une douleur affreuse. Elle ne lâche pas, elle le broie avec ses deux mains en jubilant. Puis elle écrase, plus fort encore. Elle l'enfourche et lui décoche une grande gifle sur son visage amoché. Puis une autre. Et encore une autre. Diminué par l'atroce douleur à l'entrejambe, il ne se défend pas. Et elle cogne encore. Toujours assise sur lui, elle lui agrippe l'entrejambe une nouvelle fois et plante ses ongles jusqu'au sang. Elle lui griffe profondément le torse sur tout son long. Il est accablé, humilié et blessé au sol. Une fois relevée, elle termine son défouloir par un grand coup de pied dans les côtes qui lui coupe la respiration quelques secondes.

— Je sais pas pour toi... Mais je trouve que te voir souffrir est assez planant... ça me fait vraiment du bien de te rabaisser comme ça...

Elle sourit un instant en contemplant son chef-d'œuvre rampant de douleur par terre et poursuit :

— Dis-moi... Est-ce que tu m'aimes ?

— T'es complètement branque !! Tu débloques complet ma pauvre

filles !! Regarde ce que tu viens de me faire... Souffrir !! T'es pas la seule à souffrir ! Qu'est ce qu'il se passe dans ta tête ? Je te jure que tu me fais flipper. T'es carrément barrée !!

— Réponds-moi... Est-ce que tu m'aimes ?!

— ... Oui... Oui... Je t'aime. Mais là... tu pars totalement en vrille !!

— Non... Au contraire... Il ne me reste qu'une chose qui me maintient en vie... Une seule et unique chose... réfléchis...au fond c'est pareil pour toi...

Elle revient au bord du lit, attrape la page déchirée qui était au sol et la laisse tomber sur l'homme bafoué.

Il serre les jambes et se tient le bas ventre en se tordant encore de douleur. Il essuie le sang qui coule sur le sol et regarde le bout de papier. Malgré ses blessures, il peut y lire la phrase surlignée :

L'Exode 21:24 (Louis Segond-Bible)

23 Mais s'il y a un accident, tu donneras vie pour vie, **24**oeil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, **25**brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure [...]

— Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Elle se rhabille. S'allume une cigarette et lui jette le paquet dessus. Avant de conclure :

— Ce qu'on a vécu... doit nous faire avancer. Je ne supporte pas de vivre comme ça.... Mais l'idée de.... C'est tout qu'il nous reste.... Je ne suis plus la même. Et je suis prête. Tout ce qu'il nous reste...c'est bien ça.... c'est la vengeance... Oui... la vengeance... ça me soulage... Et ce n'est que le début.

Il lève la tête sans bien comprendre ce qui est en train de se produire. Sans savoir où elle veut en venir exactement. L'euphorie de sa femme retombe. Elle s'assoit au bord du lit et se confie :

— Notre couple ne vaut plus rien. Tu as tout détruit. Notre famille n'existe plus. Tom est mort. Et je me sens comme morte... J'ai perdu toutes raisons d'être raisonnable... Tu te sens comment toi ?

Il se tient le visage, et tente de lui répondre :

— C'est dur... je suis au fond du gouffre... Il replie ses jambes pour cacher pudiquement ses attributs tuméfiés. Il la fixe dans les yeux et avoue :

— Je regrette... Si tu savais comme je regrette. J'ai peur... Tellement peur que tu partes toi aussi... Je suis terrorisé. Notre vie ne ressemble plus à rien... Je me sens responsable... Coupable de tout ça... J'ai mal... Te voir comme ça... Mon cœur est déchiré... J'ai pas de solution...

Elle penche la tête vers lui et le regarde pleurer. Elle attend quelques secondes avant de lui exposer sa vision. Son grand projet.

— J'ai réalisé que nous n'avons plus rien. Que la seule chose qui nous reste c'est de faire payer. Faire payer à tous ces gens le prix de la vie de Tom. Le prix de notre mariage. Le prix de tout ce qu'on a bâti. De tout ce qu'on nous a pris. Je veux que chacun morde la poussière. Je veux leur faire mettre un genou à terre. Les briser. Au moins autant qu'on l'est. Cette seule idée m'aide à tenir... J'y ai beaucoup pensé et tu vas m'aider.

Puis elle s'accroupit à ses côtés alors qu'il est encore à terre, nu et en sang. Il recule dans l'angle de la pièce en se protégeant le visage. Se redresse comme il peut, de peur d'essuyer de nouveaux coups de sa femme aux comportements imprévisibles.

— Si c'est pour me frapper.... surtout m'approche pas !

— Là...tout doux... Tu peux pas rester comme ça... Viens, je vais soigner tout ça.

Elle l'aide à se mettre debout en douceur et l'accompagne jusque dans la salle de bain.

Il se pose tant bien que mal sur le rebord de la baignoire tandis qu'elle rassemble tout le nécessaire pour soigner ses blessures. Elle rapproche un tabouret, se positionne face à lui et commence à désinfecter ses blessures. Tout en lui prodiguant les premiers soins, elle ajoute :

— Désolée pour ça...mais ça m'a vraiment fait du bien.

— T'es vraiment dingue. Tu me fais peur... Tu voulais quoi ? Te venger de moi ?

— ça ?...C'était juste pour vérifier que ça allait me plaire. Après ton exploit avec l'autre pétasse... ça m'a bien soulagée. Mais ce n'est rien du tout... Rien, par rapport à ce qu'on va lui faire. À ce que j'ai préparé à tous ces bâtards. J'ai tout prévu dans le moindre détail. Plus

j'y pense...plus je m'accroche à ça...et plus je m'accroche à cette idée...moins je souffre... je pense même que ça peut nous rapprocher...Tu m'as dit que tu étais prêt à tout... et j'ai besoin de toi... j'ai besoin de te savoir à mes côtés pour les punir...

— Je l'ai dit...

Elle appuie violemment ses doigts sur la plaie avec la compresse :

— TU L'AS DIT!!... TU VAS LE FAIRE !

— Oui ! Oui !! Putain ! Tu me fais mal !!

— Je vais te dire exactement à quoi j'ai pensé... Tu vas voir... ça va te plaire.

— Si ça peut nous rapprocher... Aie ! Tu me fais mal !... Je te suivrai...

— Promet-le ! Jure-moi que tu vas me suivre !

—... Oui... Laisse moi un peu de temps...

Tourrié était parti juste devant à grandes enjambées jusqu'aux monte-malades. Sanchez le suivait de près en courant le plus vite possible, il leur fallait rejoindre l'aile B du bâtiment et prendre l'ascenseur jusqu'au premier étage. La Kétamine volée. Le contrôleur réveillé. Élise... Les secondes qui défilent. Avaient-ils assez de temps ? N'était-il pas trop tard ? Ils appellent nerveusement tous les ascenseurs du bloc afin de rejoindre la chambre 1610 à l'étage. Tourrié s'apprête à partir en direction des escaliers lorsque les portes du premier ascenseur sur la gauche s'ouvrent. Et les deux flics sautent à l'intérieur sans attendre en interdisant quiconque de monter.

19 Septembre - 9h30

Il ouvre les yeux après une nuit agitée mais reconnaissant

d'être à nouveau dans un vrai lit. Dans son lit. Elle dort encore. Elle a l'air paisible ce matin. C'est vrai que depuis quelques jours elle se porte de mieux en mieux, que leur couple connaît peut-être un nouvel élan. Même si la raison en est horrible. Même s'il devait accomplir des atrocités. Le résultat était là. C'était le prix à payer. La croix qu'il devait porter. Ils étaient, petit à petit, à nouveau unis. Il pouvait ressentir ce début de complicité avec elle. Une intimité qu'il n'aurait jamais espéré avoir à nouveau. Même si la rançon est effroyable, il serait prêt à honorer sa promesse. Est-ce que tout ça allait durer ? Jusqu'où iront-ils dans cette direction ? Peu importe, cette deuxième chance était inattendue et il en avait bien conscience. Elle ouvre un œil sans se tourner vers lui. Il l'embrasse tendrement sur son épaule dénudée et lui chuchote

— On va le faire... Compte sur moi... C'est tout ce qu'il nous reste...

Elle se retourne soudainement et ses yeux retrouvaient une étincelle. Une lueur qui l'avait abandonnée depuis des mois.

— Tu es sûr que tu es prêt ?

— Oui. C'est ce que je veux... Comme toi.

Elle pivote complètement pour s'allonger face à lui. Il l'étreint en lui passant tendrement la main dans les cheveux. Il répète à voix basse

— C'est tout ce qu'il nous reste.

Et elle répond

— Pour Tom. Pour nous.

Les portes glissent latéralement. L'ascenseur se referme et sans prononcer un mot, les deux enquêteurs se comprennent. Ils dégainent leurs armes de poing. Deux semi-automatiques, Beretta 92. Ils vérifient le chargeur. Enlèvent le cran de sécurité. Manœuvrent la culasse en arrière pour charger la chambre. Ils sont en place. Le son de l'ascenseur retentit. Les portes s'ouvrent et ils démarrent en trombe sur la gauche l'arme au poing. Courant à perdre haleine dans les couloirs déserts. Il ne restait plus que quelques mètres.

11 novembre – 08h50

Éclairé par la lueur blafarde du néon, le bureau gris déborde de vieux papiers, de feuilles volantes, de dossiers, et de Post-It. Il remarque les photos de famille et les dessins d'enfants affichés fièrement sur le mur derrière le siège. Le café qui trône au milieu des stylos est à peine entamé. La porte s'ouvre et l'individu entre dans la pièce les yeux rivés sur le dossier qu'il tenait. Petite moustache, le cheveu gras, plaqué en arrière. L'air très sûr. Compétent. Presque supérieur. Il s'assoit derrière le bureau en foutoir et replace ses épaisses lunettes sur le nez. Il examine le dossier encore quelques secondes et annonce avec un sourire bienveillant

— Bon... Monsieur Nicol, je suis heureux de voir que vous allez mieux. Je considère la période de votre arrêt relativement courte... Voire très courte.

— Monsieur...

— J'imagine que si vous êtes ici ce matin c'est que vous en avez besoin.

— C'est exactement ça... Je ne voudrais pas m'étaler... mais...

— Je ne vois aucun inconvénient à vous faire réintégrer votre poste.

— C'est une bonne nouvelle.

— Je saisis le dossier à l'ordinateur... dans quelques minutes...ça sera bon.

L'homme lance l'impression, récupère les quelques feuilles crachées par l'imprimante pour les faire signer. La bille du stylo se pose en bas à droite pour danser nerveusement sur deux exemplaires.

— Voilà... Bienvenue à la maison Rémy !

— Merci m'sieur !

Sans dire un mot, Sanchez fait de grands signes aux rares aides soignants présentes dans le couloir. Le Lieutenant leur ordonne discrètement de se protéger, d'évacuer l'étage ou de rester dans les chambres des patients. Tourrié ralentit sa course quelques pas avant la porte 1610 pour arriver le plus discrètement possible et éliminer les bruits de pas. Ils y sont...

28 Novembre – 00h15

Elle se redresse du canapé et se sert un martini sans glace, puis referme la bouteille. Elle attrape un autre verre et déverse une confortable dose de vodka avant d'y déposer deux glaçons. Elle lui tend son verre et s'allume une cigarette pour trinquer. Il remarque qu'elle a l'air de reprendre du poil de la bête depuis quelques jours. Elle remonte clairement la pente. Elle pleure beaucoup moins. Ou en tout cas, il ne la voit pas quand elle craque. Ils avaient enfin retrouvé un semblant de communication. Un équilibre fragile et précaire dans leur couple. Elle avale son martini d'une traite et expire énergiquement une bouffée de tabac avant d'entamer le dialogue

— On y est !

— ça va le faire...

— Bien sûr ! On connaît absolument tout sur eux. On est là... juste à côté...

— j'ai repris le boulot à temps plein... Je suis affecté sur la bonne ligne.

Elle se frotte les mains.

— Une fois que je le débranche. Il passera du coma au décès. La partie peut débuter ! Et on ne pourra plus reculer.

— Parfait. Moi je suis prêt.

28 Novembre – 00h15

La porte de l'appartement claque une fois de plus. Les nerfs à vif. La gorge serrée. Le cœur brisé par cette nouvelle dispute. Il dévale les escaliers pour se fondre dans le noir et le blizzard. Il se déteste. Pourquoi il ne trouve jamais les mots qu'il faut pour la réconforter ? Pourquoi il n'arrive jamais à désamorcer les crises d'hystérie d'Élise ? Qu'est-ce qu'il a fait pour mériter tout ça ?

Il faut vraiment qu'elle se soigne. Il ne tiendra pas longtemps comme ça, c'est certain. Une fois de plus ce soir il va oublier, essayer de se détruire, de s'évader un peu. Essayer de s'accepter.

Tout seul face à un verre, puis un autre jusqu'à plonger dans ses profonds travers. Ce qui va finalement le laisser seul devant sa culpabilité. Il se dégoûtera un peu plus en rentrant éméché quelques heures plus tard. Une solitude sordide. Une soirée de minable.

La tête basse, il franchit une fois de plus l'entrée du Wild Cats. Ici la vie, le bruit, la chaleur et les discussions.

Au comptoir il commande son double whisky sans glace.

— Oh ! Un truc de bonhomme ! La même chose pour moi.

Accoudée sur le zinc usé, elle se passe la main dans les cheveux et reprend sans le regarder.

— Besoin d'oublier ?

— Besoin d'oublier...

Elle attrape son verre, le descend d'une seule gorgée, et le pose avec détermination.

Elle se redresse et interpelle le serveur et désignant le verre de Julien et le sien.

— C'est pour moi les deux.

Elle dépose un billet sur le comptoir et saute de son tabouret, et

commence à partir.

Avant de s'en aller, elle pose une main sur l'épaule de Julien.

— Je sais pas ce que tu as besoin d'oublier beau gosse... Mais si ça peut t'aider... je suis infirmière.

Et elle glisse délicatement dans la poche intérieure du blouson de Julien, sa carte de visite avant de s'éloigner pour de bon.

Les deux flics sont côte à côte. Juste devant la porte 1610 où est hospitalisé le contrôleur. Ils se regardent, l'arme au point. Le capitaine compte en silence jusqu'à trois pour qu'ils entrent ensemble dans la chambre. Un. Le pouce en l'air. Les deux flics respirent calmement. Aucun bruit ne filtre depuis l'intérieur. Deux. L'index se lève. Tourrié fait un signe de la tête et s'écarte légèrement sur le côté. Trois. Le majeur en l'air, Sanchez ouvre la porte avec un coup de pied violent et pointe son arme en direction du lit. Tourrié balaye le reste de la pièce avec son Beretta. Ils prennent rapidement position dans la chambre médicalisée. Le rideau à côté du lit du patient est tiré. Il est opaque. Difficile deviner quoique ce soit à travers. Sanchez porte son index aux lèvres pour indiquer à son capitaine de rester silencieux. Elle progresse sur la pointe des pieds, très concentrée. Déterminée, mais nerveuse. Elle est à deux pas. La jeune flic tend son bras vers le rideau de séparation en alignant le lit dans son viseur. Elle pose délicatement ses doigts sur le tissu. Attends une demi-seconde. Et découvre le rideau brutalement. Stupéfaction. Le lit vide.

— Merde il est pas là !

Tourrié crie

— Élise ! Putain ! Il va la tuer !

2 Décembre 19h45

Assis au bord du canapé, les yeux vides. La gorge serrée. Sur la table basse, une bouteille de bière qu'il est sur le point de vider. Glacé par une angoisse diffuse. Toujours la même. Un poids sur la poitrine. Son cœur déchiré. Encore une fois. Y avait-il une seule chance pour qu'il aille mieux un jour ? Il se sent seul et fatigué. Usé par les mots violents. Les regards lourds de reproches. Ce corps qu'il ne peut plus toucher depuis des mois. Le fantôme qui vit à ses côtés. Les silences insupportables. Et les éclats de voix acérés qui détruisent toutes volontés de construire. De poursuivre. De rêver. Qu'avait-il fait pour mériter tout ça ? Sa vie est devenue un long tunnel sombre et froid. Sans lumière au bout. Dans lequel résonne la culpabilité. Elle s'approche lentement à côté de lui et pose en douceur sa main sur sa cuisse. Elle le cherche du regard avant de lui demander d'une voix douce

— Julien...qu'est-ce qui ne va pas ?

— ...on s'est encore pris la tête...

— Où est Élise ? Je suis là pour son traitement.

— Je l'ai laissée chez Rachel... On a encore eu une dispute tout à l'heure.

— Vous en avez souvent en ce moment !?

— Je suis dégoûté... j'en perds complètement le fil... j'ai plus... je sais plus...

Elle s'écarte du canapé. Décale délicatement la bouteille de bière, pose son téléphone sur la tranche juste à côté et s'assoit lentement sur la table basse de manière à être face à lui. Elle remet ses longs cheveux ondulés en place, et lui prend les deux mains.

— Il faut pas... Julien...je sais que c'est dur en ce moment.

— Tout a changé. Je ne la reconnais plus... Je comprends son état...mais je ne le supporte plus...

— C'est difficile surtout en ce moment...

Et elle veut le rassurer en lui frottant le dos de la main d'un geste bienveillant.

Lui reprend sur le ton de la confiance.

— Ma vie est un enfer...

Elle cale ses mains sur les genoux de Julien tout en le regardant intensément dans les yeux.

Il remarque son rapprochement.

— Mais non... l'enfer... tu en es loin... Crois moi... Regarde, prends déjà ça...

Elle tend 2 pilules ainsi que sa bière pour qu'il puisse avaler. Puis elle continue

— Voilà déjà tu vas te sentir mieux...

— Merci Nadège... heureusement que tu es là...

Elle fait courir lentement ses mains sur son jean's en remontant depuis les genoux et poursuit

— Et maintenant, tu vas te détendre...

Les mains de l'infirmière remontent tout doucement en effleurant la fibre du jean's. Jusqu'à arriver, à la ceinture. Elle sent qu'il n'est pas insensible à ses gestes. Il se relâche de plus en plus, assommé peu à peu par les médicaments. Mais il a l'air inquiet

— Mais... Nadège... Qu'est ce que tu fais ?

Elle continue, et lui déboutonne le pantalon en chuchotant,

— Je m'occupe de toi... Je suis bien la seule ici...

Elle l'empoigne et baisse la tête. Il recule son buste en arrière pour s'enfoncer au fond du canapé, et sent maintenant les cheveux ondulés de l'infirmière toucher sa cuisse à chaque balancement de la tête.

— Hmmm... Depuis le temps que je voulais...

Groggy par les médicaments bien trop forts, bercé par les caresses, il résiste et lutte

— C'est pas bien... tu peux pas... Élise...

L'infirmière relève la tête, et tout en le tenant fermement, elle répond

— Chut... c'est pas si grave... laisse-toi aller...

— Je vais pas me le pardonner... Oh... Nadège... ! Non... Élise va jamais me le pardonner...

Il était affalé sur le canapé au milieu du salon respirant lentement. Drogué, mais amorphe sous l'effet du plaisir apporté par les soins tout particuliers de son infirmière. Nadège, penchée sur lui, continuait de le détendre du mieux possible. Mais des bruits de pas dans la cage d'escaliers se font entendre. L'infirmière remet en place rapidement l'attirail de Julien, le reboutonne en un éclair, et lui fourre dans la bouche un autre comprimé qu'elle lui fait avaler avec le fond de la bouteille de bière.

— Avale ça... Avale je te dis... Tu auras l'impression d'avoir fait un joli rêve... Bonne nuit...

Elle récupère son mobile sur la table, le positionne face à elle. Elle se lèche les lèvres et lance d'un air satisfait

— ça c'est pour toi Rémy. 1 partout, la balle au centre.

Puis elle arrête la vidéo contente de sa prise.

15 décembre 2014 – 6h10

Il s'approche du lit d'un pas léger pour la regarder avant de l'embrasser une dernière fois. Cette journée sera peut-être la dernière où il pourra la contempler. À l'aube de son aller simple. En cas de dérapage, il ne la révèra peut-être jamais.

Elle dort, l'air apaisé, au milieu de ce lit dans lequel ils avaient passé tant de bons moments. Il l'observe dans la pénombre un moment. Ses cheveux ondulés, son dos nu, sa jambe qui dépasse du bord du drap. Ce corps qui lui était si familier. Celui de la mère de son fils disparu. Celle qui, hier, souriait chaque jour et les hissait tous les trois dans une harmonie parfaite. La clé de voûte d'une vie de famille magnifique. Une si belle personne... Aujourd'hui maintenue en vie par la haine et l'atroce vendetta organisée. La vie en avait décidé ainsi. Le seul fil invisible qui les relie encore pour quelques minutes s'était tissé avec la trahison, la mort, les mensonges, la rancœur et la vengeance. Il était en tenue. Son uniforme impeccable. Parfumé, rasé de frais. Prêt à embaucher. Pour son dernier train. Elle sent sa présence à ses côtés puis se réveille en douceur. Elle lui prend tendrement les mains et dit

— Merci.

Il doit partir, les yeux sont emplis de larmes.



Les deux flics ressortent à toute vitesse de la chambre 1610 vide dans laquelle le contrôleur était hospitalisé. Depuis combien de temps était-il sur pied ? Avait-il déjà trouvé la chambre d'Élise ? L'agression de l'infirmière... ça ne pouvait être que lui. Le duo galope à perdre haleine sur quelques dizaines de mètres dans les couloirs vides, sous les yeux des quelques curieux qui osent passer la tête depuis leur chambre. Ils enfoncent les portes du service pour arriver en pleine course au niveau de la chambre 1010. Tourrié voit que la porte est déjà ouverte. Les deux flics pénètrent l'arme au poing. Trop tard.

Le lit médicalisé est vide, la perfusion et les appareils sont tous débranchés, les fils arrachés. Tourrié s'approche du lit. Le capitaine percute sur la paire de menottes qui était restée accrochée aux barreaux de maintien du lit. Élise, les avait-elle crochétées ? Il les observe d'un peu plus près. Les menottes ont des taches de sang. Il paraît encore frais. Avait-elle réussi à sortir en force son poignet des gourmettes ? Était-elle menacée au point de se casser l'articulation du pouce pour fuir ? Sanchez se dirige vers la fenêtre qui était ouverte, aurait elle sauté ? Elle se penche pour passer la tête et regarder en bas. Rien à signaler. Aucune trace. Élise s'est volatilisée. Le contrôleur également. Les deux flics perplexes restent quelques secondes sans broncher dans la pièce vide.

Comment ce bout de femme si mal en point avait pu s'échapper ? Elle était à peine consciente hier. Et aucun signe de vie du contrôleur depuis le vol de l'infirmier. Tourrié était absolument furieux. Il s'arrache les cheveux et balance un coup de pied rageur contre la porte de la salle de bain déjà entre ouverte :

— Putain mais c'est pas vrai !!!

Avec la violence du coup envoyé, la porte de la salle de bain s'ouvre. Cogne contre le mur et se referme lentement. Les deux équipiers se rendent compte qu'ils n'ont pas fouillé la petite salle d'eau déjà allumée. Sanchez pousse doucement la porte d'une main, le flingue bien aligné au cas où. Les deux flics découvrent à l'intérieur de la petite pièce étroite, leur reflet dans le miroir anormalement souillé

au dessus du lavabo. Un mot écrit avec du sang. Probablement celui d'Élise :

« ARRÊTER LE TRAIN ! »

15 Décembre – 8h05

Au milieu du brouhaha de la salle animée par les discussions des habitués du matin, elle mélange encore son sucre déposé au fond de la tasse. Le café est tiède maintenant. Elle l'avale d'un coup, sans vraiment l'apprécier. Puis elle s'empare de nouveau son téléphone. Elle profite de croiser le regard du garçon de café pour lui renouveler un expresso et lui demande d'apporter la note en même temps. Le serveur s'exécute et arrive en quelques secondes. Le sucre fond dans sa petite tasse tandis que le numéro se compose.

— Oui ?

— C'est moi. Je te confirme... Rachel vient.

— Tu es où ?

— Au Wild cats. Ils viennent de partir

— Tu es sûre pour Rachel ?

— Oui. Je pense

— OK. Parfait... Suis-les jusqu'à la gare.

— Compte sur moi... Tu as suffisamment de Kétamine ?

— T'en fait pas, dans ma veste j'en ai assez pour 10 personnes

— Parfait

— Tu te sens capable de terminer ? Me lâche pas maintenant ?!

— Oui, j'irai jusqu'au bout

— Toi, tu es certaine que Julien ne prend le train que demain ?

— Oui, on vient de discuter. Cet abruti va passer la soirée à picoler chez un collègue... Demain quand il prendra la voiture pour rejoindre la gare, je l'éclaterai comme une merde.

— OK, on s'en tient au plan.

- Fais attention Rémy
- Je t'aime Nadège
- Pour Tom.
- Pour Tom. Pour Nous...

* * *

Sanchez passe la tête dans le couloir à la recherche d'un éventuel médecin ou d'une infirmière... Du personnel qui avait en charge Élise. Quelqu'un a bien vu ou entendu ce qu'il venait de se passer. Bien sûr il n'y avait personne dans les longues enfilades de ce putain de centre hospitalier. Élise et Rémy venaient de s'évaporer dans la nature sans que personne ne les voit.

Tourrié reste figé devant le miroir de la salle de bain et contemple les derniers mots d'Élise. Muet. Hypnotisé par le sang sur la glace. Sa coéquipière survoltée revient du couloir.

— Reste pas planté là !!! 'Faut foncer ! Il n'y a pas une seconde à perdre !... Tourrié ?

Il répond sans tourner la tête :

— C'était allumé. La salle de bain était allumée... Entrouverte... Putain... Il a peut-être vu le mot dans la salle de bain.

Elle réplique :

— Il est sur ses traces. Il veut finir le job... !! Faut bouger merde !!

Tourrié avance dans la petite pièce vers le lavabo. Il s'observe à travers les lettres qui coulent encore le long du miroir. Il pose ses mains sur le petit meuble de toilette. Sanchez s'impatiente. Il répète lentement à voix haute :

— Arrêter...le...train...

Sanchez bondit immédiatement :

— Mais qu'est-ce que tu glandes !!! Arrêter le train !! C'est clair

Putain !! Je trace à la gare avant qu'il la chope!! Tu ferais mieux de te bouger le cul !

Le Capitaine de réagit pas. Comme aimanté au miroir. Elle passe le pas de la porte, débute sa course folle et hurle dans le couloir :

— Je t'appelle en route !!!! Bouge-toi !!!!

Elle commence à remonter le couloir dans un rythme infernal pour atteindre l'ascenseur. Il ne vient pas assez rapidement. Elle n'a pas le temps et dévale les escaliers. Ses pas claquent bon train. Elle descend les marches aussi vite que possible. Pousse les doubles portes qui mènent au hall et sprinte à travers les patients et visiteurs vers la sortie pour rejoindre le parking. Combien de retard avait-elle sur Élise ? Combien de retard avait-elle sur Rémy ? Allait-elle arriver à temps ? Sont-ils vraiment à la gare ? Sans avoir de réponse à toutes ses interrogations elle s'arrache en courant sur le parking au milieu des voitures stationnées.

Elle plonge dans la voiture. Met le contact et pulvérise la pédale d'accélération. Direction la gare. Il y avait une petite dizaine de kilomètres, mais avec le trafic à cette heure-ci... Il allait y avoir du sport. Le parking était blindé, les voitures patientaient sagement sur la file de la sortie principale. Pédale d'embrayage, mouvement rageur sur le levier de vitesse. La main sur le dossier du siège passager, la tête déviée vers la lunette arrière. Sanchez enclenche une violente marche arrière, tire le frein à main, braque brutalement et fait un demi-tour spectaculaire en direction de l'entrée. Elle se propulse le plus vite possible vers la barrière postée à l'entrée du parking du CHU. Elle continue de prendre la voie en sens interdit, pied au plancher et fracasse la barrière automatique sur son passage.

Libérée du parking, la berline entame un sprint musclé pour s'insérer dans le trafic. Sanchez au volant pensait à la suite. Élise et le contrôleur étaient peut-être partis à pied ? Ils avaient peut-être chacun volé ou emprunté un véhicule ? Tourrié qui restait planté là-bas... Comment allait-elle les retrouver au milieu de la foule dans la gare ? Toutes ces questions défilent dans sa tête au moins aussi vite que les véhicules qu'elle dépasse en roulant à tombeau ouvert.

16 Décembre - 8h10

L'air un peu bourru, mais bien bravasse au fond, il écoute la radio, mais ne peut s'empêcher de pester au volant à chaque fois qui le fallait. Le chauffeur-livreur confortablement assis au volant, venait d'entamer sa tournée. Plutôt de bonne composition ce matin, sa cigarette au bec, il fredonne les airs qui passent sur les ondes entre deux publicités. Son plan de route fixé sur le tableau de bord, il avait sa prochaine livraison à environ 15 kilomètres, il y serait probablement en une petite vingtaine de minutes si la circulation était bonne. Il doit livrer des tas de colis, de l'électroménager, de l'informatique, des vêtements, et tout un tas d'articles vendus par un des géants du net. Rien de passionnant, mais il fait vivre sa famille avec ça. Sur son volant, il tapote du bout des doigts le tempo de la musique qui résonne dans la cabine de son camion. Le feu est au vert. Dans la file devant lui, toutes les voitures s'élancent plus ou moins rapidement. Mais la petite citadine juste devant lui hésite un instant à traverser le carrefour... Le moteur cale sur place, le feu est orange et elle ne traversera pas le carrefour. Il râle allègrement tout seul au volant, comme il en a l'habitude :

— Mais avance ! Ah bordel ! C'est bien une bonne femme ça...C'est pas vrai... Quelle grognasse !

Le feu passe au rouge et il peste encore après les précieuses secondes qu'il venait de perdre inutilement. Autant de temps à rattraper dans sa tournée, quelques secondes qui finissent par s'accumuler et qui le retiendront loin de sa petite femme et de ses enfants. Il baisse la vitre, encore énervé, jette son mégot et s'apprête à vociférer après l'incapable juste devant son capot. Lorsque soudain, sa portière côté passager s'ouvre et une femme habillée en noir, monte brusquement à l'intérieur sans qu'il puisse réagir.

Elle ferme la portière et lui tend une énorme liasse de billet.

Tourrié raide comme un piquet encore dans la chambre, recule de quelques pas. Observe le lit vide, puis la salle de bain et le miroir souillé. Les images d'Élise lui reviennent maintenant en boucle. Son air

paumé. Son visage couvert de sang. La terreur dans ses yeux. Les propos incohérents. L'interrogatoire. Son malaise. Son obsession pour arrêter le train. L'accident qui n'existe pas. Le contrôleur. Ce mot sur le miroir.

— Arrêter le train... Élise... qu'est ce que tu veux me dire...

14

Intuition

Tourrié sort de la chambre 1010, et se dirige maintenant vers l'ascenseur à son tour, quelques précieuses minutes après Sanchez. Il débarque sur le parking, regarde à droite puis à gauche. Rien. Il s'apprête à interpeller le seul véhicule qui passe pour se mettre de force au volant. Un taxi ambulance. Toujours mieux que rien. Il n'a pas le luxe de choisir. Mais à 10 mètres de là, les éclats de rire d'une jeune femme détournent son attention. Un jeune couple plaisante et se marre de bon cœur. Le jeune homme qui rend hilare sa copine est appuyé contre sa grosse bécane. Parfait. Le capitaine arrive en courant, sort sa carte de police, hurle pour réquisitionner l'engin immédiatement.

— Capitaine Tourrié Police ! Ta bécane ! C'est une question de vie ou de mort !

Le jeune s'exécute sous l'approche autoritaire de Tourrié. Le capitaine enfourche l'énorme cylindrée pour partir plein gaz, à son tour à la poursuite de Rémy et surtout d'Élise. Le moteur de la sportive rugit dans un son sec et brutal. Le capitaine casse fermement son poignet, la moto monte dans les tours en une fraction de seconde et le propulse dans une accélération monstrueuse jusqu'à la sortie du parking. Il se demande si le contrôleur avait vu ou compris le message d'Élise. S'il avait compris comme lui l'interprétait. S'il y avait encore le moindre espoir.

Sanchez se bagarre dans le trafic pour arriver péniblement vers le centre-ville. Les sirènes hurlent, elle arrose d'appels de phares, remonte sur les couloirs de bus, tente de prendre plusieurs rues à contre sens pour gagner du temps. Malgré ses efforts et toute sa hargne, il fallait se rendre à l'évidence. Tout est bouché dans toutes les artères de la ville.

Elle frappe de rage des deux points sur le volant. Elle est désespérément coincée. Elle ne va pas y arriver. Les secondes s'échappent et elle n'avance plus. Elle est furieuse ! Il ne restait que 2 ou 3 kilomètres, c'était trop con. Le frein à main tiré, elle descend du

véhicule de patrouille et continue son chemin à pied. Elle se met à courir comme une malade. Il y avait peut-être encore une chance. Une infime chance à saisir. Elle doit tout tenter, arriver à le stopper. Plus que quelques rues, à ce rythme-là elle y sera dans peu de temps.

3 500 €. Le livreur regarde les billets s'agiter sous ses yeux. Une telle somme, représente deux mois de salaire. Il ouvre la main pour les choper, puisque c'est ce que propose cette inconnue qui vient d'entrée dans la cabine. Mais avant qu'il ne puisse effleurer l'épaisse liasse, il ressent une vive douleur. Il porte sa main quelques centimètres sous son oreille. Il regarde la passagère vêtue de noir. Elle a une seringue dans les doigts. Une seringue quelle vient de lui vider dans le cou. Et elle en exhibe une autre de son sac à main. Après une demi-seconde d'incompréhension, le livreur gueule :

— Mais t'es une grande malade ! Qu'est ce que tu viens de me... ?!

— Ferme-la ! Je viens de t'injecter un mélange maison. Mon « Super K ». Avec une énorme dose de Kétamine. Propagation lente, effets atrocement longs.

— Mais c'est quoi putain !? J'veux pas mourir !!

— Un cocktail avec puissant anesthésiant qui va te défoncer, te faire halluciner, avec des épisodes de terreurs et de dissociations. Tu va te voir sortir de ton corps... Se voir mourir avant de mourir... Génial non ? Ça va te faire saigner du nez, te faire gerber, ravager ta mémoire et plein d'autres surprises... Il va se diffuser lentement dans ton corps. Peut-être te plonger dans le coma en quelques minutes et provoquer ta mort. Je peux pas te garantir que tout arrive dans l'ordre... J'ai fait le dosage au pif...

Elle regarde sa montre un instant et grince :

— T'as moins de 10 minutes pour faire ce que je te dis avant d'agoniser. Et encore la mort sera une véritable délivrance après ce que tu vas endurer.

— T'es complètement folle ?! Pourquoi Moi ? J'ai...

— Ta gueule, dans l'autre seringue j'ai l'antidote. Fais exactement ce que je te dis et je te laisse la vie sauve. Je te donne 3 500 € pour l'immense service que tu me rends... À la moindre connerie, je te laisse crever dans ton camion.

— Mais t'es complètement cinglée !

— 10 minutes. 3 500 €. Le feu est vert... Roule !

Sans trop avoir le temps de réfléchir, le livreur s'exécute et passe la première pour s'élancer à nouveau de flot de la circulation.

En deux roues, Tourrié se faufile à vive allure au milieu du trafic. Il progresse entre les files de véhicules. Déboîte sur la ligne d'arrêt d'urgence, longeant maintenant à grande vitesse les véhicules qui stagnent aux heures de pointe. Il prend l'embranchement pour s'engager sur les hauteurs de la ville. Dans quelques minutes il sera arrivé. Pendant ce temps, Sanchez, elle, court comme une dératée sur les derniers mètres jusqu'à la gare. Elle franchit les larges portes et s'enfonce dans l'immense hall principal complètement essoufflée. Le haut-parleur crache différentes annonces inaudibles. Elle reprend son souffle au milieu de la foule qui grouille dans tous les sens. Elle grimpe sur un banc à côté d'elle pour prendre un peu de hauteur. Examiner la marée de voyageurs qui s'entasse là. Repérer absolument Rémy ou Élise. Des dizaines de silhouettes qu'elle scrutait sur la pointe des pieds. Un rapide tour d'horizon en vain. Elle saute du banc et s'insère dans la foule au prix de coups d'épaules, de pieds écrasés et quelques bousculades pour s'approcher au plus près des panneaux d'affichage. Elle pointe chaque départ imminent et repère celui pour Nice. Il part sur-le-champ ! Elle s'extirpe de la foule dans le grand hall, emprunte les escaliers en trombe et remonte les marches deux par deux pour arriver sur le quai. L'avertisseur du convoi sonne. Le train allait partir sous ses yeux et les portes allaient se fermer d'une seconde à l'autre. Elle entame un dernier grand sprint. Elle s'arrache, déterminée, pour traverser le quai au milieu des derniers voyageurs et sauter in extremis à l'intérieur du wagon. C'était moins une. Exténuée... mais enfin à bord de se foutu train.

Dans le camion, le livreur sent sa respiration ralentir malgré lui. Sa vision se brouille. Même son cœur se calme. Il a l'impression de sentir le produit se diffuser en lui. Combien de temps reste-t-il ? Cette merde était entrain d'envahir tout son corps. Il se demande s'il va réussir? Il pense à sa femme, ses gosses, sa famille. La passagère lui indique la route à prendre à chaque croisement. Les secondes passent et le livreur pétrifié par le temps qui défile, obéit sans difficulté. Surtout remplir la mission que lui a fixée la folle copilote à la seringue. Il ne peut s'empêcher de lui demander :

— Mais on va où ?

— Quartier Rouge-Gardot

— On fait quoi exactement ? J'ai... j'ai la migraine...

— On termine mon chef-d'œuvre... Tourne là, la première...

—... Chef-d'œuvre ? Je...

— Ça va être grand... fais-moi confiance !

— Je me sens pas bien... Ma tête...

— Prend à gauche !! Là !! À gauche putain !

— Non !!

Le camion jaune continue sa route tout droit :

— Pourquoi t'as pas tourné bordel ! T'es con ou quoi ?

Elle vocifère en regardant l'intersection qui s'échappe. Ils viennent de la rater et elle s'éloigne derrière eux.

— L'antidote... Où je continue dans cette direction... Espèce de tarée

— Non ! Putain tourne à gauche à la prochaine !! Merde !

Elle se rue sur le volant pour manœuvrer de force.

Le livreur l'en empêche et le camion fait une embardée. Il percute franchement l'aile d'un véhicule sur la voie en face. Sur le choc, ils ont juste le temps de contre-braquer pour ne pas sortir de la

route. Le livreur terrorisé hurle

— Connasse !! Mais t'es complètement givrée ! Tu veux mourir ou quoi ?!

Il reprend le contrôle du convoi. Le capot est méchamment abîmé et la roue avant côté conducteur à l'air de ne plus tourner rond. Le volant tremble de manière inquiétante. Il tente de reprendre ses esprits, tout en vérifiant dans le rétroviseur l'état de la voiture percutée.

Le train s'élance, elle ressent l'accélération du convoi. À bout de souffle, Sanchez, se relève dans le compartiment tout près des bagages où elle venait de plonger au dernier moment. Elle lève les yeux vers le couloir central du wagon. Il est là. Debout au milieu des voyageurs dans l'allée, en tenue de patient, les jambes à l'air. La tête bandée. À moitié nu, il lui tourne le dos. Dans sa main gauche, l'individu tient une seringue. Il regarde chaque banquette à gauche et à droite en remontant la voiture d'un pas pressé. Il paraît nerveux. Avec son accoutrement et son attitude, les passagers n'osent même pas le regarder. Pensant sans doute croiser un fou échappé d'asile. Elle avait vu juste. Rémy, le contrôleur est à quelques mètres. Elle s'approche en silence, dégainé son 9 mm. Elle atteint une distance suffisante, le met en joue et hurle :

— Police ! Lève les mains putain ! Lève tes mains !

Il s'arrête net. Se raidit, et tourne légèrement la tête comme pour tendre l'oreille. Sanchez progresse un peu plus vers lui, tout en le tenant en respect. Elle est tout près maintenant. Le wagon était bondé, il fallait l'arrêter au plus vite et sans accro avant que tout ça ne tourne mal. Sans se retourner, il lance :

— Vous n'y changerez rien.

Tourrié négocie à la corde les derniers virages serrés avant d'accélérer plein fer dans l'ultime ligne droite jusqu'aux coteaux du Pech. La route se termine ici, barrée par d'impressionnants rochers. Il saute de la bécane, quitte la route pour prendre le petit chemin face à lui. Au pas de course, il fonce en direction du point culminant. Il doit y arriver le plus vite possible. Le vent glacé des hauteurs fouette son visage.

Sans trop savoir pourquoi... Le mot d'Élise. Les photos du Pech. La mort de Julien. Les faisceaux d'indices... Tout le poussait dans cette direction. Il ne peut pas se l'expliquer... Persuadé qu'elle se trouve là-haut. Élise... Si fragile, si instable, si mal en point...

Au milieu de son sprint le capitaine est pris d'un effroyable doute. Elle est peut-être à flanc de coteau ? Elle pourrait se jeter ou même tomber accidentellement. Il pourrait la retrouver sans vie une cinquantaine de mètre plus bas. Elle qui est si confuse... Elle pourrait se suicider ? Le Capitaine allonge sa foulée et accélère sa cadence pour atteindre le bout du chemin.

— Rémy ! Fais pas le con !... J'avance doucement... 'Bouge pas... C'est fini...

— C'est loin d'être fini.

— Où est Élise... ?

— Le spectacle continue.

Sanchez pointe toujours son arme sur le suspect. Elle s'inquiète de la situation. Avec tout ce peuple dans cet espace confiné, elle ne peut pas prendre le risque de tirer à vue. Il ne faut pas se rater. Elle marche lentement dans le dos de Rémy pour l'interpellation. Il ne bouge pas. Pour l'instant, il semble ne pas opposer de résistance. Elle est à quelques centimètres du suspect. Tout va bien se passer. Elle le tient toujours en joue et agrippe le bras gauche du suspect pour le menotter. Il se retourne brusquement pour empoigner la jeune flic. Il lui saute au cou pour l'agresser bestialement. Le coup de feu part. L'épaule du suspect touchée. Sanchez tombe à terre lourdement. Elle

se tient le cou. Son pistolet ripe sur le sol et glisse sous les banquettes. Les voyageurs affolés par la détonation sortent de leur place pour quitter le wagon dans un mouvement de terreur générale. Les cris, les pleurs. Tous se bousculent. Tous se pressent et se blessent dans la panique. Les hurlements désespérés des voyageurs. Le grondement sourd provoqué par les dizaines de pas stressés. Sanchez se fait piétiner au sol par la foule d'individus en fuite. On lui écrase la main. Elle essaie de se protéger. On marche sur ses cheveux, ses muscles de la cuisse. Elle se recroqueville. On écrase son visage et son genou.

Le suspect qui se tient l'épaule, fuit en direction de l'autre wagon. Elle rampe sous les sièges pour récupérer son pétard avant de partir à la poursuite du fugitif. En se relevant, elle entrevoit la seringue vide juste à ses pieds. Que venait-il de faire ?

* * *

Dans le camion jaune fraîchement abîmé, la passagère à côté du livreur se repositionne sur son siège. Le conducteur est terrorisé par la situation. L'accident qu'il vient d'éviter. La solution mortelle qui se diffuse lentement dans son sang. Les maux de tête qui arrivent. Sa vision qui se brouille. Son cœur qui ralentit. La folle qui l'oblige à faire tout ça.

Il aboie alors

— T'es complètement tarée ! On a bien failli crever !

— On a bien failli crever ? Et alors ? Je n'ai plus peur de mourir.

— Comment ça ? On est passé à deux doigts de...

— T'imprime pas ? J'en ai rien à foutre ! Ma vie s'est arrêtée il y a 6 mois...

— Moi pas ! J'veux vivre merde !

— Profites-en... il te reste à peu près 3 minutes...

Tourrié touche au but. Il termine d'arpenter l'étroit chemin qui mène au sommet des coteaux. Tout en haut du Pech. Élise est là. Face au vide. Silencieuse. Le vent tourne autour d'elle. Ses cheveux virevoltent au rythme des bourrasques qui sifflent là haut. Elle se tient là. Élise. Tout en blanc, en tenue médicale, les jambes à l'air, son dos entièrement nu dans le froid incisif de décembre. Elle est debout les bras ballants. Au bord du vide. Son poignet semble entaillé, peut-être cassé, son pouce complètement désarticulé. Elle regarde en bas et ne bouge pas. Immobile, dans le vent glacial qui pèle les coteaux dans de vives attaques.

Les bronches irritées par sa course et son point de côté l'empêchent de l'interpeller. Il doit reprendre son souffle quelques instants avant de pouvoir hurler :

— Élise ! Attends ! Je suis Etie...

Elle l'interrompt sans se retourner.

— Étienne... Étienne Tourrié.... Merci d'être venu. J'ai tellement espéré que mon petit mot sur le miroir vous parle.

Stupéfait. Le capitaine se fige. Interloqué. Elle connaît son prénom. Qu'elle se souvienne de son nom lors du premier interrogatoire pour la bombe, passe encore. Mais jamais il n'utilise son prénom.

— Co... Comm...

— Comment je connais votre prénom ?... Je n'ai pas la réponse.

Il marche lentement vers elle. Les derniers pas, tout en espérant qu'elle ne commette pas l'irréparable.

flotte. Qu'il ne maîtrise plus ses mouvements. La folle qui l'a empoisonné regarde sa montre en jubilant :

— Continue de conduire. Puisqu'il ne te reste que quelques minutes et que tu ne me sers plus à rien... je vais t'expliquer ce qui se passe. Pour toi... l'histoire s'arrête ici. Tu vas mourir... c'est certain. Pour moi il reste encore quelques minutes. Alors, je vais prendre le volant. Je vais revenir sur mes pas, prendre l'intersection que tu as ratée. Attendre sagement que la voiture de Julien parte de chez son pote. Lorsque cette espèce de raclure passera devant moi pour se rendre à la gare, je le suivrai. Au premier stop. Lorsqu'il sera à l'arrêt, j'accélérerai. J'accélérerai avec toute la rage que j'ai. À pleine vitesse j'irai écrabouiller cette grosse merde. Je vais le tuer au volant. Lui prendre sa vie, comme il a pris celle de mon fils.

En une fraction de seconde, le livreur réalise alors que sa passagère ne tient pas à sa vie. Que tout ça n'est qu'une opération kamikaze. Obéir ou pas... Tout est fini. Il y a bien peu de chances pour qu'il obtienne sa foutue injection et son argent. C'est désespéré. Juste désespéré. La mort dans quelques instants quoiqu'il arrive. Il reste moins de 3 minutes selon elle. 180 secondes, avant qu'il ne quitte ce monde. Sa tête lui fait horriblement mal. Il a du mal à rester concentré. Il renifle une fois. Puis une autre encore. S'essuie avec le revers de sa manche. Du sang ! Du sang partout.

Il bloque les freins de toutes ses forces. Dans un crissement strident, le camion pile au milieu de la route. La cabine plonge vers l'avant. Il se tourne vers elle et avec ses dernières forces, il décoche un coup de poing magistral au milieu du visage. Son poing brise le nez de la femme. Elle s'étale lourdement contre la vitre passager.

Sanchez, salement amochée, part à la poursuite de Rémy. Elle arrive péniblement dans l'autre wagon où il galope en se tenant l'épaule. Il crie au milieu de la foule en la pointant du doigt :

— Aidez-moi ! Cette femme vient de me tirer dessus !!!

L'enfoiré. Il allait passer les portes de jonction et avoir un wagon d'avance. La voiture tout entière est gagnée par la folie et la peur. Il déclenche à nouveau une panique monstrueuse pour bloquer la progression de la jeune flic. Elle sort sa plaque, la brandit bien haut et

hurle :

— Police ! Que personne ne bouge !

Mais sans avoir l'effet désiré.

Elle décide de tirer un coup de sommation dans le plafond. La détonation fige les voyageurs, mais ne stoppe pas Rémy qui continue de fuir sous ses yeux. Le fugitif se courbe de peur que le tir ne soit dans sa direction. Tout en fuyant, il regarde derrière lui pour savoir si le lieutenant allait tirer une nouvelle fois.

Il franchit les portes entre les wagons. C'est bon, elle avait bien tiré en l'air. Son souffle se coupe.

Il se téléscopie violemment contre un homme d'affaires debout dans le couloir central. Cheveux poivre et sel, gabardine noire et cravate rouge. L'homme tombe brutalement à terre avec l'impact. Rémy trébuche, emporté par l'élan de sa course. Et s'écrase avec violence contre une banquette. Le lieutenant Sanchez remonte les derniers mètres qui les séparent. Elle se rue sur lui alors qu'il est encore sonné. Lui balance un grand coup de genou dans l'entrejambe. Puis le retourne à plat ventre avant de le menotter. Elle vient de le neutraliser.

Le fugitif à terre craque.

— Ils nous ont tout pris...mais tout est joué. Tout est fini !

— Qu'est ce que tu dis espèce de connard ?

— J'ai plus rien... Ils ont tout pris... Mais ça ne changera rien.

— C'est ce qu'on va voir... Les collègues vont te cueillir à la gare.... Où est Élise ?

— Elle est partie ? Ou pas encore... J'en sais rien. J'en ai rien à foutre... Je suis pas là pour ça. Mais le spectacle continue... Elle compose le numéro de Tourrié. Son téléphone se relie au réseau pendant que l'homme menotté par terre sourit pour reprendre

— Le spectacle continue... Je pourrais peut-être pas finir et aller crever à Nice les géniteurs de ces bâtards... mais on a quand même réussi !

— Réussi quoi bordel ?

— Je vous l'ai dit... Le spectacle continue... !

L'ex-contrôleur rigole franchement maintenant.

Sanchez qui se sent de moins en moins dans son assiette le recadre :

— Ferme ta gueule ! Ferme-la ou je t'en colle une dans le genou !

Il rit. Il rit tellement fort. Sanchez se tient la tête, les rires de Rémy résonnent trop fort. Sa vue se brouille, elle a chaud. Elle a froid. Elle se sent faible. Plus il continue à rire, moins elle le supporte et elle prend le risque devant tous les témoins d'y mettre un grand coup de pied dans les côtes pour qu'il se taise enfin. Il se tord de douleur quelques secondes et demande d'un air plus grave :

— Vous saignez... ? Avez-vous peur de mourir Lieutenant ?

Quelques gouttes de sang étaient effectivement tombées sur le suspect. Horrifiée. Son nez pisse le sang. Elle est nauséuse. Se tient le cou. Le sol se dérobe sous ses pieds. Elle comprend que le suspect lui a injecté le contenu de la seringue au moment où le coup de feu est parti.

Une fois l'effet de surprise dissipé, le Capitaine Tourrié reprend ses esprits. Puis le dialogue avec Élise. Il enchaîne pour surtout garder le contact avec elle.

—... Recule un peu... C'est dangereux... Élise...

Il essaie de progresser encore lentement pour ne pas l'effrayer.

— Elle va avoir besoin de vous. Comme j'ai eu besoin de lui.

— Élise ? De qui tu parles ?

— Vous saurez la convaincre. Vous savez toujours les bons mots.

— Recule un peu s'il te plait, tu es au bord du vide.

— "Être forte"... "Tu vas être forte"...

— Élise ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— "Fais-moi confiance"... "Tu vas faire preuve de calme"...

— Élise... De quoi tu parles ?! Tu me fais stresser là !

— Elle va regarder par la fenêtre... 2 fois... peut-être 3...

Vous allez lui expliquer... Ne pas perdre de temps.

Elle a les épaules solides. Elle réussira où j'ai échoué.

Son temps est compté. Mais je ne suis pas inquiète.

Elle est là au bon moment... C'est ce qui me manquait. 8 minutes 16 secondes.

Vous serez liés à jamais.

La vie est là. Elle défile sous vos yeux.

Suspendue à un fil. Vous avez la clé.

— Élise, je comprends rien... viens ici, recule un peu... Je t'en prie... C'est dangereux.

Sans se retourner, Élise lève lentement ses bras au niveau des épaules pour former une sorte de croix.

Elle penche la tête en arrière. Comme pour mieux ressentir le blizzard.

Toujours face au vide. Haut dessus de sa tête, le ciel blanc domine.

— Quel gâchis. Vous ne trouvez pas ?

Tout ça aura au moins eu le mérite de vous rapprocher de Stéphanie.

Autant d'énergie pour en arriver là...

On voit tout d'ici... C'est joli... Qu'est ce que vous en dites ?

— Élise ? Qu'est-ce que tu fais ! Ne bouge pas !

Elle ne se retourne pas et poursuit ses propos

— Je sais Étienne... On a tué ma cousine.

On a tout fait pour m'en accuser.

On m'a droguée. Des délires dissociatifs. Ça m'a choquée.

On m'a fait passer pour folle. Suicidaire. Elle m'a rendue malade.

Et elle tentait de se taper mon mec.

Je n'ai pas pu enterrer mon frère. C'est trop tard à l'heure qu'il est.

J'ai vu l'accident. Mais j'étais bien la seule à le voir.

Julien est mort. Mais elle ne le sait pas... Mon amour... Oui... tu me manques tellement. Oh non je ne t'en veux plus... Je t'aimerai éternellement.

On a débranché mon frère dans le coma.

Ils nous ont fréquentés. Ils étaient juste là. Tout près. Pour mieux nous cerner.

Le piège parfaitement organisé par cette ordure de Nadège s'est refermé sur moi.

Je n'ai rien vu venir.

Ma vie est vraiment merdique.

Le père de Tom s'est réveillé plus tôt que prévu à l'hôpital. Dommage.

Il m'a trouvé juste avant vous ce matin.

Il part à Nice pour s'occuper de mes parents à l'heure où je vous parle.

Dans son camion... Elle... Tout débute ici...

L'instant semble tellement étrange. Juste derrière elle, il n'ose même pas la toucher. Complètement estomaqué. Tout ce que sait Élise... Et tout ce qu'il ignore ou ne comprend pas. Il est planté là, au bout du chemin. Paralysé à quelques centimètres d'elle. Assommé par une énorme claque. La plus grande claque de toute sa carrière.

Il lui bredouille :

— Comment tu sais to... ?!

— Je vois tout, je sais tout. Le passé, le futur. Maintenant. Ici et n'importe où. Comment ? J'en sais strictement rien.

Le capitaine avance lentement ses mains pour saisir délicatement celles d'Élise. L'écarter du danger. Elle est si instable. Élise l'interrompt dans sa manœuvre. Elle se retourne enfin. Sa voix tremble un peu.

— Vous croyez aux signes Étienne ?

— Je... je ne sais pas...

— Je ne vous en veux pas. C'est vrai qu'elle est très belle... Bien plus jeune que vous d'ailleurs...

Vous avez foiré votre enquête...

Vous ne pouviez pas redécouvrir les plaisirs de l'amour et avoir le discernement nécessaire sur votre travail. Mais je comprends...

Vous auriez dû prendre un autre café chez vous...

Ça changeait complètement la donne...

Vous n'auriez pas perdu 2 ou 3 heures...

C'est sûr que le whisky, la fatigue et votre partenaire...

Vous auriez dû vous protéger... Mais bon, c'est plutôt une bonne nouvelle...

C'est un garçon ! Félicitation 9 mois en avance ! Bravo !

Stéphanie est une fille bien... Enfin, je crois...

Elle se voit vieillir à vos côtés... Ne la laissez pas partir...

Il a les yeux écarquillés. Le sang glacé une nouvelle fois.

— Comment tu es au courant de tout ça ?

— J'aurais pensé que le tatouage allait vous mener plus rapidement à la vérité. Mais c'est ainsi...

— Élise, qu'est ce qu'il t'arrive ?! Tu saignes... Viens là !

— Ne pas avoir percuté en écoutant le message de cette pétasse sur mon répondeur à la maison... ça m'a déçue. Si vous saviez... J'aurais pensé que c'était évident. Mais bon je ne suis pas impartiale. Ne pas avoir fait le lien avec le SMS anonyme sur mon téléphone où cette pute sous-entendait mes penchants suicidaires... ça aussi ça vraiment m'a déçue. C'est pas faute d'avoir essayé de vous aider pourtant...

— Tu es gelée ?! Attends prend ma veste !!

Il l'enveloppe et la prend dans les bras. Élise tremble comme une feuille.

— Comment ça... M'aider ?

* * *

Le Livreur vient de neutraliser la folle qui menaçait sa vie. Son état est inquiétant. Des flashes blancs perturbent sa vue. Du sang coule en abondance de son nez. Il sent son pouls heurter les parois de son crâne à chaque pulsation. Il tremble. Il va vomir. Il ne lui reste probablement qu'une poignée de secondes avant que sa vie ne se déchire définitivement. Ses derniers instants pour s'emparer dans le sac à main de la deuxième seringue. En fouillant dans le sac, il aperçoit d'abord la liasse de billets. Des faux. De simples bouts de papiers imprimés.

— 'Me suis bien fait niqu...

Il s'arrête net et tombe sur le permis de conduire de son bourreau. Il déchiffre difficilement.

— Nadège Nicol... Espèce de connasse

Il trouve enfin l'antidote.

Il enlève avec les dents le capuchon de l'aiguille, presse légèrement sur le piston de la seringue et se prépare à s'injecter l'antidote dans le cou. Il regarde le contenu de la seringue.

— Elle est vide putain !!!! Je vais crever !!!

Les propos incohérents d'Élise l'ont complètement sonné. Elle le fixe droit dans les yeux. Les yeux brillants. Sa bouche grimace légèrement vers le bas. Les larmes montent.

— Pourquoi Étienne ? La photo qui se détache du mur... chez moi... Vous l'avez ramassée pourtant...
... Mon réveil dans la chambre... les médocs... Nadège... Vous les avez vus... mais vous n'avez pas percuté...

Elle tremble de plus en plus fort.

— La LED du caméscope de Rachel... Elle s'allume sous vos yeux... Vous étiez tout prêt...
Étienne... et vous êtes passé à autre chose... Pourquoi ?

Ses oreilles saignent. Élise s'effondre au sol. Il tente de la soutenir pour freiner sa chute.

— Élise !! Reste avec moi !

— Perdre... autant de temps sur le parking... ? Ça m'a fait mal...vous savez...
J'ai rien trouvé de mieux... que le soda...

— Regarde-moi... ! Élise ! Je t'en prie... !

Elle convulse.

— Hey ! Hey ! Hey ! Reste avec moi !
— les... dossiers ...qui tombent... devant la morgue...
— Vo... Vous... voyez le tatouage... en photo... mais rien...
— Merde ! Élise !!

Ses yeux se révulsent, elle bave.

— La flamme... la bougie... le reflet... Ah ma tête.... !
Le verre de whisky... Étienne... Le chat... Ah... J'ai mal...

Il tapote ses joues pour essayer de la garder avec elle.

— Élise ! Regarde-moi ! Reste avec moi !

— Je... Je... vous ai aidé à chaque fois que j'ai pu...

La jeune femme perd conscience un instant. Les convulsions continuent, mais son souffle s'affaiblit. Son pouls ralenti.

— Noooon ! Élise ! Allez Élise ! Regarde-moi ! Reste avec moi !

Les images de l'enquête frappent Étienne en plein visage. La photo qui tombe à ses pieds dans l'appartement d'Élise. La photo du Pech. Où il se trouve actuellement. Le réveil allumé dans sa chambre comme pour les attirer vers les médicaments qui la rendait malade. Comme pour mettre le doigt sur Nadège. Le soda qui se renverse sur sa cuisse dans la voiture pour le recadrer et écourter leur entorse au règlement. La caméra qui s'allume juste sous ses yeux pour attirer l'attention chez Rachel. Les dossiers qui s'étalent au sol en embrassant Stéphanie sur le trottoir devant la morgue. Le verre de whisky qu'il renverse comme si elle ne voulait pas qu'il en prenne. Le chat qui joue avec le café... Il aurait dû boire un café ! La bougie qui dansait devant la télévision pour le faire percuter sur le reflet pendant qu'il faisait l'amour... Tous ces signes évidents auxquels il n'a pas prêté attention. Il ne s'était pas écouté...

Ce sont de petits papillons qui chatouillent dans le ventre. Des picotements chauds dans la nuque. Les jambes qui l'abandonnent. La tête dans du coton. Le son disparaît. Il s'élève de quelques centimètres au-dessus du volant. Comme chargé d'hélium, il s'élève. Sa peau ne le retient plus. Et il se décale de ses bras, de sa poitrine. Son corps ne le contient plus. Il sort. Il observe ses jambes vues de dessus, puis son ventre, et tout son corps. À l'extérieur de la cabine, il s'éloigne encore. La douleur n'est plus. L'autre garce inconsciente sur le siège passager est sur le point de reprendre ses esprits. Soudain il entend un grand bruit qui approche à grande vitesse. Il voit ce qui ressemble à un camion-citerne. L'énorme camion n'a pas vu le camion jaune arrêté au milieu de la route. Il n'a pas le temps pour s'arrêter. Un bruit de klaxon, le bruit des pneus qui ripent sur le bitume. L'impact. Autour de lui la lumière blanche se propage depuis l'horizon pour l'aveugler.

Un blanc intense. Du blanc partout. Le pauvre camion se fait littéralement défoncer par le poids du 38 tonnes. Un choc inouï. Avec l'inertie du poids lourd, l'utilitaire jaune est brutalement projeté et part s'encaster à pleine vitesse contre le pilier du pont au bord de la route. Il heurte la solide colonne en bas du pont dans un fracas d'acier et de verre. Avec l'impact, la citerne de l'énorme camion dérape sur le côté et se retourne. Elle glisse au sol tout prêt de la carcasse fumante de la carcasse jaune. De petites flammèches sortent de l'épave froissée contre le pont. Le carburant de la citerne se repend au sol et les deux véhicules s'embrasent en une fraction de seconde. Le feu remonte jusqu'à l'intérieur de la citerne pour déclencher une gigantesque explosion. Un souffle d'une violence absolument invraisemblable.

Le téléphone ! Les secours ! Il va perdre Élise s'il ne fait rien. Il est peut-être encore temps. Il tente de la réchauffer et de la tenir dans ses bras comme il peut. Il essaie d'attraper son téléphone d'une main. Lentement les dernières forces d'Élise l'abandonnent. Il la rassure en caressant son visage. Elle penche sa tête en arrière, elle arrête de convulser. Petit à petit son corps ne bouge plus. Le capitaine voit clairement une marque de piqûre dans le cou de la jeune femme. Elle respire très lentement, son souffle est presque imperceptible.

Le contrôleur était passé dans la chambre ? Ils sont arrivés trop tard ? Il a réussi son coup. Tourrié réalise qu'il n'a pas compris à temps. Elle allait mourir devant lui. Dans ses bras. Par sa faute. Parce qu'il n'a pas compris. Désarmé, il lève la tête vers les cieux comme pour demander...il ne sait pas quoi d'ailleurs. De l'aide ? Un signe ? Puis regarde l'horizon. Il n'avait pas remarqué que devant lui se déroulait l'immense panorama qu'offre le point de vue. Quasiment toute la ville à perte de vue.

Tourrié dégage enfin son Smartphone pour joindre les secours. Quand, soudain, il entend l'énorme Boom ! Une puissante déflagration. Il ressent le souffle de l'explosion qui vibrait dans sa poitrine en le traversant brutalement. Il regarde en contre bas sur la gauche vers la source de l'explosion. Voit immédiatement la fumée épaisse et l'énorme brasier qui s'échappent du pont défoncé sur lequel passe la voie ferrée. C'était relativement loin, mais il discerne bien au milieu

de la fumée et des flammes, plusieurs véhicules dont un camion jaune sous le pont.

Son téléphone sonne. Il décroche instantanément

— Tourrié. J'écoute.

Il allonge Élise au sol et se redresse d'un bond.

— Stéphanie ! Tu as topé le contrôleur ? Putain !!! Mais t'es dans le train ??? C'est pas vrai ?! Avec lui ?

Le vent s'arrête pour laisser place au bruit du train sur les rails. Il aperçoit au loin le train qui progresse désespérément à pleine vitesse. Le convoi qui allait rapidement chuter depuis le pont détruit par l'explosion. L'accident allait être terrible. Fatal. Un vrai massacre. Des dizaines de morts. Peut-être des centaines ?

Sanchez était à l'intérieur.

Le train.

L'explosion.

Le pont.

Les coteaux.

Le camion jaune.

Élise.

Julien.

Tout est là. Julien avait peut-être tout vu. Élise, elle, avait clairement tout vu. Tout vécu. Avec juste un jour d'avance. À l'autre bout du fil, Stéphanie attend. Il prend alors une grande inspiration,

— Stéphanie, mon amour... Écoute-moi bien. Ne pose pas de question... Je suis là-haut... Oui... Je te vois d'où je suis... Tu vas bien faire tout ce que je dis... C'est clair ?!

Sanchez est pendue au téléphone dans le train, au milieu des passagers. Elle se jette en direction de la fenêtre et hurle tout haut

— Étienne?!... Sur le Pech ?... Quoi ?

Le lieutenant fonce vers une autre vitre et scrute l'horizon nerveusement

— Jaune ?! Un Camion jaune ? T'es sûr !?
C'est pas vrai ? ... Un accident ? Le Pont!!!
Comment tu veux que je fasse ça ?
8 minutes 16... OK

Tourrié tente de rassurer sa coéquipière, de la driver. De trouver les mots qu'il faut.

Élise, dans un dernier geste, lève la main pour que le capitaine s'approche. Il s'incline et tient sa main glacée pour la réconforter et la soutenir. Elle ouvre les yeux une dernière fois, oriente son visage pâle vers lui, entrouvre ses lèvres fades et blanches. Elle glisse dans un dernier soupir:

— Étienne... J'aurais voulu faire plus... Mais je n'ai eu que 3 occasions...

... Après votre interrogatoire pour la bombe...

... Après mon malaise hier soir...

... Et maintenant...

— Eliiiiiise !! Nooon !

Elle ferme les yeux. La vie de la jeune femme s'évanouit sur ces derniers mots :

— À... vous de jouer... Je ne m'inquiète p...

Le téléphone vibre. Tourrié se redresse tout en fixant le train qui progresse dangereusement en contre bas. Il consulte l'écran. Un double appel. Il met en attente Sanchez et bascule sur l'autre ligne sans quitter des yeux le train qui fonce inexorablement vers l'accident.

— Tourrié j'écoute.

— Capitaine Tourrié, Docteur Tequer... J'ai le regret de vous annoncer le décès d'Élise Manceno

— Mais qu'est ce que vous racontez ? Élise est...

— Nous l'avons retrouvée dans sa chambre inconsciente dans la salle de bain... Je l'ai transférée en réanimation... J'ai tout fait pour la stabiliser... Elle est tombée rapidement dans le coma... On a tout tenté pour la ramener... Mais elle morte d'une overdose de Kétamine. Une injection dans le cou... C'est terminé... je suis désolé...

— Mais non, Élise est...

Sonné, il retire son téléphone de l'oreille et le laisse tomber. Sous ses yeux, en contre bas, attendait le destin de dizaines d'innocents. La vie de Stéphanie. Le train. Tout ce qu'Élise avait vécu un jour plus tôt. Il baisse lentement la tête pour regarder à ses pieds. L'herbe. Le chemin. Il est seul. Absolument seul. Il n'y a rien. Il y a juste un superbe papillon qui se trouve là. À la place d'Élise. Le même qui s'était posé délicatement sur sa baie vitrée. Il se souvient... Le début de l'enquête. Elise ? Les ailes colorées se déploient. Il décolle et virevolte avec légèreté pour se perdre dans l'immensité du ciel blanc de décembre. Pour planer avec bienveillance sur le temps qui s'écoule du haut des coteaux. Pour observer de là-haut un dénouement teinté d'espoir.

Même pour le simple envol d'un papillon, tout le ciel est
nécessaire.

Paul Claudel (1868 - 1955)

UN JOUR D'AVANCE

Biographie



Graphiste de profession, créatif dans l'ADN et artiste dans les artères, j'ai la chance d'avoir un héritage artistique qui colle à la peau.

Une mère artiste peintre et un père passionné d'écriture. Une vie baignée de couleurs, de textures et de formes. Touche à tout (ou presque), j'adore l'image, le visuel, l'art et globalement tout ce qui raconte une histoire et peut toucher les gens. Je ne me suis intéressé à l'écriture que tardivement. Presque par hasard, après une soirée généreusement arrosée, en discutant avec mon père comme j'adore le faire. Une histoire sympathique qui méritait d'être développée à 4 mains. Rapidement dévoré par les idées et l'appel du clavier, j'ai développé la trame plus en profondeur. Entre café et nuits blanches, cette fois-ci, j'ai continué l'aventure seul. Quelques semaines plus tard, la première version de « Un jour d'avance » voyait le jour. La naissance de mon premier roman autoédité, deux autres romans viendront assez rapidement.

Retrouvez-moi sur <http://matthieubiasotto.com> et sur ma page Facebook <https://www.facebook.com/pages/Matthieu-Biasotto/636420739737312>

Mes Amis

Profondément heureux d'avoir posé un point final à ce premier roman. Ravi d'avoir orchestré et mis en scène toutes mes idées nocturnes. Porté par le plaisir d'écrire. Par la créativité. Par la spontanéité. Par le café. Par la joie de vous avoir touchés, au moins un peu. Par le bonheur de m'être rapproché de vous. Plein d'espoir, d'innocence et de rêves. Mais la suite vous appartient.

J'ai fait vivre cette histoire de page en page. Vous la ferez vivre à votre tour. Au détour d'une conversation dans un café. Par un email, un SMS. Avec le bouche à oreille, sur les murs des réseaux, bien au chaud sur votre blog. En commentant sur Amazon. Entre amis ou en famille. Partagez, diffusez, échangez. Faites la vivre à votre tour. À tous ceux qui pensent qu'elle le mérite, merci infiniment pour votre confiance et pour votre temps.

Connectons-nous : contact@matthieubiasotto.com